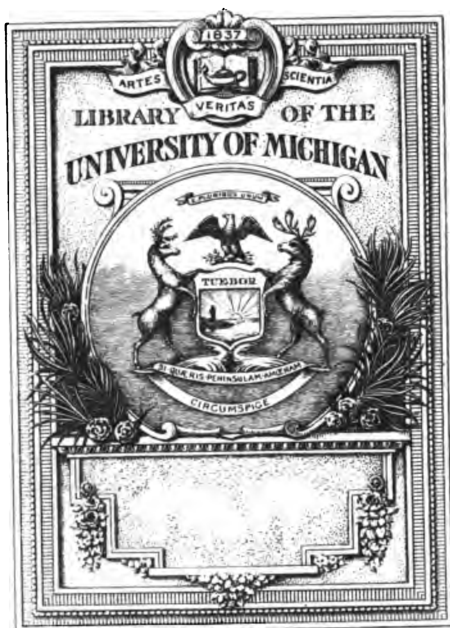

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


OF
MICH



LESAGE, d'après Boilly.

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LESAGE

PAR

LÉO CLARETIE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DES LETTRES, DOCTEUR ÈS LETTRES

Ce volume contient plusieurs illustrations



PARIS

LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS
15, RUE DE CLUNY

1894

LESAGE

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ANNÉES.

Sarzeau est un petit village du Morbihan, paisible et mélancolique comme les bourgades bretonnes. Les vagues viennent déferler sur la plage après s'être déchirées au large contre les roches noires de Boedic, d'Arz, de l'île aux Moines. Au fond du golfe se dressent comme deux masses imposantes, le vieux château fort de Sucinio et l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys où plane encore la grande ombre d'Abeilard. Au centre du village, rue Bécherel, près d'un calvaire de pierre appelé la Croix-Pirio, se trouve la maison où naquit Lesage. C'était une jolie habitation entre cour et jardin, flanquée d'une élégante tourelle, tapissée de vignes. Alain-René Lesage y naquit le 8 mai 1668. Il appartenait à une famille de robe distinguée, ancienne, fort considérée, comme on le voit par les signataires des actes de naissances ou de décès : les Lesage avaient de très belles relations.

Le petit René fut orphelin à 14 ans et confié en tutelle à ses oncles qui gaspillèrent son bien. Lesage ne leur a pas pardonné quand il écrivit *Gil Blas* et il fait dire par Rolando, contant son retour au pays :

« J'y trouvai mon père et ma mère morts et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerais rien à le chicaner. »

Les tuteurs se débarrassèrent de leur pupille en le mettant au collège de Vannes. Quelle triste jeunesse! Quand le petit René portant son coffre d'écolier souleva le marteau de la porte du collège, il ne laissait derrière lui aucune affection, aucun regret. Il dut prendre dès l'enfance les habitudes de mélancolie, d'observation réfléchie, de satire douce et sans aigreur qui devaient caractériser son talent. Il fut heureux de rencontrer dans cette geôle un directeur intelligent et bienveillant qui flaira en lui un esprit distingué, le développa et lui donna une instruction solide et étendue. Nous verrons que Lesage est resté toute sa vie « très ferré sur les humanités », comme dit à Gil Blas l'archevêque de Grenade.

Après le collège, il vint terminer ses études à l'Université de Paris, où il fit son droit. Il monta à Vannes dans la diligence qui faisait le service des messageries bretonnes et il débarqua un jour dans la capitale, à l'auberge de *la Rose Rouge*, rue de la Harpe. Tandis que les valets dételaient les chevaux fumants et descendaient les bagages de dessous la grosse bâche noire du toit, le jeune Breton regardait curieusement ce Paris dont il semblait prendre possession, et où son nom allait bientôt devenir célèbre. On se représente à distance ce débarquement du petit provincial, ses étonnements, ses curiosités, au milieu du va-et-vient du bureau des messageries. Lui qui n'avait encore vu que les grèves du Morbihan, les murailles grises de Vannes et les landes pierreuses de son pays, avec quelle avidité il dut aussitôt parcourir cette rue de la Harpe, ce quartier latin, où il allait vivre quelques années, la rue Siant-Jacques, où il devait revenir habiter avec

sa famille vers ses vieux jours, où les rôtisseries et les cabarets animaient les angles des ruelles étroites, et où les livres nouveaux étalaient leur reliure de veau et les belles estampes aux façades des libraires en renom, chez la veuve Ribou, par exemple, qui devait éditer plus tard le *Gil Blas!*

Avec quel empressement il dut parcourir Paris! Et peut-être rapportait-il déjà des notes et des observations dans sa petite chambrette d'étudiant, dans ce quartier studieux que Gresset a chanté :

> Sur cette montagne empestée
> Où la foule toujours crottée
> De prestolets provinciaux
> Trotte sans cause et sans repos,
> Vers ces demeures odieuses
> Où règnent les longs arguments
> Et les harangues ennuyeuses.

Gresset ne flatte ici ni l'éloquence des régents ni l'aspect de la montagne Sainte-Geneviève.

On fait vite connaissance au quartier latin, à la rôtisserie, au café, au cours. Lesage eut un ami, un « matelot », comme les gars du pays; ce fut un jeune étudiant en droit, qui devait plus tard faire de la littérature, écrire des opéras à succès, entrer à l'Académie française, être censeur littéraire, et qui a illustré son nom d'Antoine Danchet. Leur amitié les aida à traverser gaîment la période des études, des examens, après lesquels il fallut se séparer. En 1692, Danchet fut nommé professeur de rhétorique à Chartres. Lesage se fit recevoir avocat, plaida peu, et se maria le 28 septembre 1694, à Saint-Sulpice, avec Mlle Elisabeth Huyard, fille d'André Huyard, bourgeois de Paris, et de Marie Carlos, une espagnole. Lesage doit peut-être à sa belle-mère, à ses indications, à sa bibliothèque, le goût d'imiter l'Espagne. Il serait piquant qu'il eût trouvé au fond de sa corbeille de noces la première idée de *Gil Blas*.

Une légende veut que Lesage ait servi dans les Fermes. On ne sait sur quoi on la pourrait baser. Le plus fort argument est qu'il a bien connu et bien détesté les Fermiers. On en peut dire tout juste autant des médecins. Cet emploi dans les Fermes, il l'aurait exercé à Laval ou à Vitré. On ne voit pas à quel moment il l'eût pu faire. Depuis le temps où il étudie le droit jusqu'à celui où il entre dans la littérature, on sait par des actes officiels qu'il n'a pas cessé d'habiter Paris. Il y a là une légende à effacer. Il y en a beaucoup dans la vie de Lesage, beaucoup plus que de faits certains Son mariage avec la fille d'un menuisier de la rue de la Mortellerie, le prétendu chapitre inédit du *Gil Blas* appelé *don Rodriguez Vexillario*, le prétendu roman à lui attribué *La Promenade de Saint-Cloud*, la prétendue réconciliation de Lesage avec son fils Montménil qui était acteur, un soir qu'il joua *Crispin rival* à Amiens, les faux actes de naissance de Lesage à Vannes, à Rhuys, à Paris : ce sont là autant de fables dans la discussion desquelles nous n'entrerons pas ici et parce qu'elles nous entraîneraient à de trop longues digressions et parce que nous les avons amplement examinées et réfutées ailleurs (1). La biographie de Lesage est encore sur beaucoup de points bien incertaine : il sortit peu, vécut très peu de la vie publique et mondaine : il n'a laissé trace de lui que dans un très petit nombre de mémoires contemporaines ; ce que nous savons de lui, c'est surtout ce qui se trouve dans ses œuvres. Dans nos travaux antérieurs sur Lesage, nous avons fait œuvre de rectification plutôt que d'enrichissement. Nous avons indiqué et redressé beaucoup d'erreurs, complété des informations incomplètes, fait intervenir quelques personnages dont on n'avait pas soupçonné l'influence sur sa vie, élucidé ou découvert l'histoire de ses ascendants et de son enfance ; mais nous devons à notre grand regret reconnaître que nous

(1) Voir *Lesage romancier*, 1 vol. in-8° (Colin et Cie éditeurs).

n'avons pu, avec autant de détails que nous l'eussions désiré, reconstituer sa vie privée et intime depuis son arrivée à Paris.

Lesage n'avait pas perdu de vue son camarade Danchet, le professeur de Chartres. Ils étaient en correspondance. Quel dommage qu'il n'en reste pas la moindre lettre, le moindre billet! Lesage eut recours aux conseils de son ami quand il quitta le droit pour les lettres. Il était fort timide. Il n'osait frapper à la porte d'un éditeur parisien. Il écouta Danchet, traduisit les *Lettres* du Grec Aristénète, et fit imprimer son livre à Chartres avec l'indication: Rotterdam, 1695. L'ouvrage n'eut aucun succès. Il le réédita en 1740 et personne ne le reconnut.

C'est à cette époque, dans les toutes dernières années du siècle, qu'il fit connaissance de l'abbé de Lyonne.

Le grand Hugues de Lyonne était mort en 1671, laissant cinq enfants: une fille qui fut la première femme du duc d'Estrées, et quatre fils: le cadet fut chevalier de Malte; les autres étaient Louis, Artus et Jules. Artus fut missionnaire en Chine. Il accompagna en France les ambassadeurs siamois en 1686, eut des difficultés avec les Jésuites, et fut évêque *in partibus* de Rosalie. Voici, de lui, une lettre inédite au général des Dominicains, quand il sut la mort de son frère Louis, en 1708 :

Mon révérendissime père,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la mort de mon frère aîné, et je vous rends de très humbles actions de grâces de la communication que vous avez bien voulu lui faire des prières du saint Ordre que vous gouvernez. Quoiqu'il soit mort avec les sentiments de religion que je pouvais souhaiter, un homme du monde ne laisse pas d'avoir besoin de ces sortes de secours spirituels et aussi je vous en ai, Mon Révérend Père, une extrême obligation. Ce n'est pas le premier témoignage que j'ai reçu de

votre affection et je puis dire que je la mérite en quelque sorte s'il suffit pour cela de vous honorer parfaitement et de vous souhaiter, à vous et à tout votre ordre, toutes sortes de bénédictions. Les Jésuites qui depuis quelque temps avaient publié en ce pays des nouvelles de la Chine, où ils avaient appris que leurs cérémonies avaient été toutes condamnées et qu'ils n'avaient pas d'autre parti à prendre que celui de s'humilier, de se soumettre et de reconnaître qu'ils se sont trompés, — paraissent déjà commencer à chanter la palinodie, apparemment sur de nouvelles espérances qui leur sont venues depuis qu'ils s'étaient déterminés à une résolution qui était aussi surprenante en eux qu'elle paraissait édifiante. On attend dans ce pays ce que fera là-dessus le Saint-Père, quoique le sentiment de ceux qui prétendent connaître le génie du Pape tende à croire qu'il ne fera rien. Pour moi, je croirais lui faire injure que d'entrer absolument dans ce sentiment, cependant je ne laisse pas de le craindre tant pour sa propre réputation que pour l'honneur de la religion et du Saint-Siège. Continuez, je vous prie, de me donner part en vos saints sacrifices et d'être persuadé que je serai toute ma vie, etc.

Artus, évêque de Rosalie.

Il mourut au milieu de ces difficultés avec les Jésuites. Son frère Louis, dont il accepte la mort dans cette lettre avec une résignation aisée, était grand-maître de la garde-robe du roi et passait sa vie aux Tuileries avec les nouvellistes.

Quant à Jules, c'est celui qui nous intéresse davantage. Il buvait tous les matins vingt-deux pintes d'eau de la Seine : Sangrado est peut-être une copie de l'altéré prieur. On le croirait d'autant plus aisément que ce de Lyonne fut le Mécène de Lesage, le protégea, le pensionna, lui indiqua les comédies espagnoles comme une mine à épuiser. C'était un personnage dépensier. On le mit sous la tutelle d'un plat ambitieux, Henriau,

dont la vie et l'élévation sont scandaleuses et écœurent Saint-Simon. Il devint évêque de Boulogne-sur-Mer.

Lesage, poussé vers la littérature espagnole alors à la mode, traduisit des comédies, le *Don Quichotte* d'Avellaneda, et puisa dans cette veine les éléments de toute sa vie littéraire.

Dès lors sa vie n'est plus guère marquée que par une incessante production du théâtre et dans le roman. Sa réputation d'excellent écrivain fut rapidement établie. C'est lui que Pontchartrain choisit, sur le conseil de l'abbé Heuriau, le tuteur de Lyonne, pour revoir les traductions d'ouvrages orientaux faites par Petit de la Croix, comme les *Mille et un jours*, ou par Galland. L'Orient était alors fort à la mode. Lesage garda de ces travaux des sujets de nouvelles pour ses romans, comme l'histoire de Rafael dans *Gil-Blas*, et de pièces pour le Théâtre de la Foire. Il fut aussi chargé par le même ministre de raconter l'histoire de Marie Petit, une aventurière qui fit une ambassade en Perse et dont la vie fut fort romanesque. Lesage dut renoncer à ce travail devant les contradictions trop fortes qui divisaient à ce sujet les journaux privés et les mémoires officiels. Il écrivit à ce sujet une longue missive qui est, avec une lettre à Fuzelier, tout ce qu'on possède de son écriture. De tous ses manuscrits, il reste au juste deux lettres et un opéra comique.

Nous avons montré ailleurs qu'on s'était trompé en supposant adressée à M. de Torcy la missive relative à Marie Petit. Le nom d'Heuriau fixa ce doute, car le futur évêque était ami de Pontchartrain, comme nous l'apprend Saint-Simon.

L'incident en demeura là. Lesage ne raconta pas l'aventure de « cette nouvelle fiancée du roi de Garbe », de celle que par un lapsus bizarre il appelle « Cléopâtre du Bourbonnais plus heureuse que celle de *la Grèce* ». Plus tard, il devait mieux réussir en mettant en ordre et en rédigeant les mémoires du flibustier Beauchêne.

En 1717, *Crispin*, *Le Diable Boiteux*, *Turcaret*, le dé-

but de *Gil Blas* étaient faits. Depuis deux ans Lesage se consacrait au théâtre de la Foire et sans doute aussi à certains travaux de remaniement pour le ministère, — à la façon de Gil Blas chez le duc de Lerme. Il rentra dans la littérature avec une traduction du *Roland amoureux* de Boïardo, puis il ne cessa, jusqu'en 1743, de produire des œuvres nouvelles, dont nous donnons la liste dans le tableau chronologique et que nous examinerons par ordre. Nous avons lié connaissance avec l'homme : voyons maintenant l'écrivain.

CHAPITRE II

LE THÉATRE ESPAGNOL.

Sur le conseil de son protecteur, de Lyonne, Lesage étudia beaucoup le théâtre espagnol et se prit aussitôt à l'imiter, comme avaient fait avant lui Scarron, Thomas, Corneille, et Pierre Corneille lui-même qui dans l'*Illusion Comique* et le *Cid* suivit les conseils de M. de Châlons.

Notre auteur commença par traduire quelques comédies, deux d'abord, qui ne furent pas représentées et qui formèrent un volume in-12, imprimé en 1700, anonyme, sous le titre : *Théâtre espagnol ou les meilleures comédies des plus fameux auteurs espagnols traduites en français*. Ce sont des traductions estimables d'œuvres un peu dépaysées chez nous. Lesage nous présente lui-même la première de ces pièces, le *Traître puni* :

« Cette pièce qui a pour titre, en espagnol, *la traïcion busca el Castigo*, La Trahison cherche le Châtiment, est de don Francisco de Roxas. Je la traduisis en 1700, et la fis imprimer, telle qu'elle est ici. M. Dancourt, dans la suite, la mit en vers, et la donna au Théâtre-Français, sous le titre de *la Trahison punie*. »

Il pouvait ajouter que Rotrou en avait déjà tiré son *Venceslas* et Thomas Corneille *don Bertrand de Cigarral*. Sa comédie ressemble aux suivantes. C'est un tissu de rodomontades, de naïvetés et d'invraisemblances. Un jeune hidalgo, don Juan Osorio, est

trompé par un ami, don André d'Alvarade, qui se décharge de l'accusation sur un tiers, don Garcie de Torellas.

Don André a tenté d'enlever la fiancée de don Juan, à qui il persuade que le coupable est don Garcie. Il arme le bras de sa dupe contre son ami innocent, mais comme il fait nuit, don Juan se trompe et c'est don André qui reçoit le coup de poignard. Il l'avait bien mérité, mais quel heureux hasard, et quel faible dénouement, dont on ne sait quelle est la morale, si c'est la nuit qui est bonne justicière, ou si c'est la justice qui est ténébreuse et aveugle.

La seconde comédie *Don Félix de Mendoce* imite Lope de Véga *Guardar y guardarse* (Garder est se garder). Un connétable d'Aragon, le comte de Tortose, croit que don Félix de Mendose, réfugié à la cour et logé chez lui par le roi, veut le tuer ; il a donc à se garder de celui qu'il a à garder, *guardar y guardarse*. Il passe pendant cinq actes par les alternatives du doute et de la conviction, et finit par reconnaître son erreur.

Don Félix n'avait que le dessein, moins homicide, de devenir son beau-frère, en épousant dona Elvire, au désespoir de la pauvre Hippolyte. Mais don Félix a pour rival le roi d'Aragon, don Pèdre : qu'à cela ne tienne, ce roi est bon prince ; il se désiste, donne à don Félix Elvire et le marquisat de Miralve « pardessus le marché », comme dit le valet Ramire.

La première pièce représentée fut jouée le 3 février 1702 à la Comédie-Française et s'appelait le *Point d'honneur*.

« Le *Point d'honneur* est une pièce de la composition de don Francisco de Roxas. Elle a pour titre, en espagnol : *No ay Amigo para Amigo*. Il n'y a point d'ami pour un ami. Je l'accommodai au Théâtre-Français, et la fis représenter à Paris au mois de février 1702. Elle était en cinq actes, mais je l'ai réduite à trois pour la rendre plus vite. » Le capitaine, don Lope de Castro,

est ce que le vaudeville moderne appelle un *Monsieur qui prend la mouche.*

Il ne rêve que duels, arpente la scène, la dague au poing, et se fait le vengeur de toutes les querelles d'Espagne, de Flandre et du Japon (II,14).

Il a composé un *Traité sur le point d'honneur*, et il a la manie de tout juger d'après son livre.

Quant à l'intrigue, elle est assez obscure, rétrécie en trois actes, d'où elle sort mal dégagée. Elle est d'ailleurs bien espagnole par sa complexité et ses invraisemblances.

On y voit un oncle qui veut épouser une certaine Léonor, mais qui ne l'épousera pas, parce qu'elle épousera don Louis, caché sous le nom de don Carlos : c'est pour esquiver la colère d'Estelle, nièce du capitaine, qu'il a aimée, puis abandonnée. Heureusement Estelle a retrouvé un amant d'autrefois, don Alonse, et elle le prend à titre de compensation.

Le caractère le plus nettement marqué dans tous ces personnages est encore celui de Crispin, valet du capitaine, un faux brave, bien amusant quand il raconte ses duels : « J'ai rencontré mon ennemi. Nous avons parlé de nous battre. L'un de nous deux a refusé lâchement de tirer l'épée, et l'autre, suivant nos règles, lui a donné vingt coups de bâton ».

L'équivoque est plaisante et le naïf capitaine ne manque pas de s'y laisser prendre. Le nom de Crispin devait décidément porter bonheur à Lesage. Quant au Sicilien du Mont-Gibel qui cherche pour le tuer le nommé *Perichichichipirichi*, heureux le capitaine, s'il a compris ce qu'il venait faire ! La comédie n'eut que deux représentations et rapporta à Lesage 263 fr. (1). C'est probablement en rentrant de la première qu'il écrivit sa « *Lettre d'un Auteur dramatique* qui a donné une pièce nouvelle au Théâtre-Français et qui se plaint

(1) Extrait des Registres de la Comédie-Française : du Vendredy 3me jour febvrier 1702, 1re représentation du Point d'honneur. Recette febvrier 1365 £ 18s. Part d'Auteur 209 £ Samedy 4. Rect. 78 £ 18s. Part d'Auteur. 54 £.

à son ami du mauvais succès qu'elle a eu », lettre que renfermait *La Valise Trouvée.*

On y retrouvait trop le même sujet que *Jodelet duelliste* de Scarron (1647). Lesage retoucha son manuscrit, l'augmenta de deux scènes et d'un prologue, *Arlequin prologue*, changea le titre en *l'Arbitre des différends* et la fit jouer, ainsi travestie, au Théâtre-Italien, le 10 avril 1725. La pièce ne fut imprimée qu'en 1739, sous son premier titre.

Bien que cinq années nous séparent de la comédie suivante *Don César Ursin*, jouée en mars 1707, elle est tellement pareille aux précédentes et si peu semblable à celle qui l'accompagne à cette date, qu'il faut la ranger avec celles-ci. C'est chez Calderon cette fois que Lesage avait quêté son sujet, dans *Peor esta que estava* (Cela va de mal en pis). Ironie d'un titre, qui semblait constater les échecs successifs de Lesage au théâtre.

Don César Ursin a surpris son amie Flèride avec un rival qu'il a tué sur des soupçons injustes. Il a dû fuir, il s'est réfugié à Gaëte, où il vit caché dans un jardin retiré. Il reçoit chaque jour la visite d'une inconnue qui s'intéresse à lui, Lisarda, la fille du gouverneur, promise à don Juan, un ami de don César. Or don Juan surprend Lisarde et la soupçonne. Flèride qui court après son ami arrive fort à propos à Gaëte, et est hébergée par Lisarda elle-même. Don Fernand, gouverneur de Gaëte, chargé d'arrêter don César qui passe pour avoir enlevé Flèride, arrête don César avec Lisarda, sa propre fille, sans la reconnaître. Il la prend pour Flèride. Le dénouement consiste à faire croire à don Fernand qu'il a bien arrêté Flèride, et à Flèride qu'elle a bien été arrêtée par don Fernand. Comme celle-ci n'y comprend rien, on s'en tire en expliquant « qu'elle a l'esprit un peu troublé ». Enfin tout le monde se reconnaît, se félicite, et se marie. C'est une comédie bien piètre et bien compliquée, où les demoiselles ont de libres allures, où les pères sont de gros niais, les jeunes gens de franches canailles, et l'intrigue, un casse-

tête japonais. Fermons bien vite ce recueil de ces « meilleures comédies des plus fameux auteurs espagnols ». Ils ne gagnent pas à l'exportation.

On comprend qu'on ait souri au temps de Lesage devant ces pièces « vieux-jeu » où les personnages se parlent pendant des scènes entières à travers une cloison (*Traître puni*) ; où les gentilshommes se battent la nuit « à la lueur du feu qui sort de leurs épées » (*Don César Ursin*, I, 6) ; où le héros en scène tantôt « tombe dans une profonde rêverie » (*Traître puni*, II, 9), tantôt « fait semblant de rêver » (id. V, 3), puis retombe « dans une profonde rêverie » (*Point d'honneur*, II, 12), à moins qu'il « ne s'avance en rêvant vers Crispin (id. I, 4), où les jeunes filles sont réveillées la nuit par deux ou quatre gentilshommes qui ferraillent dans leur chambre à coucher, à la clarté d'un bougeoir.

Retenons seulement de ces premiers essais ce que Lesage lui-même en a retenu, le goût de la littérature espagnole, la découverte d'un trésor, d'une mine d'aventures où il reviendra souvent puiser. La cloison de don Garcia et de Léonor (*Traître puni*) s'ouvrira plus tard entre les chambres d'Enrique et de Blanche (*Gil Blas*, IV, 4), et quand Scipion abandonne, sans plus ample informé, sa femme Béatrice, qu'il a trouvée causant avec don Fernand de Liva, il se rend coupable de la même précipitation, et de la même erreur qui fit les infortunes de don César Ursin et de la belle Fléride.

Le théâtre espagnol de Lesage est aujourd'hui bien oublié, et il a ce qu'il mérite. Il n'est pourtant pas inutile à l'histoire littéraire d'exhumer parfois les œuvres de début. Elles constituent ce fond primitif, ces sortes d'assises sur lesquelles pose et s'échafaude le reste d'une vie littéraire. Le théâtre espagnol de l'auteur de *Gil Blas* n'offre par lui-même qu'un intérêt médiocre, mais tout Lesage y est en germe, comme le liseron qui s'épanouit de la petite graine balayée par le vent.

CHAPITRE III

CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE.

Le soir même, 15 mars 1707, où Lesage tentait une seconde fois les hasards de la scène avec la pièce espagnole *Don César Ursin,* il la fit précéder d'un petit lever de rideau intitulé : *Crispin rival de son maître.* Les deux pièces eurent un sort bien différent à la Cour et à la ville. A Paris, César fut sifflé, Crispin fut applaudi. La Cour voulut donner au parterre une leçon de goût, applaudit ce qu'il avait sifflé, et renvoya durement Crispin à l'antichambre. Les courtisans avaient eu raison autrefois de récuser, pour le réformer, le jugement du public sur les *Plaideurs* de Racine ; mais cette fois la leçon était malheureuse, et c'est l'opinion du parterre qui a été celle de la postérité (1). Lesage a raconté deux fois l'histoire de *Crispin rival de son maître* : en 1707 dans la comédie de ce nom, et en 1715, avec tous les développements que permet et comporte le roman, dans *Gil Blas* (v, 1).

L'histoire elle-même est simple, ingénieuse et comique. Une jeune fille est promise à un jeune seigneur, qu'elle ne connaît pas. Un valet se présente sous le nom du fiancé, on l'accueille, on va lui livrer et la fille et la dot ; mais la fourbe se découvre à temps, et le valet est étrillé avec tous les honneurs dus à son rang.

La comédie, comme de juste, diffère un peu du roman. Dans *Crispin rival,* l'action se passe à Paris chez

(1) La Harpe traite bien cavalièrement Crispin : il mérite plus d'égards.

M. Oronte, comme dans les comédies de Molière, à qui Lesage songe souvent.

Valère qui aime Angélique, fille d'Oronte, et qui est aimé, apprend que son père l'a promise à un jeune provincial. On l'attend ce jour même. Son valet Labranche est même déjà arrivé. Il vient décommander le mariage, son maître Damis a dû se marier à Chartres pour cas de force majeure. Labranche reconnaît dans Crispin le domestique de Valère, un ancien ami et complice. Leur audace se réveille à cette rencontre.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire ; mais après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non, non ; tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche pas un bon matelot de se remettre en mer. Parle, de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser...?

CRISPIN.

Mon maître ! fi donc ! voilà un plaisant gueux, pour une fille comme Angélique ! Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHE

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

La présentation a aussitôt lieu. Crispin flatte sa future belle-mère, conquiert le beau-père ; la chose est conclue. Malheureusement Valère a rencontré la soubrette d'Angélique.

VALÈRE.

J'en mourrai. Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis ?

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connais tout ce pays-là ; et je ne sache qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah ! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère ?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

Il en est sûr : Damis est justement de ses amis.

Lisette prévient aussitôt Oronte, qui entre en fureur, après s'être assuré de la nouvelle.

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité, je sais tout ; je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LABRANCHE, *à part.*

Ouf !

M. ORONTE.

Tu te troubles, je vois qu'on m'a dit vrai ; tu es un fripon.

Mais Oronte a compté sans son hôte, qui en sait plus d'un, et qui a plus d'un tour dans son sac.

Pour démontrer à Oronte que cette fable du mariage de Damis est une invention de Valère, qui veut servir à son rival un plat à sa façon, il ne faut à Labranche que le temps de l'expliquer.

Voilà donc l'accident réparé, et maintenant, en avant, gens de la noce !

CRISPIN.

As-tu des chevaux pour cette nuit?

LABRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon, je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandre.

LABRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandre ; oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN.

Que regardes-tu avec tant d'attention?

LABRANCHE.

Je regarde... oui... non... Ventrebleu! serait-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LABRANCHE.

Hélas ! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui ?

LABRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin, c'est M. Orgon. Ouf ! contretemps imprévu et funeste ! Ah çà, mais il ne faut pas au moins qu'Orgon rencontre Oronte et qu'il lui découvre tout ?

Il faut l'écarter. C'est Labranche qui se charge de lui crier : Casse-cou ! n'entrez pas, M. Orgon. Oronte et sa femme sont outrés que vous retiriez votre parole.

LABRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens... Elle a les yeux dans la tête... Elle ne connaît personne... Elle m'a pris la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et M. Oronte?

LABRANCHE.

Oh ! pour M. Oronte, je l'ai trouvé très modéré, lui... Il m'a seulement donné deux soufflets.

Orgon n'a garde de s'y frotter.

Enfin, voilà encore l'affaire dans le sac, ou à peu près. Oui, mais il faudrait qu'Orgon s'éloignât tout de suite, et ne rencontrât pas Oronte en route ; et c'est ce qui n'arrive pas, car voici venir ensemble Oronte et Orgon.

M. ORONTE, *dans le fond.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, M. Orgon.

M. ORGON, *dans le fond.*

C'est ce qu'il faut éclaircir, M. Oronte.

C'est bien vite éclairci : Valère, et Lisette, qui a déjà vu « l'enclouure », sont là ; on s'explique, tout se découvre, il faut toute la bonté d'âme de Mme Oronte, qui n'a sans doute pas encore oublié les aimables fadeurs du faux Damis, pour sauver Labranche et Crispin du bâton ou de la corde.

Tel est le sujet de la comédie. Tous ces gens-là vivent, ont leur physionomie, leur attitude : Crispin et son compère Labranche, deux aigrefins supérieurs, malins comme Scapin lui-même, et beaucoup plus pendables. Scapin au moins n'arrêtait pas de nuit, dans une rue détournée, un marchand étranger, « pour lui demander par curiosité des nouvelles de son pays ». Eux, ils vont en province travailler à leur fortune « en levant un droit sur les gens par leur manière de jouer ». Ils détroussent les passants, on leur donne de l'occupation sur mer : vrai gibier de galère qui ne vaudrait pas la corde pour les pendre. Quant à leurs maîtres, ils ne valent pas mieux. Damis, promis à Angélique, suborne une jeune Carmite qu'il est obligé d'épouser. Quant à Valère, avec son amour pour Angélique, on sait ce qu'il vaut :

CRISPIN.

Peste ! la jolie figure ! son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très riche.

VALÈRE.

Oui, il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique !

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour.

Le bonhomme Oronte est une honnête ganache, « un bourgeois fort simple, un petit génie ». Sa femme ? Labranche nous la présente « une femme de vingt-cinq à soixante ans ; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre », vraie girouette qui tourne à tous vents, cervelle évaporée, vieille coquette qui prend pour elle toutes les marques d'amour qu'elle surprend autour d'elle : « Etes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux (1) ? »

Lesage a su reprendre plus tard son sujet sans se recopier. Dans *Gil Blas*, la scène est transportée en Espagne. Le héros de l'histoire est Rafaël, qui joue un grand rôle dans le reste du roman. Son complice Moralès, il le rencontre et le ramasse sur la grande route, chantant à tue-tête.

Leur victime est un bourgeois de Mérida simple et niais, Moyadas (comme nous dirions M. Desmouillettes). Ils le trouvent en train de ferrailler contre trois spadassins qui l'ont assailli ; ils le délivrent. Le

(1) Dans le *Chansonnier*, manuscrit des ducs de Croy qui est à la bibliothèque de Valenciennes, on trouve une liste d'applications faites à divers personnages de titres ou de vers connus (tome X, p. 274) entre autres celle-ci : « *Crispin rival :* Chauvelin, garde des sceaux. »

bonhomme reconnaissant leur conte son histoire. Il a une fille, Florentine, et il avait un frère, Augustin. Celui-ci a promis Florentine au fils d'un de ses amis, Don Pedro, qui habite Calatrava. Moyadas a ratifié ce choix, au grand dépit d'un cavalier de Mérida qui aimait la jeune fille. C'est ce cavalier très expéditif qui avait résolu et tenté de tuer leur beau-père souhaité, mais récalcitrant. A ce récit, Rafaël se frappe le front. « Ah ! seigneur de Moyadas, est-il possible qu'en arrivant à Mérida, je sois assez heureux pour sauver la vie à mon beau-père ! »

Le coup est hardi, soudain, imprévu, comme l'éclair. Il porte juste ; voilà Rafaël installé chez le beau-père, présenté à la jeune fille, choyé, grassement payé pour ne rien faire. Il ne reste plus qu'à se marier. Voyez la guigne ! Un jeune homme se présente un matin chez Moyadas, qui se dit Pedro de la Membrilla. Traité d'imposteur, il s'en va chercher en ville des témoins. Ici commence une nouvelle fourberie, que n'avait pas imaginée Crispin. Loin de courber l'échine devant l'orage qui gronde, Rafaël se redresse, et se drape fièrement dans son manteau troué.

Il aborde la situation de front.

Eh bien, non, je ne suis pas Pedro : je suis un prince italien qui voyage *incognito*. Mon père est souverain de certaines vallées qui sont entre les Suisses, le Milanais et la Savoie.

Je m'imaginais même que vous seriez agréablement surpris lorsque je vous révélerais ma naissance, et je me faisais un plaisir d'époux délicat et charmé de la déclarer à Florentine après l'avoir épousée.

Cette révélation est le coup de grâce pour le véritable don Pedro. La vanité du gros Moyadas n'a garde d'hésiter ; mieux vaut sa fille princesse en Milanais, que sa parole gardée à l'humble fils de Membrilla. Et tout irait à souhait, et don Pedro serait mis à la porte, si un grand diable d'alguazil ne venait, avec ses grandes bottes

évasées, patauger au milieu de cette situation éclaircie à tant de frais, et faire remonter la vase à la surface. A peine a-t-il vu Moralès, le compagnon de Rafaël, qu'il se rappelle cette physionomie; ils se sont rencontrés quelque part, là où fréquentent les alguazils, au cabaret ou à la prison, et ce n'est pas au cabaret. « Ah! ah! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques Je remets ce gentilhomme, et je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui soient dans les royaumes et principautés d'Espagne. » Déjà la maréchaussée a mis le grappin sur nos deux compères. Moyadas est niais, mais il a bon cœur. Les deux chenapans lui ont après tout sauvé la vie ; il obtient leur élargissement, à condition qu'ils quitteront la ville : et ils ne se le font pas dire deux fois.

Il n'est pas douteux qu'en écrivant sa nouvelle, Lesage ait eu sous les yeux sa comédie. Il s'emprunte le sujet, les jeux de scènes, les mots même ! « Mais pourquoi, demande Oronte, apprenant que son prétendu gendre est descendu à l'auberge, mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là ? »

Moyadas dit de même. « Eh ! pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi ? Il ne fallait point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façons. » Quand tout est découvert : « Allons, monsieur, bride en main, s'il vous plaît, dit Labranche à son maître qui le fouaille ; allons, monsieur, bride en main, monsieur l'alguazil », répond de même Moyadas.

Toutefois on ne saurait dire sans injustice que Lesage s'est recopié. Entre la nouvelle et la comédie il y a quelques différences. Des personnages ont disparu : la mère de la jeune fille, qui s'appelait Mme Oronte ; le rôle de Valère, l'amant préféré, s'est atténué au point de n'exister plus. Dans *Gil Blas*, ce rival n'ap-

paraît que la dague au poing, prêt à assassiner le père qui lui refuse sa fille.

Il est dérangé dans son occupation par l'intervention de Rafaël, il s'enfuit, on ne le revoit plus, et Florentine ne le regrette pas, ne se le rappelle même pas. Angélique au contraire aimait Valère, n'aimait que lui, et cet amour la rendait plus intéressante, plus vivante. Le roman s'accommode mieux que le théâtre de ces figures de second plan, un peu effacées, d'une vie moins intense, qu'on devine et qu'on crée soi-même sur les indications rapides du narrateur. Un trait encore à noter : Rafaël et Moralès ont sauvé la vie à Moyadas, et ce service rendu expliquera, justifiera l'indulgence finale du vieillard quand il pardonnera à ses mystificateurs.

Lesage n'avait pas pris cette précaution dans la pièce. Crispin n'est rien à Oronte, qui lui pardonne pourtant ; on attachait alors bien moins d'importance au dénoûment d'une comédie. Molière en est resté un exemple fameux. Il suffisait au public que tout finît bien, dût le roi lui-même intervenir pour accommoder nos gens. Le roman est plus exigeant, et souffre d'un dénouement non préparé ou invaisemblable. Au théâtre, il faut bien le dire, la fin du dernier acte se passe devant une salle devenue moins attentive dès qu'elle soupçonne comment les choses vont finir. Les préoccupations de la sortie, de ses encombrements et de ses lenteurs, font tort aux dernières paroles des personnages. Le lecteur est bien plus à l'aise. Enfoncé dans son fauteuil il n'a pas à fendre la presse pour conquérir à la force des coudes un pardessus au vestiaire, ou un « char numéroté » sur la voie publique. Il bâillerait ou il rirait d'un dénoûment « mal cuit ».

Dans *Crispin*, c'est Oronte lui-même qui a promis sa fille à Damis, et qui reprend sa parole. Il est vrai que tout s'arrange à merveille, puisque Damis, récemment marié, eût de toute façon été obligé de la lui rendre. Dans *Gil Blas*, ce n'est pas Moyadas qui a pro-

mis sa fille, elle a été promise par son oncle, ce qui laisse le père plus libre de ses actes.

Quand nous le verrons dire carrément à son premier gendre : « Vous n'êtes pas prince italien, vous n'aurez plus ma fille », nous sommes prêts à l'excuser ; nous faisons réflexion qu'après tout il a le droit de se dédire, sa parole ayant été engagée par un tiers. Tous ces changements étaient ou bien exigés par le roman qui procède autrement que le théâtre, ou bien destinés à préparer la ruse nouvelle de Rafaël.

Rafaël est plus fort que Crispin.

Crispin se laisse abattre du premier coup à l'arrivée d'Orgon.

Dans *Gil Blas*, ce n'est pas le père qui arrive, c'est le rival en personne. Nous avons vu avec quelle crânerie et quel aplomb il est reçu. Rafaël, qui va être l'un des gredins les plus distingués du roman, devait nous être présenté dès sa jeunesse comme l'empereur des fourbes, *fourbûm imperator*.

Don César et Crispin réunis sur l'affiche firent d'assez belles recettes. Huit loges payantes étaient louées pour la première, qui produisit 2368 L. 10 sols. *Atrée et Thyeste* faisait tort en ce moment aux autres pièces. A la sixième soirée, comme la recette faiblissait, on remplaça *César Ursin* par *le Festin de Pierre*, puis par *Polyeucte*, qui fit monter les chiffres à 3233 L., auxquelles *Crispin*, le seul survivant de la soirée du 15 mars, n'était pas tout à fait étranger.

CHAPITRE IV

TURCARET.

« Il est étonnant le nombre de gens qui font des fonds comme ils peuvent et qui remuent toutes les protections de la Cour, à commencer par la reine jusqu'aux seigneurs et dames, pour entrer dans les sous-fermes, que l'on regarde comme une voie sûre pour faire fortune. » (Barbier, *Journal.*)

La Ferme, au XVIII[e] siècle, c'est l'antre de la Richesse. Les fermiers parvenus ne redoutent plus personne, et tous les redoutent. Voltaire les raille, mais les ménage. « Vous êtes une belle âme », écrit-il à Bouret. Les financiers sont les despotes, les bourreaux d'argent. On en a peur. Demandez à Saint-Simon, laissez-lui dire comment Desmarets, un faux monnayeur mis à la tête des finances, pressura les contribuables pour l'impôt du dixième : « il tirait le sang des sujets du roi, il en exprimait jusqu'au pus, parmi les sanglots étouffés ». Comment expliquer l'assurance effrontée de ces Mandrins de la finance, qui conservent pour eux ce qu'ils volent au nom du roi ? C'est qu'on a besoin d'eux, et ils le savent. Ils sont les maîtres. Ils ont l'argent, et ils sont les seuls. « Voulez-vous savoir, Monsieur, ce qui rend l'argent si rare ? en voici une démonstration. M. de Chalais, receveur général de Champagne, ayant un billet de 1,500 L. à payer, y ayant du temps qu'il était échu, M. de Chalais chercha sur lui et dans des tiroirs et ne put

ramasser que 300 L. qu'il donna en soupirant, comme faisant une grâce singulière. Cependant le feu ayant pris à la nuit de Noël à l'hôtel d'Albret, il a fallu jeter les coffres par la fenêtre, qui se sont trouvés remplis d'argent jusqu'à 800,000 L. ». (*Gazette de la Régence*, 1716.)

On court à eux comme l'aiguille aimantée va au nord. Les nobles viennent à leur foyer redorer leur blason.

> Alors le noble Altier, pressé de l'indigence,
> Humblement du faquin rechercha l'alliance,
>
> (BOILEAU)

persuadé, comme Mme de Sévigné au temps où elle avait trouvé pour son fils une jeune juive, que « les millions sont de bonne maison ». La Bruyère écrit : « Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille. »

Le roi n'est pas plus indépendant à leur égard que les courtisans. Babouc s'en est bien aperçu : « Il vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent, car l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure par leur moyen ce qu'il n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages enflés de la rosée de la terre lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. » (Voltaire, *Vision de Babouc.*) Le roi avait besoin d'argent. On en était aux expédients. L'argenterie royale fut envoyée aux fonderies de la monnaie : elle valait dix millions ; elle en produisit trois. Après l'argenterie, la noblesse ; le clinquant des titres, après celui des étagères : on fit payer une taxe pour porter le *de* et avoir des armoiries. « Des maltôtiers traitèrent cette affaire et avancèrent l'argent. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*) Il fallait passer par leurs mains. Le mieux

était de rester bien avec eux, c'est-à-dire sous leur dépendance.

Louis XIV n'avait pas dit en vain : « L'Etat, c'est moi ». Là où le roi était engagé, l'Etat se trouvait lié de même. L'Etat est le débiteur, le client inquiet du traitant. Les fermiers paient la maison du roi, les services publics, la marine, l'armée. Ils sont les caissiers de la nation. Bientôt le roi ne se contente plus de les faire venir dans son parc ; il va lui-même leur faire visite, et réitère assez souvent pour que, du récit des visites royales ou princières qu'il a reçues, Bouret puisse faire relier jusqu'à deux volumes qu'il intitule *Le vrai Bonheur!* Le roi n'est plus le roi ; l'argent l'a detrôné, mais à quel prix ! Ainsi qu'il est dit dans le *Carpenteriana*, les gens d'affaires soutiennent la France, mais c'est comme la corde soutient le pendu !

Que devient cependant le contribuable ? La rapacité des percepteurs, contrôleurs et commis le réduisent à la misère. C'est une invasion de « sangsues » qui le vident et lui pompent la moelle, comme il est dit dans *Gil Blas*. Ils sont là quarante gros fermiers généraux qui se sont partagé les dépouilles. « Il y a dans Persépolis quarante rois plébéiens qui tiennent à bail l'empire de Perse et qui en rendent quelque chose au monarque. » (Voltaire, *Vision de Babouc.*) Le nombre d'employés est considérable. Les buralistes sont plus de 200,000 dans le royaume. Le produit des perceptions sert presque tout à salarier les percepteurs. Dans une direction de quatre departements, un département de 40 pauvres paroisses paie pour les Aïdes 15000 L. Combien en ira-t-il au Trésor ? Quand on a payé buralistes, commis, les bureaux des Directeur, Receveur, Contrôleur, Ambulant, les frais de régie, les intérêts à 15 0|0 des fonds d'avances, les intérêts des cautionnements pécuniaires, la part proportionnelle des profits des fermiers, il reste 3000 L. pour la caisse du roi. On trouvera les chiffres exacts dans la curieuse brochure : *L'Antifinancier ou Relevé de quelques-unes*

des malversations dont se rendent journellement coupables les Fermiers Généraux. Si les percepteurs sont nombreux, les droits à percevoir sont à l'avenant. Pour perfectionner ce système d'épuisement, l'espionnage est organisé, la délation encouragée et payée. Les commis sont crus sans contrôles. Ils se font faux témoins, par intérêt. Un mendiant s'arrête à une porte. On lui donne un verre de vin. Les commis sont là qui guettent. Ils prétendent qu'on le lui a vendu, et ils réclamant des droits. (*Antifinancier.*) Voltaire a rimé ces incidents pour nous divertir. Un honnête bourgeois reçoit un inconnu :

Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des aides et gabelles.
Ah ! pardon, Monseigneur ! Quoi ? vous aidez le Roi ?
Oui, l'ami. — Je révère un si sublime emploi.
Le mot d'aide s'entend... Gabelle m'embarrasse.
D'où vient le mot ? — D'un Juif appelé Gabelus.
Ah ! d'un Juif ? Je le crois. — Selons les nobles us
De ce peuple divin dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les droits qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès, par mon expérience,
Dans l'art de travailler un royaume en finance.
Je fais loyalement deux parts de votre bien.
La première est au roi, qui n'en retire rien;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire :
Tant pour les brocs de vins qu'ici nons avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons.
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne suis pas méchant et j'ai l'âme assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.

Le rôle des impôts n'est jamais arrêté. L'imagination des agents du Fisc ne se lasse pas d'inventer. Par exemple, les bouchers de campagne étaient d'abord exempts des droits perçus par l'inspecteur aux boucheries. Des bouchers quittaient la ville pour s'établir

dans la banlieue. Les traitants ne virent dans ces émigrations qu'une diminution de leurs revenus. Ils firent rendre un arrêt portant que le boucher quittant sa ville pour la campagne continuerait à y payer les droits de la ville : décision doublement inique, puisqu'elle gênait la liberté du domicile et rendait un impôt à la fois territorial et personnel. Les fermes coûtent fort cher : mais qu'importe le prix, si le rendement est quintuple? C'était un régime d'exactions, d'arbitraire, qui soulevait le cœur des honnêtes gens. « Je maintiens, écrit Boisguillebert, que tous les fléaux de Dieu, savoir la peste, la guerre et la famine, dans leur plus grande colère, n'ont jamais causé tant de désolation dans une contrée que les manœuvres des traitants. »

Tout a une fin et une justice. La Bruyère disait des Partisans sans les nommer, — mais qui ne les reconnaissait ? — « Les P. T. S. nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre; on commence par le mépris à cause de leur obscurité ; on les envie ensuite ; on les hait; on les craint; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion. » Dans le Nord de la France, au nombre des chars qui forment le cortège du vieux héros Gayaut, de Douai, une roue de Fortune tourne, supportant des personnages qui se trouvent tantôt au faîte, tantôt en bas. Un financier figure parmi ces personnages. La légende populaire se rencontre avec l'observation du moraliste. Ces financiers finissaient mal, en général. L'année 1716 surtout leur fut funeste. Le 6 septembre 1716, Buvat raconte : « M. le chevalier de Bouillon rencontra l'autre jour M. Desmarets, intendant des finances, qui depuis plusieurs années désole tout le monde. Il lui chanta : « Adieu, paniers, vendanges sont faites ! » Oui, adieu, paniers ! On était en train de constituer une chambre de justice à l'effet de faire rendre gorge aux traitants. Gil Blas y fait allusion (XI, 6). Ce fut une débâcle. Les rigueurs de la répression constatèrent l'énormité des abus. Bourvalais,

ancien laquais devenu grand maltôtier, est décrété de prise de corps ; il y a des conclusions à mort contre Normand ; Miotte est arrêté dans un grenier à foin où il se cachait. Paperel et le Blanc sont enfermés dans la même chambre à la Conciergerie, avec la permission de jouer aux cartes. S'ils trichaient, c'était à présent sans conséquence. La *Vie Privée de Louis XV* et les *Lettres Persanes* (98) content cette exécution en bloc. Normand fut conspué aux Halles, paya 120,000 L. et fut envoyé aux galères. Les harengères venaient boire et rire sous le pilori où fut exposé Gruet. Si Mezeray eût encore été de ce monde, il se fût assurément offert ce spectacle. A sa mort, on trouva au fond d'un coffre un écu d'or du temps de Louis XII enveloppé d'un billet ainsi conçu : « Il y a plus de trente ans que je garde le présent écu d'or pour louer une fenêtre à la place de Grève, lorsqu'on y pendra un maltôtier. » Une estampe du temps figure allégoriquement la joie du pays. La France à genoux, tenant par la main l'Abondance, remercie le Ciel. Au fond, une pyramide supporte des médaillons gravés rappelant les siècles de Titus et d'Auguste. A côté, la Justice, glaive à la main, force un traitant à vider « avec répugnance », dit l'explication de la gravure, un sac d'écus qu'il embrasse ; un laboureur ramasse cet or. La Renommée part annoncer cette bonne nouvelle à l'univers.

Quel fut le rôle de la littérature dans cette réaction et en quoi y aida-t-elle ? Il serait curieux d'étudier les rapports de la littérature et de la finance à travers les temps. Au dix-septième siècle, les gens de lettres se turent, par prudence. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ayant joué en 1607 une comédie dirigée contre les gens d'argent, furent tous emprisonnés. « C'est une chose remarquable, dit Chamfort, que Molière, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens des finances. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus les ordres de Colbert. » Bien que Sainte-Beuve ait confirmé cette

opinion, il n'est pas absolument vrai que cette veine de *Turcaret* fût neuve au théâtre et encore intacte, même après Molière. Il faut au moins faire mention de M. Harpin. Harpagon lui-même n'est pas seulement un type d'avare, c'est surtout un usurier. Il ne thésaurise pas. Il fait travailler son argent.

Il y a de grandes analogies entre la comtesse d'Escarbagnas et Turcaret. Chez Molière aussi, il y a une comtesse qui a son vicomte, comme la baronne a son chevalier. M. Harpin est un receveur des tailles bien proche parent de M. Turcaret, galant, libéral, stupide, brutal, versificateur démesuré.

Mais ce ne sont là que les premières fusées de quelques tirailleurs d'avant-garde. Evidemment, on n'osait pas. Et pourtant ce public était mûr pour accueillir la satire. Il l'attend, il la cherche. Boileau avait parlé au hasard d'un certain Georges qui vit à Paris,

> Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
> De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis.

Il avait parlé encore d'un certain Jacquin,

> Qui de ses revenus, écrits par alphabet,
> Peut fournir aisément un calepin complet.

Plus tard, le public s'obstine à reconnaître en eux deux financiers, Gorge et Jacquier, bien que Gorge eût dix ans en 1660, et que Boileau proteste dans les papiers de Brossette, d'avoir jamais pensé à Jacquier. Que quelqu'un osât parler, il était sûr d'être soutenu. Ce furent les Italiens qui ouvrireut le feu. En 1687, dans le *Banqueroutier*, la finance était hardiment vilipendée. Pour un début, c'était d'une énergie rare. D'ordinaire, ils sont grotesques, ces financiers de l'ancien répertoire, bêtes, dupes, étrangers aux belles manières ; enfoncés dans la gangue de leur éducation grossière, ils donnent la comédie aux habitués des

salons où ils se pavanent gauchement, comme des dindons sur un plancher ciré. Mais M. Persillet, dans le *Banqueroutier*, est bien la plus ignoble canaille, qui émet des actions véreuses pour pouvoir donner à ses enfants une belle éducation. Arlequin y expose une éloquente théorie de la banqueroute : « Quand tout vous rit et que le monde est bien infatué de vos richesses, il faut prendre à toutes mains l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire ; et puis, un beau matin, après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit et donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne sait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'alarment ; la frayeur les prend. D'abord, ils proposent de perdre le tiers de leur dû. A cela, mot : point de réponse. Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent, ils se tourmentent. A la fin, désolés de votre absence, et ne sachant sur quoi se venger, ils font dire sous main qu'ils perdront les deux tiers, si on veut assurer l'autre. Ah ! quand ils se mettent comme cela à la raison, on entre en pourparlers, on écoute, on négocie ; et enfin, après un bon contrat bien et dûment homologué, vous revenez sur l'eau avec sept ou huit cent mille livres d'argent comptant. » Et Persillet conclut : « Je crois qu'un bon père de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins une fois en sa vie pour l'avantage de ses enfants. »

Presque en même temps, La Bruyère burinait les médaillons grimaçants et grotesques qu'il accroche dans sa galerie des *Biens de Fortune* : N*** avec son portier russe tirant sur le suisse ; Sosie qui, de la livrée, a passé par une petite recette à une sous-ferme ; Crésus qui meurt insolvable ; Ergaste qui impose l'eau, les joncs et les orties. Le livre fut enlevé d'assaut. Dans l'intervalle, Dancourt se met de la partie, et nous présente en 1690, dans l'*Eté des Coquettes*, un type de financier, M. César Alexandre Patin, qui tient table ouverte. Il faudra, pour lui trouver un pareil,

attendre M. Bredouille, le financier gourmet de Regnard, dans la *Critique du Légataire universel*, l'inventeur de la poularde aux huîtres et de la sarcelle aux olives, à moins qu'on ne préfère les sieurs Basset, soit celui de Colin d'Harleville dans les *Mœurs du Jour*, soit celui de Baron dans la *Fausse Prude*, excellents hommes d'ailleurs à qui l'on ne reprocherait pas de vider leurs coffres si on ne savait la façon dont ils les ont remplis.

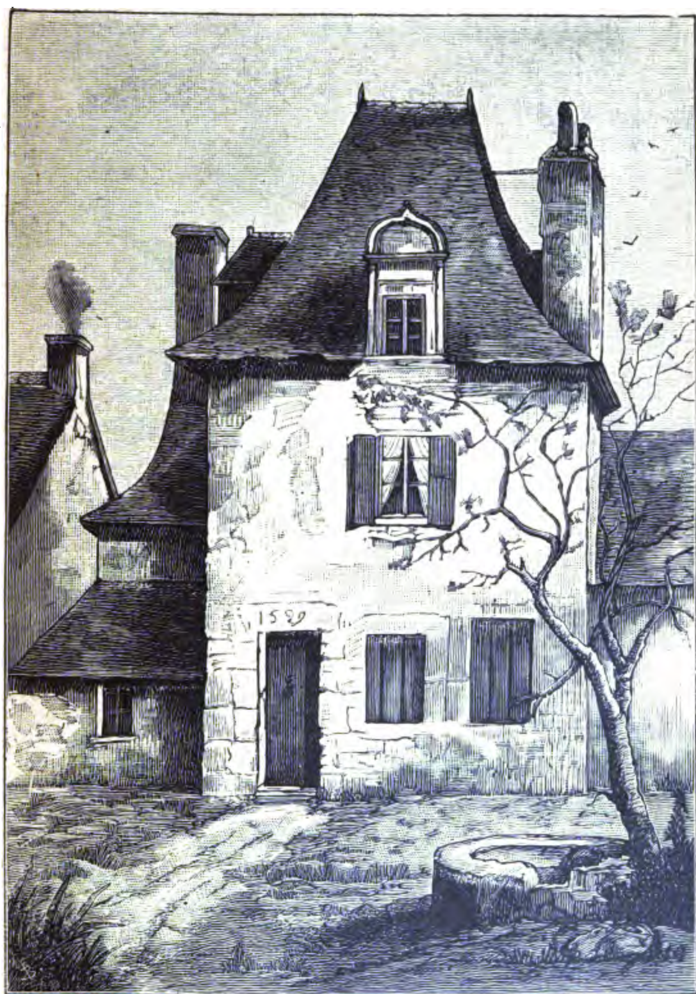
En 1707, dans le prologue du *Second chapitre du Diable boiteux*, Dancourt introduit encore un financier, maître Simon, qui a été autrefois page et portier. Il y est encore question d'un M. Marsouin qui, comme Turcaret, fait bâtir un palais pour y vivre à la manière des satrapes ; d'un M. Oronte « qui n'est qu'un nouveau financier et qui promet déjà autant que les plus consommés ». Alors, les financiers se débaptisent, tant leur nom est devenu impopulaire : ils s'appellent *Traitans*, et ce mot, dit le Dictionnaire de Trévoux, « est au lieu de Partisan qui est devenu odieux. »

Voilà les antécédents du moment où, le 14 février 1709, dans cette eau déjà agitée, tomba avec un long remous, un tumulte et un grouillement de créatures effarées et apeurées, l'énorme masse de *Turcaret*.

Lesage n'en était pas à sa première campagne. Il n'avait pas perdu, quand elle s'était présentée, l'occasion de l'essayer. L'honnête Crispin, qui excelle dans tous les tours pendables, pleure sa vocation manquée.

Que je suis las d'être valet ! Ah ! Crispin, c'est ta faute ; tu as toujours donné dans les bagatelles : tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu, j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute !

Oronte veut-il se débarrasser de lui et de son rusé compère Labranche, il ne voit qu'un placement possible : il obtiendra pour l'un une bonne commission, et pour l'autre la filleule d'un sous-fermier. Mais Lesage avait



Maison natale de Lesage.

encore plus et mieux à dire. Il fit *Turcaret*. Le moment était bien choisi, en plein hiver, au lendemain de Ramillies, à la veille de Malplaquet. Le peuple souffrait du froid et de la faim. Les théâtres ferment. Le 12 janvier 1709, un mois avant *Turcaret*, le semainier de la Comédie-Française a dû ajouter à son procès-verbal cette note :

« Le froid excessif qu'il fit hier et le peu de monde qui vint à la Comédie mirent dans la nécessité de fermer le théâtre. »

On essaie de rouvrir. Peine perdue.

« Du mercredi 23 janvier 1709. La continuation du grand froid et les voyages de Versailles ont obligé de donner relâche au théâtre depuis le lundi 14 jusques à aujourd'hui. »

(*Registres de la Comédie Française.*)

Le peuple crie famine. Les marchés sont gardés par la troupe. « Monseigneur, conte Saint-Simon, venant et retournant de l'Opéra, est assailli par la populace et par des femmes en grand nombre criant : Du pain ! » Pour leur faire prendre patience, on les emploie à déblayer une butte de terre qui était demeurée entre les portes Saint-Martin et Saint-Denis. On paie les travailleurs en morceaux de pain. Le roi a fait fondre sa vaisselle d'argent. Les traitants sont seuls à leur aise et insultent à la misère publique. Lesage les visa, et leur envoya un projectile que ceux-ci estimèrent à cent mille francs : ils lui offrirent la somme pour parer le coup. Notre Breton refusa.

Nous allons étudier cette belle et brave comédie. Auparavant, finissons ces quelques considérations sur l'attitude que prit au XVIIIe siècle la littérature devant l'argent. Lesage ne vida pas tout à fait sa giberne dans cette première et grave escarmouche. Il lui reste quel-

ques cartouches, et il les tire. Dans *Gil Blas*, il nous mène, pour les bafouer, « chez un de ces seigneurs qui lèvent les impôts et font leurs affaires avec celles de l'Etat ». On y fait bonne chère ; on se sent chez cette race qui a donné son nom aux recettes « à la financière » ; mais ce partisan se couvre de ridicule. Il y a aussi ailleurs un certain usurier, proche parent de M. Rafle, un vieux richard juif, ancêtre de Tom Levis de M. A. Daudet, un « animal » d'un mauvais caractère, « juif comme Pilate », bien que Pilate ne soit pas juif. Plus tard, nous verrons dans *Gil Blas* même une allusion à l'Edit de 1716, et Gil Blas se réjouira de voir rendre « par ces sangsues le sang qu'elles avaient sucé ». Nous croiserons encore au Théâtre de la Foire, dans la *Foire aux Fées* de Lesage, certain cocher de fiacre qui trouva un soir dans sa voiture le portefeuille de deux actionnaires. Il accrocha son fouet et sa pelisse à l'écurie, et ressortit gros financier.

Après *Turcaret*, l'exemple était donné et bien donné. Le précédent fut fécond en suites. C'est Dancourt, qui s'égaie, en 1710, aux dépens des *Agioteurs*, avant de nous aventurer en 1716 dans la *Guinguette de la Finance*. Le Grand porte au Théâtre-Français en 1713 son *Usurier Gentilhomme*. *L'Arlequin traitant* de d'Orneval est une satire agressive, implacable : ce sont les récents scandales traînés à la pleine lumière de la rampe, duperies, spéculations sur le naufrage de dix bateaux de farine qui n'étaient chargés que de plâtre... Law est accueilli par une nuée de lazzi que lance le *Diable d'Argent*. Fuzelier et Le Grand nous transportent chez Circé pour nous faire entendre ce que disent les *Animaux raisonnables* :

ULYSSE.

Ecoute, gros cochon, qui étais-tu avant d'être métamorphosé en porc ?

LE COCHON.

J'étais un financier.

Après Fuzelier, c'est Marivaux avec *le Triomphe de Plutus* et, en 1735, le financier de son *Paysan parvenu*. Dans le *Triomphe de l'Intérêt* de Boissy (1730), Mercure, dieu des voleurs, fait les honneurs du Palais de l'Intérêt qu'habitent les financiers Jacquier, David, le cavalier de dame Banqueroute, Tapinois, qui démolit son patron pour prendre sa place. L'Honneur et ses soldats viennent déclarer la guerre à l'Intérêt. Mais alors on voit des flots d'or et d'argent, des fleuves de pierreries, des rivières de diamants, et à ce spectacle les soldats désertent Honneur pour Intérêt. C'est le temps aussi du parvenu enrichi Lisimon, dans le *Glorieux* de Destouches. Que faisait cependant Voltaire ? Financier lui-même, il ménageait ses correspondants, et raillait la finance : il faut lire l'*Homme aux Quarante Ecus*, *Nanine*, *La Prude*, où paraît le type du traitant, gros, court, nez camard, large échine :

Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

A dater de ce moment, la satire ne tarit plus : elle devait aboutir à la guerre. La veine ouverte ne s'est jamais tarie. Lesage y a frappé le premier coup de pic. Quand Beaumarchais voulut réhabiliter les financiers dans ses *Deux Amis*, il remontait un courant, et il ne réussit pas. Ses héros sont des modèles ; ce sont les archanges de la banque, les séraphins du bordereau. On sent trop que c'est la revanche de Turcaret par M. Josse. On crut plus vrais et M. Potdevin de Dallainval, ou Géronte de Saurin, qui parle sans ambages : « L'argent ! morbleu ! l'argent ! Voilà ce que j'appelle du mérite, moi ! je veux un mérite qui rapporte ! Esprit, naissance, qu'est-ce que cela pro-

duit par an ? » Leur postérité fut féconde : M. Duhautcours, le banquier Martigny de Picard, Durosay dans l'*Agiotage* d'Empis, Piffart dans les *Actionnaires* de Scribe, Robert Macaire qui fonde de vastes entreprises avec les fonds de M. Gogo ; Mercadet, qui montre une pièce de cent sous en disant : « Voici l'honneur moderne ! » et Verdier dans *les Aristocraties* d'Etienne Arago, Verdier qui demande aux conservateurs de l'élire député, aux libéraux de le nommer conseiller municipal, aux Allemands de le décorer du Cordon jaune ; et Vernouillet des *Effrontés*, et Jean Giraud de la *Question d'Argent*, et les types de Balzac, Nucingen, Bixiou, Gobsek ; et maître Guérin, et M. Benoîton, l'inventeur millionnaire des sommiers compensateurs, et Formichel, et M. Carbonel des *Faux Bonshommes*, et Dorbeval dans le *Mariage d'Argent* de Scribe, sans compter tant d'autres livres à joindre à la liste, l'*Agioteur* de Charlemagne, *Tout le monde s'en mêle*, de Mayeur, *Parvenus d'Aujourd'hui* de Trial Latour, la *Bourse* de Ponsard, le *Pied de Fer* de Gozlan, le *Million* de J. Claretie, l'*Argent* de E. Zola : c'est toute une lignée, dont Turcaret est la souche.

En 1707, Lesage présentait à la Comédie-Française une petite pièce en un acte, *les Etrennes*, pour être jouée le 1er janvier 1708 (1). Mais la Comédie ayant l'habitude de n'accepter point de petites pièces entre la Saint-Martin et Pâques, la lecture fut ajournée. Lesage profita de ce délai pour étendre son œuvre : il en fit une grande pièce en cinq actes, et ce fut *Turcaret*. Elle fut lue et reçue le 15 mai suivant (2). Le titre n'est pas encore fixé à cette date. On la désigne « une pièce en cinq actes ». Les répétitions commencèrent l'hiver suivant. Les rôles avaient été confiés à Mlles Des-

(1) Ne pas confondre avec *Les Etrennes* (ou *La Bagatelle*) jouée le 19 janvier 1733 aux Italiens.

(2) « La Compagnie s'est assemblée extraordinairement dans la salle de son Hostel pour entendre une pièce en cinq actes de M. Lesage. » *Reg. Délib. Com. Franç.* 15 May 1708.

mares, Mimy, Desbrosses, Salley, MM. Guérin, Dancourt, Beaubour, Dufey, Baron, du Boccage, Dangeville, Le Grand, Poisson le fils.

Au cours des répétitions, les financiers eurent vent, probablement par quelque Arsénie de la Comédie, qu'on préparait une pièce satirique dirigée contre eux. Ils se mirent en campagne pour arrêter les répétitions et faire retirer la Comédie. Leurs démarches ne furent pas vaines et la Comédie hésitait. Lesage fit face au danger, eut recours à toutes les influences dont il pouvait disposer, et il avait de puissants amis : Pontchartrain, Villars, de Lyonne, d'Argenson. Ils obtinrent du Dauphin un ordre (1) qui réduisit la finance au silence :

« Il y a eu quelques difficultés au sujet de la Comédie de *Turcaret*, qui furent levées par ordre de Monseigneur du 13 octobre 1708 conçu en ces termes : « Monseigneur étant informé que les Comédiens du Roi font difficulté de jouer une petite pièce intitulée *Turcaret ou le Financier* ordonne auxdits Comédiens de l'apprendre et de la jouer incessamment. »

Les financiers, déconcertés par cette injonction, voyant que leurs efforts seraient perdus auprès des acteurs, se tournèrent du côté de l'auteur. Ah bien ! ils s'adressaient mal. Il eût fallu que Lesage détestât bien peu les traitants ou qu'il fût peu tenace dans sa haine, pour céder. Or Lesage les détestait, et quant à sa ténacité, il était Breton. Il aurait pu gagner 100,000 L. à se taire : il crut plus digne de parler, et il eut raison. Les financiers doivent s'estimer encore bienheureux que Lesage n'ait pas enjolivé son *Turcaret* de cette scène grotesque : la Ferme émue, achetant au poids

(1) Tous les biographes de Lesage ont reproduit cet acte en indiquant sa source : *Registres de la Comédie-Française*, 1708. Bien peu y ont été voir sans doute, car il n'y est pas. Nous l'avons vainement cherché, M. Monval et moi. Il faut en conclure que les biographes ont tous copié leurs devanciers ; quant au premier qui a reproduit cet ordre important, ou son indication de source est fausse, ou la pièce a disparu des Archives de la Comédie, — comme beaucoup d'autres, paraît-il.

de son or volé le silence d'une douzaine de comédiens.

Tous ces incidents ne firent qu'irriter la curiosité publique, et assurer le retentissement de l'œuvre qu'ils voulaient étouffer. La pièce courait déjà les salons. La duchesse de Bouillon réunit ses amis pour entendre chez elle la lecture de *Turcaret* par l'auteur. Ce fut un incident, que raconte Collé : « On comptait que la lecture s'en ferait avant le dîner ; quelques affaires retinrent Lesage, et il arriva tard. La duchesse de Bouillon le reçut avec un air d'impatience et de hauteur, et lui dit d'un ton aigre qu'il lui avait fait perdre plus d'une heure à l'attendre. « Eh bien, Madame, reprit froidement Lesage, je vais vous faire gagner deux heures. » Après cette courte réponse, il fit sa révérence et sortit. Quelque chose qu'on fît, et quoiqu'on courût après lui sur l'escalier, il ne voulut jamais remonter, n'y dîna pas, et ne lut point sa pièce. »

Enfin la première fut fixée au 14 février 1709. Il y eut affluence. « Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places »? dit en entrant Asmodée à Cléophas (1). Cinq loges basses sont occupées, et la recette monte à 2320 L. (2), malgré les entrées de faveur. La salle est houleuse. Les acteurs sont inquiets, et n'ont pas bonne opinion (3). Où est Lesage pendant ce temps ? Il prévoit un nouvel échec ; cette foule bruyante l'intimide ; il fait réflexion qu'une cabale montée a bientôt raison de la meilleure pièce, et que les traitants ont bien de l'argent pour monter une cabale. Il s'est allé cacher « aux troisièmes loges » (4), où, par surcroît, il a pour voisin un caissier et un agent de change qui ont ouï dire que la pièce va tomber. De là-haut, il n'aperçoit partout que « cabales de commis », « des siffleurs dispersés prêts à se répondre ». Sans doute il a bien des amis aussi, et puis

(1) *Critique de Turcaret.*
(2) *Reg. de la Coméd. Française.*
(3) *Critique de Turcaret.*
(4) *Ibid.*

l'uniforme rouge des grenadiers de police (1) postés pour prévenir le tapage, le rassure un peu. Mais c'est égal, son cœur battit bien fort quand retentirent les trois coups.

Aussi avec quelle joie il fait dire à son Asmodée après la pièce : « Hé bien, seigneur don Cléophas, que pensez-vous de cette comédie ? Elle vient de réussir en dépit des cabales ; les ris sans cesse renaissants des personnes qui se sont livrées au spectacle ont étouffé la voix des commis et des auteurs. » Oui, la pièce fut jouée tout au long, et accueillie par les applaudissements et les rires. Ce fut un événement. Le rideau était redescendu depuis longtemps sur la dernière scène, et la salle n'était pas encore vide. Il s'est formé des « pelotons » dans le parterre, et tous ces groupes disputent, s'échauffent. Procope dut ce soir-là faire une chambrée complète et prolongée.

Cette soirée rapportait à Lesage 181 L. de droits d'auteur, sur lesquelles il fallut retrancher 37 L. par suite d'une erreur de comptes (2).

La seconde eut lieu le dimanche suivant. La recette fut encore de 1865 L. 16 S. Lesage reçut 152 L. 8 S., moins deux places de l'amphithéâtre qu'il avait demandées et qu'on lui rabattit sur sa part d'auteur. A la troisième, le mardi 19, la recette se maintient encore : 1117 L. 18 S. La part de Lesage est de 83 L. 6 S. La quatrième représentation fut honorée de la présence d'illustres personnages, qui voulurent voir une pièce dont on parlait tant. Le *Registre* porte ce soir-là : « Y furent M. le duc de Lorge, M. le chevalier de Rohan. » Lesage avait demandé deux amphithéâtres et deux parterres pour des amis. La recette fut de 868 L. 10 S. L'auteur reçut 60 L. 4 S., mais cette part fut

(1) *Critique de Turcaret.*

(2) On a rabattu à l'auteur sur ses parts une loge basse de 30 L., 3 billets de l'Amphithéâtre de quatre L. 10 S. ; 8 billets de parterre de 7 L. 4 S., soit en tout la somme de 41 L. 14 S. Sur quoy on lui a fait raison de son neufviesme montant à la somme de 4 L. 13 S. » *Reg. Coméd'e-Française*, 14e jour de febvrier 1709.

encore rognée par suite d'une nouvelle erreur. La Comédie avait alors des semainiers bien légers.

On joua trois fois encore *Turcaret* la semaine suivante, le dimanche, le mercredi, le vendredi, et la recette se maintint entre cinq et sept cents livres (1).

Les sept premières rapportaient environ six cents livres à Lesage. C'était un succès pour l'époque.

Il ne se démentit pas. La pièce fut souvent reprise au siècle dernier. On la jouait en société, par exemple dans le splendide hôtel de Mlle Guimard (2). Geoffroy n'a pas eu moins de trois occasions de parler de *Turcaret*, à trois reprises assez rapprochées (3). De nos jours, ce succès semble s'être refroidi. On lit, on connaît la pièce (4) ; on la joue peu. La dernière reprise importante a eu lieu aux Français en mars 1872 (5). En 1892, la pièce a été jouée deux fois, en février, d'abord, puis le 19 mai, à l'occasion des fêtes données pour l'inauguration de la statue de Lesage.

Turcaret est l'histoire d'un traitant, dont le nom, dérivé de Turc, annonce la férocité en affaires. Il est marié ; mais il a laissé sa femme en province, à Valogne, pour venir vivre plus librement à Paris où il se donne pour veuf et promet même le mariage à une baronne qui l'aide à manger son bien. Après une série de scènes où se dévoilent tantôt la bêtise, tantôt la rapacité du financier, tantôt ses humbles origines et ses sottes prétentions, il est démasqué au milieu d'une réunion chez son amie la baronne : un marquis le reconnaît pour le laquais de son grand-père ; il rencontre sa propre sœur qui est revendeuse à la toilette,

(1) Dimanche 24 fév., recette 721 L. 10 S. ; part d'autheur, 46 L. 12 S. — Mercredy, 27 : Rec. : 590 L. 14 S. ; part : 34 L 20 S. — Vendredy, 1er mars, Rec. 653 L. 4 S. ; part : 40 L. 6 S.

(2) Dinaux, *Sociétés badines*, I, 333.

(3) 8 Messidor an 10 ; 21 thermidor an 11 ; 30 juillet 1811.

(4) Mme Desbordes Valmore à Mme Pauline Duchambge qui lui demande des livres : « Je t'envoie aussi *Turcaret*. » Sainte-Beuve, *Mme Desb.-Valmore*, p. 192.

(5) Voy. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1872 ; et *Les Coulisses du Passé* de P. Foucher, 1873, p. 205.

et enfin il se trouve nez à nez avec sa femme, dont il cachait à tous l'existence.

Comme dans ses romans, Lesage apporte ici une art médiocre de la composition. Des scènes épisodiques sont artificiellement rattachées au fond commun de l'intrigue, et se greffent de-ci de-là sur l'histoire de Turcaret pour en préciser le caractère. A quel moment commence la pièce? Nous voyons Turcaret, fils d'un maréchal de Domfront, ayant passé par les plus bas emplois de la finance, payant à sa femme une pension pour qu'elle consente à demeurer en province, prodiguant les présents à la baronne qui les repasse à son ami le chevalier, plongé dans l'opulence et empêtré dans un inextricable réseau de gredineries. Quel événement va venir déranger cette harmonieuse combinaison? Aucun, et c'est là le faible de l'intrigue. Lesage lui-même l'a bien senti. Il s'en est expliqué et défendu dans sa *Critique de Turcaret* :

DON CLÉOPHAS.

Mais dites-moi, seigneur Asmodée, quel bruit est-ce que j'entends auprès de l'orchestre ?

ASMODÉE.

C'est un cavalier espagnol qui crie contre la sécheresse de l'intrigue.

DON CLÉOPHAS.

Cette remarque convient à un Espagnol. Nous ne sommes pas accoutumés, comme les Français, à des pièces de caractère, lesquelles sont pour la plupart fort faibles de ce côté-là.

ASMODÉE.

C'est en effet le défaut ordinaire de ces sortes de pièces ; elles ne sont point assez chargées d'événements. Les auteurs veulent toute l'attention du spectateur pour le caractère qu'ils dépeignent, et regardent comme des sujets de distraction les intrigues trop composées.

Trop composées, oui ! mais pas composées du tout, c'est une autre affaire ! En réalité Lesage, qui songe

évidemment ici au *Misanthrope*, ayant médiocrement réussi par des pièces dans le goût espagnol, voulut essayer autre chose. Il demandait à la comédie de caractère ce que la comédie d'intrigue lui avait refusé, le succès. C'est lui-même qui nous a fait à ce sujet ses confidences, dans une page peu remarquée parce qu'elle figurait dans la première édition du *Diable Boiteux* et qu'il l'a biffée tout entière par la suite. C'est un plaidoyer *pro domo*. Il imagine que *le Misanthrope* est sifflé à Madrid. « Eh pourquoy, reprit Don Cléophas, cette comédie a-t-elle eu en Espagne ce malheureux sort ? C'est, répondit le Diable, que les Espagnols n'aiment que les pièces d'intrigues ; de même que les Français ne veulent que des comédies de caractère. Sur ce pied-là, répliqua l'écolier, si l'on traduisait aussi en France nos plus belles pièces, elles n'y réussiraient pas. Sans doute, dit Asmodée. Il n'y a pas longtemps qu'un auteur de ce pays-là en a fait la triste expérience. (*C'est Lesage.*) Comme les Espagnols sont capables d'une extrême attention, ils sont bien aise qu'on les jette dans un embarras agréable. Ils suivent sans peine l'action la plus composée. Les Français au contraire n'aiment pas qu'on les occupe. Leur esprit se plaît à se détacher. »

Aussi, dans *Turcaret* qui occupait Lesage précisément à cette date, pendant trois actes et demi, c'est toujours l'exposition qui continue, faite de scènes admirables sans doute, pleines de finesse et d'observation : mais l'action ne marche pas, nous sommes au repos.

La faiblesse de la baronne qui se laisse prendre aux grimaces du chevalier et lui donne un diamant, puis un billet de dix mille écus pour payer ses dettes de jeu ; l'arrivée d'une cassette où Turcaret envoie à la baronne des vers de sa façon et des pistoles, un billet à ordre dans un billet doux ; la franchise mal récompensée de Marine qui se fait mettre à la porte pour avoir dit trop vertement son fait au chevalier ; — et

voilà le premier acte ; — la colère vite apaisée de Turcaret à qui Marine, par vengeance, a mis la puce à l'oreille, et à qui la baronne fait prendre, pour valet, le valetet complice du chevalier; — et voilà le second acte; — les dures vérités qu'inflige à Turcaret le marquis en belle humeur ; le règlement de quelques petites affaires d'honnête usure entre M. Rafle et son patron ; les nouvelles prodigalités dans lesquelles Frontin engage habilement son nouveau maître ; et voilà le troisième acte ; — l'escroquerie par laquelle Turcaret est amené à payer pour la baronne une prétendue dette criarde rappelée par un faux exploit; — et nous sommes déjà au milieu du quatrième acte. — Qu'est-ce que ces divers épisodes assez peu liés entre eux, sinon une série d'aventures à travers lesquelles se précisent les différents traits de la physionomie de Turcaret, sa crédulité, sa passion ridicule, ses niaiseries, son goût bizarre en matière artistique ou littéraire ? L'auteur ajoute à chaque scène une ligne, une ombre ; il repasse sur les traits déjà en place ; il éclaire la figure par des fonds habilement disposés. Quant à l'intrigue, elle ne se trouve guère qu'à la dixième scène de l'acte IV. Ici la comédie commence, quand Turcaret reconnaît successivement dans la vendeuse d'éventails de la baronne, sa propre sœur, et dans une invitée, sa propre femme, qui vont pousser le traitant à bas de son piédestal d'or massif. Ici les objections, si l'on voulait, se presseraient : ces reconnaissances de la fin ne sont pas assez préparées ; il fallait nous présenter plus tôt cette sœur, Mme Jacob, pour y intéresser ; quant à Mme Turcaret, venue à Paris pour réclamer de son mari sa pension qu'il ne lui paie plus, est-il vraisemblable qu'elle ait séjourné à Paris, couru les salons, et fait des conquêtes, sans que son mari pendant tout ce temps l'ait rencontrée ni aperçue ? La pièce, telle qu'elle est, nous offre le tableau arrangé de la vie quotidienne chez une baronne qui reçoit d'une main ce qu'elle donne de l'autre. Nous assistons au spectacle de cette société

viciée et gangrenée où tous les personnages sont pendables; ils se grugent réciproquement. C'est comme une association de filouterie. Ce n'est plus un salon, c'est une caverne. Tout à coup il tombe des nues deux femmes qui, en se regardant et en regardant autour d'elles, poussent des cris, et chacun se sauve. On dirait une mare aux grenouilles sur laquelle viendraient s'abattre deux canes ou deux oies, les ailes étendues, avec des cris perçants. L'effet est immédiat. Mais on ne les avait pas vu venir.

La figure épanouie, cramoisie, sanguine et bestiale de Turcaret illumine le tableau. Arrêtons un peu devant nous ce type bouffi de parvenu. L'histoire manuscrite des Fermiers généraux (Biblioth. nationale, mss. anonym. 14077) donne l'origine de quelques financiers. Ce sont fils de blanchisseuses, de tailleurs, de cordonniers. Les frères Pâris avaient été garçons de cabaret. *L'Antifinancier* a raison : « Leur origine se perd dans une obscurité qui n'est pas reculée. Mme Cormel se trouvait un jour dans l'antichambre de M. Berrier au milieu des laquais. Quelqu'un ayant dit qu'elle était mal dans ce lieu-là : « Hélas ! dit-elle, j'y suis fort bien ; je ne les crains point tant qu'ils sont laquais ». Turcaret est fils d'un forgeron et d'une pâtissière de Falaise ; il fut d'abord laquais, puis concierge, débuta dans les fermes et y réussit. Les conditions de succès sont modestes. Un bel esprit n'est pas nécessaire. Turcaret nous avoue confidentiellement que « hors lui et deux ou trois autres, il n'y a parmi les partisans que des génies assez communs ». Or nous savons ce que vaut l'exception qu'il fait en sa faveur. Si les deux ou trois autres lui ressemblent, la compagnie des traitants est fort mal traitée. Mais laissons-le un peu agir et parler. La baronne lui présente un fin matois, qui fait la bête pour avoir du foin. Turcaret tombe d'un bloc dans le panneau, et nous sommes bien vite renseignés sur les qualités requises pour faire un commis aux finances.

Un candidat commis.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connaissez bien en physionomies !

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible. (*A Frontin.*) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Qu'appelez-vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis, c'est-à-dire si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser ?

FRONTIN.

Pas encore, monsieur ; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais du moins l'arithmétique ; tu sais faire des comptes à parties simples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur ; je sais même faire des parties doubles : j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une. tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment, de l'oblique ?

FRONTIN.

Hé ! oui, d'une écriture que vous connaissez là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement ; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité ! Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh ! qu'oui, madame, oh ! qu'oui ; d'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh ! ça, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

Notez pourtant qu'en un seul point, Turcaret est très entendu, et c'est le point principal. En affaires, il n'est pas du tout sot. Il n'est déjà pas si facile de le duper, et le faux exploit de M. Furet n'est pas un piège grossier. De plus malins s'y seraient laissé prendre. Le voulez-vous voir à l'œuvre ? Faites entrer son commis M. Rafle.

Le financier chez lui.

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes, l'année passée, trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là ; laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus !

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous ; l'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera ; j'ai pris mes mesures ; cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste ; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE, *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Hé bien ?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon ! Hé ! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires ? Trop bon, trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirais contre mes intérêts ; je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans un quart d'heure ; qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

Oh ! que oui ! il s'y entend ! Esprit épais et balourd, il n'a d'intelligence que pour ruiner les honnêtes gens, brasser les affaires véreuses, sacrifier les pauvres diables. « Trop bon ! Hé ! pourquoi diable s'est-il mis dans les affaires ! » Il a suivi le conseil de Boileau au futur traitant :

Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire.

Quand le roi voulut remplacer Colbert par Lepelletier, Le Tellier lui dit : « Sire, il n'est pas propre à cet emploi. — Pourquoi ? — Il n'a pas l'âme assez dure ». (Voir Le Pelletier, *Mémoire sur l'Etat du Commerce en général*, où il rappelle les traitants à l'humanité, et Voltaire, *Dialogue entre un philosophe et un contrôleur général des finances.*)

Mais sortez Turcaret de sa caisse et de son bureau, il ne se sent plus ferme sur sa base. Il perd l'aplomb. Il ne le retrouve que devant ses registres et le grillage de ses coffres. Loin de son grand journal et de son répertoire, vous avez un homme dépaysé, désorienté, trop peu fait au monde, « veau d'or habillé qui ne sent même pas qu'on l'écorche ; moins qu'un homme, un sac sans cordons, ouvert, béant, banal,... un coffre qui bâille » (Saint-Victor). Oui, loin de ses livres et de ses sebilles pleines d'or, ah ! le piètre sire ! Il laisse

tout son esprit sous les serrures de ses tiroirs et au fond de ses pots de vin.

Quand il se mêle de poésie, voici ses œuvres :

Recevez ce billet, charmante Philis,
Et soyez assurée que mon âme
Conservera toujours une éternelle flamme,
Comme il est certain que trois et trois font six.

Il s'en laisse complimenter avec complaisance.

Suivons le financier poète dans le monde ; écoutons-le prendre part à la conversation.

Le financier-poète.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, M. Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Ho, ho !

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant ? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment ?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés ?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi ; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur, et il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

Le financier dans le monde.

LE CHEVALIER, *embrassant M. Turcaret.*

M. Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET, *au chevalier.*

Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, sera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que, je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi M. le chevalier ; et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison : supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime? Malepeste ! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement. Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là ! Oh ! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

(*Il va pour sortir.*)

M. TURCARET, *l'arrêtant toujours.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, monsieur.

(*Le chevalier sort.*)

Quelle idée bizarre de Castil Blaze de Bury dans l'étourdissant verbiage de son livre *Molière musicien*, de rompre une lance à ce propos en l'honneur de Turcaret, de montrer que la phrase de la trompette « est la seule phrase juste et sensée qu'il ait à dire pendant cinq actes », en exaltant jusqu'aux nues ce financier « assez mémoratif », pour se souvenir de « l'effet merveilleux produit par la voix de Piccini, le contraltiste fameux, soutenue et rivalisée par une trompette non moins admirable ». Au théâtre, l'auteur ajoute quelquefois au mot trompette « marine ».

Que fera ce pauvre homme aux prises avec des diffi-

cultés ou avec des gens d'esprit ? Il est alors piteux. Il y a dans la pièce un terrible marquis qui le roule à plaisir.

Un marquis terrible.

M. TURCARET, *à lui-même, reconnaissant le marquis.*

Ah ! morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Apercevant M. Turcaret.*) Eh ! que vois-je ! .. oui... non... pardonnez-moi... justement... c'est lui-même ; c'est M. Turcaret. (*S'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connaissez ! vous empruntez sur gages ? Palsambleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif ! Il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas, à lui-même.*

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis ; M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il ; il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin ; ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Oui, je comprends bien qu'il badine ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé, morbleu! Madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur? Oh! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai passé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame ; je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois; j'avais un brillant de cinq cents louis : on m'adressa à M. Turcaret ; M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra, Ra, Rafle : c'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sous et quelques deniers; il me prescrivit un temps pour la retirer; je ne suis pas fort exact, moi; le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillants ; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (*Il regarde le diamant de la baronne*) Eh!... le voilà, madame! Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE, *au marquis.*

Autre méprise, monsieur ; je l'ai acheté, assez cher même, une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame ; il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, monsieur!

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il était laquais de mon grand-père, il me portait sur ses bras; nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point: le petit ingrat ne s'en souvient plus.

Il faudrait, pour être complet, vous présenter les divers échantillons de ce vilain monde où Turcaret nous conduit : mais il y faudrait trop de circonlocutions, pour appeler ici comme il convient une baronne très perverse, un chevalier qui se fait entretenir, un marquis qui ne dégrise pas, des valets qui convoitent déjà la place des maîtres; toute une société d'escrocs et de malandrins dont pas un n'a l'ombre d'un scrupule ou la notion de l'honnête. Nous ferons cependant les honneurs de la galerie à Mme Turcaret.

Une pecque provinciale.

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis; ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valognes.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

Quelle folle!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! j'en ai fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment, un petit Paris ! Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valognes pour achever un homme de cour ?

MADAME TURCARET.

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins, je ne me tiens point enfermée dans un château, je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE, *à madame Turcaret.*

C'est une façon de collège pour toute la basse Normandie.

MADAME TURCARET.

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité, mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seraient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valognes pour le rôti !

MADAME TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! cela est d'une propreté ! Les dames de Valognes sont les premières dames du monde pour savoir bien l'art de se masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien ?

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être ?

MADAME TURCARET.

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse, apparemment, en Grâce?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *à madame Turcaret.*

En Vénus! Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

Nous approchons du dénouement. M. Turcaret, le faux veuf, rencontre toute sa famille chez la baronne. Le tableau est touchant.

La pièce se termine par une débâcle générale. Turcaret est chassé ; peu après il est mis en prison pour abus de confiance ; toute cette association de filous se désagrège, ruinée ; et sur les monceaux épars se dresse la silhouette de Frontin dont les poches sont déjà gonflées d'or, et qui jette son cri de triomphe : « Voilà le règne de M. Turcaret fini ; le mien va commencer ».

Jouée par des personnages qui sont immoraux jusqu'à l'impudence, la pièce elle-même n'est pas immorale. Chez Beaumarchais, le vice est séduisant, et sa peinture en est dangereuse. Lesage rend le vice odieux et ridicule. Il a appliqué le précepte que devait ainsi formuler La Harpe : « L'art consiste à faire que le portrait soit tolérable, et l'original odieux ». Il s'en est expliqué lui-même dans sa *Critique*, où il fait dire à Asmodée : « La pièce serait parfaite si l'auteur avait su engager à aimer les personnages ; mais il n'a pas eu assez d'esprit pour cela. Il s'est avisé mal à propos de rendre le vice haïssable ». La morale n'a qu'à se louer des regrets d'Asmodée.

CHAPITRE V

THÉATRE DE LA FOIRE.

On se rappelle comment, dans l'*Avare*, Frosine annonce à Harpagon la visite de Mariane : « Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire pour venir ensuite au souper. » C'était une grosse distraction d'aller à la foire, soit à celle qui se tenait à l'Enclos des Lazaristes, la foire Saint-Laurent, soit à celle qui occupait les environs de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. D'abord, ce furent des marchés où l'on trouvait, nous dit Loret,

> Cent plaisantes diversités,
> Quantité de bijoux fort beaux
> Qui brillent le soir aux flambeaux,
> Outre mainte belle marchande,
> Outre les toiles de Hollande,
> De beaux rubans, de fins mouchoirs,
> Des porcelaines, des miroirs,
> Des tableaux et des antiquailles
> Qui ne sont pas pour des canailles.

C'est seulement à la fin du XVIIe siècle qu'on vit apparaître les théâtres forains. Ce furent d'abord des marionnettes de bois, comme celles de Brioché. Puis des acteurs animés mêlèrent des dialogues à des scènes de gymnastique, enroulèrent un semblant d'action autour de leurs cabrioles ; par un progrès assez rapide, les ains en vinrent à jouer des pièces, au point d'in-

quiéter par leur concurrence les autres scènes de l'Opéra, des Français, des Italiens : un peu comme nous voyons aujourd'hui les théâtres inquiets des pièces que commencent à jouer les simples cafés-concerts. L'histoire du théâtre de la foire est celle des prohibitions que lui imposèrent ses puissants rivaux. Tout fut mis en œuvre pour les réduire au silence, et l'ingénieuse astuce des forains les sauva toujours des pièges préparés par leurs ennemis, qu'ils appelaient les Romains. Ils ne se lassaient pas de les railler dans des pièces où ils racontaient ces campagnes prohibitives et où le mauvais rôle n'était pas aux baraques ou « Jeux » de la Foire : *Les Funérailles de la Foire*, *le Rappel de la Foire à la Vie*, etc. C'est qu'en effet on leur rendait la vie dure, et il leur fallait s'ingénier à inventer des subterfuges. Les Français leur interdirent des dialogues : ils firent des pièces par monologues. Le monologue leur fut défendu. Ils chantèrent. L'Opéra intervint, et leur défendit de chanter. Ils firent les pièces par écriteaux, ou les pièces par jargon ; et petit bonhomme vivait toujours. Nous verrons tout à l'heure ce qu'étaient ces moyens détournés.

Dans la *Critique de Turcaret*, quand Cléophas entre dans la salle du Théâtre-Français, le soir de la première représentation de *Turcaret*, il s'écrie : « La belle assemblée ! Que de dames ! » Asmodée lui répond : « Il y en aurait encore davantage sans les spectacles de la foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je suis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais et de leurs cochers. » Ce bout de dialogue prouve que Lesage ne songeait pas, en 1709, à monter sur les tréteaux. Trois ans après, il y régnait en maître. Dépité par les difficultés qu'avaient soulevées les répétitions de *Turcaret*, attiré par les appointements que lui promettait chaque année la dame Baron, directrice d'un des Jeux forains, il se consacra au bonheur des gens de la foire. On l'en plaisanta. Le Grand fit courir ce couplet :

Lesage et Fuzelier ont quitté du haut style
La beauté,
Et pour Polichinelle ont abandonné Gille,
La rareté !
Il ne leur manque plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

Pendant vingt-six ans Lesage ne cessa de fournir les forains de sa copie et de sa verve en collaboration avec Fuzelier, d'Orneval, La Font, Fromaget, Anseaume. C'est dire quelle est la valeur et quel est l'intérêt de ce théâtre qui eut de tels auteurs à son service, y compris, plus tard, Piron, Panard et Favart. Il ne faut pas oublier que ce théâtre forain d'antan est le berceau de notre opéra comique. Il occupait des écrivains de talent. Le public était souvent très aristocratique, toujours difficile. Quand une pièce réussissait, la cour voulait la voir ; les forains venaient jouer devant le Régent, qui se déplaçait quelquefois pour aller les entendre chez eux. La duchesse douairière, la duchesse de Bourbon, les appelaient à leurs fêtes. Ils étaient fort bien considérés.

Aujourd'hui encore on les lit avec plaisir. Ils sont amusants. Ils racontent leurs péripéties, leurs persécutions ; ils parodient les opéras, les tragédies qui ont la vogue. L'*Inès de Castro* de Lamotte y devient *Agnès de Chaillot*, et *Iphigénie en Aulide* est racontée dans les *Amours de Nanterre*. La querelle des Anciens et des Modernes y a son retentissement. Homère est défendu par Arlequin qui lui emprunte des sujets : le *Jugement de Pâris*, le *Ravissement d'Hélène*, *Télémaque*. Seulement Pâris est un berger de Charenton qui chante :

Gardons nos moutons
Lirette, Liron.

Le théâtre forain reflète comme un miroir les événements du temps. L'émigration en Amérique, vers les trésors du Mississipi, précède *L'Isle des Amazones*, et Law

apparaît dans *Crédit est mort.* Arlequin est toujours aux aguets. Il saisit au vol les derniers faits divers. En 1721, un bruit courut par tout Paris que « dans une certaine communauté il y avait une fille dont le visage ressemblait entièrement à une tête de mort décharnée. On offrait, disait-on, une somme considérable au garçon qui voudrait l'épouser. Il s'en présenta effectivement un bon nombre, assez crédules pour ajouter foi à cette fable, qui voulurent entrer par force dans cette communauté ». Le fait fut conté et joué dans les baraques, et la *Teste noire* eut un grand succès.

Arlequin suit l'actualité. La mode était à l'Orient, comme aujourd'hui au japonisme. On lisait les *Mille et un jours*, les *Mille et une nuits*, les *Siamois* de Dufresny, les *Lettres persanes*. Arlequin partit donc pour l'Asie dans *Arlequin Mahomet*, *Arlequin roi de Serendib*, les *Amours des Indes*, etc. Tout ce théâtre est comme une histoire anecdotique, une peinture morale de l'époque, une chronique dramatisée et versifiée en couplets.

Les difficultés étaient grosses, augmentées par les poursuites des Romains qui ne leur laissaient pas de trêve et jalousaient leurs succès. Il leur fallait ruser. Par ordre, tous les personnages étaient muets, sauf un, qui interprétait le silence des autres. Ou bien ils inventaient la pièce à jargon, où un seul personnage parlant français, les Romains n'eurent rien à dire.

LE CALAO.

Oh ! oh !

ARLEQUIN.

Plaît-il? Comment dites-vous cela? Macharge m'oblige à regarder l'Empereur dîner? Pour prendre garde à ce qu'il a mangé? Et que m'importe à moi s'il mange trop !

LE CALAO

Oh ! oh !

Le dialogue se poursuit sur ce ton de monologue à la fois interrogatif et explicatif.

Mais l'une des plus curieuses inventions est celle des

pièces par écriteaux. On avait réduit les forains au silence. Le monologue même leur était interdit, pour qu'ils ne pussent aucunement faire concurrence à la Comédie-Française. Voici ce qu'ils imaginèrent. Prenons exemple du début d'*Arlequin roi de Serendib.*

« Le théâtre représente une solitude où l'on voit des rochers escarpés.

« Scène première. Arlequin seul. Arlequin, après avoir fait naufrage sur la côte de Serendib, s'avance dans l'isle. Il tient une bourse, et paraît un peu consolé de sa disgrâce. Ce qu'il exprime par un écriteau qu contient ces paroles :

Auprès de ce rivage,
Hélas ! notre vaisseau
Avec tout l'équipage
Vient de fondre dans l'eau !
Un procureur du Maine
Dans la liquide plaine
A trouvé son tombeau ;
Mais grâce à mon génie,
J'ai su sauver ma vie
Et l'argent du Manseau.

Ce couplet chanté, il s'assied à terre et compte son argent. Il est surpris par des voleurs. »

Qu'était-ce que cet écriteau ? Lesage nous l'explique. « Les écriteaux étaient une espèce de cartouche de toile roulée sur un bâton et dans lequel était écrit en gros caractères le couplet avec le nom du personnage qui aurait dû le chanter. L'écriteau descendait du cintre, et était porté par deux enfants habillés en amours qui le tenaient en support. Les enfants suspendus en l'air par le moyen des contrepoids déroulaient l'écriteau. L'orchestre jouait aussitôt l'air du couplet et donnait le ton aux spectateurs qui chantaient eux-mêmes ce qu'ils voyaient écrit, pendant que les acteurs y accommodaient leurs gestes », sans dire un mot, ce qui les mettait à l'abri des poursuites. Voilà quel bizarre stra-

tagème ils trouvèrent et pratiquèrent pendant un temps. Quelquefois, l'acteur avait tous ses couplets en rouleaux qui bourraient ses poches, et il les tirait l'un après l'autre dans l'ordre convenable, pour les dérouler et les présenter aux spectateurs.

La mise en scène était toute pittoresque, avec des apparitions, des chars ailés, des trucs assez importants. Les indications scéniques sont curieuses à lire.

« Le théâtre change et représente le temple du Destin. On voit dans le fond un escalier à deux rampes sur le haut duquel paraît le Temps avec sa faux. Six heures blanches et six heures noires sont rangées le long de l'escalier. Sur les ailes sont dépeints des événements extraordinaires comme autant de marques de la puissance du Destin. Au milieu du temple s'élève un trône où le Destin est couvert d'un voile, et d'où il rend ses oracles. » Ailleurs, Arlequin traverse les airs ; Jupiter descend de l'Olympe sur son aigle ; une barque traverse la scène. Des décorations assez compliquées accompagnaient les pièces allégoriques, magiques ou orientales.

Les personnages sont la plupart les personnages traditionnels à masques : Arlequin, moins fantasque et moins grossier chez Lesage que chez les Italiens, et bientôt même supplanté par les rôles de Pierrot ; Scaramouche qui baragouine, qui dit « embuscade » pour ambassade, et « se mariner » pour se marier ; le docteur, babillard éternel et nigaud ; Mezzetin, l'amoureux transi ; la gentille Colombine, et tous les autres rôles de rigueur, soubrettes, pères, sultans, enchanteurs, gascons, apothicaires, paysans : ce sont les types obligatoires d'un genre qui renouvelle peu son personnel parce que le public aurait une déception si on les lui changeait. Le public est conservateur. La tradition a toujours été observée dans les spectacles populaires, Atellanes, Mimes, spectacles des Italiens, des Forains, de Guignol, de Polichinelle, de Karaghenz.

Non seulement les personnages étaient de tradition,

mais encore certains jeux de scène, certains développements qu'il était dans la coutume de laisser au caprice de l'acteur, et surtout les *Lazzi* : lazzi de la mouche, lazzi de la puce, etc. En voici quelques exemples. Dans *La Princesse de Carizme*, un fou s'écrie :

Ah ! je vois une mouche bleue ! Attendez ! Attendez ! je vais l'attraper. (Il fait comme s'il poursuivait une mouche. Arlequin, pour se divertir du fou, se prête à son action.) Oh ! je la tiens ! la voilà ! — Arlequin demande à voir la mouche. Le jeune homme la lui montre. Arlequin lui donne de sa batte sur les doigts. Le fou pleure de ce que ce coup lui a fait lâcher la mouche. Arlequin pour le consoler lui dit qu'il va la rattraper, et après avoir fait tous les gestes d'un homme qui poursuit et attrape une mouche, il tire rudement au fou un cheveu pour la lier. L'ayant liée, il la laisse voler et va l'écraser sur le visage du jeune homme. Après ce lazzi, le garde lui dit, etc.

En veut-on un autre ?

SCÈNE IX

LE BRACMANE, ARLEQUIN.

Toute cette scène est de tête et ne consiste que dans un jeu de théâtre. Arlequin dit au Bracmane qu'il veut lui rendre un service et en même temps il lui ôte de la barbe quelque chose qu'il met à terre et qu'il écrase comme si c'était une punaise. Après ce lazzi, le Sultan revient.

C'est chez nos clowns de cirques qu'on retrouverait aujourd'hui la tradition perpétuée des lazzi.

Au milieu de toutes ces conventions, Lesage a su laisser la place à l'observation, à la satire, aux scènes de vraie comédie. Que de philosophie et quelle morale dans le *Tombeau de Nostradamus*, quand deux jeunes éventés viennent demander au sorcier de faire apparaître leurs ancêtres.

IIe JEUNE HOMME.

Révélez-nous, seigneur, notre naissance,
Je ne crains rien.

Ier JEUNE HOMME.

Ni moi, sans vanité.

NOSTRADAMUS.

Le voulez-vous?

IIe JEUNE HOMME.

Parlez sans complaisance.

Ier JEUNE HOMME.

Dites-nous tout avec sincérité.

NOSTRADAMUS.

Eh bien, il faut vous satisfaire.
Je vais tout à l'heure à vos yeux
Faire paraître, pour vous plaire,
Les trois derniers de vos aïeux.
Leurs mânes par mon ministère
Vont être attirés dans ces lieux.

Nostradamus fait avec sa baguette des gestes de cabaliste. Il remue les lèvres et paraît agité de mouvements convulsifs. Ensuite il dit au premier jeune homme de regarder. Dans le moment on voit passer un vieux gentilhomme de campagne. après lui un bailli de village, qui est suivi d'un meunier.

Ier JEUNE HOMME, *apercevant le meunier, dit avec des marques de desespoir :*

Un meunier!

NOSTRADAMUS, *au IIe jeune homme.*

A vous le dé.

Il passe l'un après l'autre un gros homme richement vêtu, un petit commis aux aides, la rouanne (1) à la main, et enfin un cocher.

IIe JEUNE HOMME, *apercevant le cocher et poussant un cri de douleur :*

Un cocher!

Ils sortent tous deux pleins de rage et de confusion, sans prendre congé de Nostradamus.

(1) Instrument de fer pour marquer les tonneaux dans les caves des cabaretiers.

Quelle leçon pour la noblesse dont les origines se perdent dans une obscurité qui n'est pas éloignée !

Toute la société est ainsi passée en revue, bernée, cinglée par la batte d'Arlequin. Ecoutez ce poète : il a son pareil. Il vient trouver Arlequin et lui conte, ou lui compte, tout ce que contient son sac : 1000 sonnets, 800 rondeaux, 2060 anagrammes, 1900 madrigaux, etc. Cependant Arlequin fume, lui envoie le tabac au visage et lui manifeste son étonnement d'une telle fécondité.

Après les poètes, voici la façon incongrue dont l'auteur de *Turcaret* introduit les financiers à la Foire. Ulysse débarque dans l'île de Circé ; il trouve tous ses compagnons métamorphosés en animaux par la baguette de la magicienne. Il les appelle à la file. Passe un cochon : il l'interpelle.

ULYSSE. *Air : Dupont, mon ami.*

Cochon, mon ami.

LE COCHON, *d'un aire gai.*

Plaît-il, cher Ulysse ?

ULYSSE.

Le gros réjoui !

LE COCHON.

A votre service.
Je suis le plaisant de mon étable.

ULYSSE.

Ecoute, gros Cochon, qui étais-tu avant que d'être métamorphosé en porc ?

LE COCHON.

J'étais financier.

ULYSSE.

O ciel ! quel changement !

LE COCHON.

Pas si grand que vous pensez. Quoique changé en cochon, je m'imagine toujours être financier.

Lesage n'y va pas de main morte ; il appuie. Il a la

haine vivace et il prend comme un malsain plaisir à lâcher la bonde à la grossièreté, dans un milieu où elle est autorisée. Les financiers y sont ses plus fréquentes victimes. Voici la fuite singulière d'un banqueroutier. Arlequin pleure.

J'ai gagné du bien dans la Perse,
Mais la chance, hélas ! a tourné.
Enfin me voilà ruiné !

Boubekir lui apporte fort à propos un coffre volant avec lequel il pourra s'enfuir. Déjà les archers s'avancent pour l'arrêter tandis qu'il prépare son départ.

ARLEQUIN, *seul.*

Il s'occupe à munir son coffre de provisions. Il y met du fromage, des cervelas, du vin, jusqu'à un pot de chambre. A peine y a-t-il mis toutes ces choses qu'il arrive chez lui des archers pour le prendre. Il se jette dans le coffre en disant :

Voici les archers qui viennent,
Vite, sauvons-nous.

Arlequin s'élève à quinze pieds de terre et se faisant voir aux archers il chante:

Un petit moment trop tard,
La justice est venue.

Arlequin insulte les archers qui tirent leurs épées ; il leur crache au visage et vide sur eux son pot de chambre.

Les médecins aussi, ces autres victimes de Lesage, ont ici leur compte. Parmi ces satires médicales, il en est une assez curieuse parce qu'elle imagine une innovation qui parut folle alors, sans qu'on soupçonnât qu'elle allait devenir chez nous une réalité. Arlequin voit venir une femme médecin.

HIPPOCRATINE, *en fourrure de médecin.*

Qu'un mortel soit pulmonique,
Lethargique, hydropique, asthmatique,
Qu'il soit tout ce qu'il vous plaira,

Tire lire lira liron fa, fa, fa.
Fût-il à l'agonie,
Je le rappelle à la vie.
Tire lire lira liron fa.

PIERROT.

Vertuchou, belle ballerine,
Que vous avez l'œil assassin !

HIPPOCRATINE.

Messieurs, jamais je n'assassine,
Cependant je suis médecin.

ARLEQUIN.

Vous, médecin !

HIPPOCRATINE.

Je suis médecin, chirurgien, apothicaire et maréchal, à votre service.

PIERROT.

Ah ! le drôle de pays ! Quoi ? les femmes se mêlent ici de faire les médecins ?

HIPPOCRATINE.

Beau sujet d'étonnement ! Dans les pays où les hommes exercent la médecine, les malades en sont-ils mieux ?

ARLEQUIN.

Elle a, ma foi, raison.

PIERROT.

Il est vrai, le plus habile docteur avec tout son latin souvent n'est qu'une bête.

HIPPOCRATINE.

Hé ! C'est justement le grec et le latin qui les rendent ignorants. Si les femmes, dans le « Monde Renversé », sont d'habiles médecins c'est qu'elles négligent les livres et ne consultent que la nature.

Nous avons aujourd'hui les femmes médecins qui passaient alors pour une folle imagination, et nous n'avons pourtant pas renversé le monde.

Lesage a dépensé beaucoup d'esprit, de verve, d'observation, de belle humeur dans ce genre facile qu'il a relevé et illustré. Le dédain serait injuste et ingrat vis-

à-vis de ce modeste théâtre que ne méprisèrent pas les plus spirituels de nos écrivains et d'où devait sortir la plupart des genres qui font aujourd'hui nos délices, le vaudeville, l'opérette, l'opéra-comique, la féerie : si l'on veut les rattacher à leur origine directe, il ne faut pas chercher ailleurs.

Audiffret, dans sa liste chronologique des œuvres de Lesage, mentionne en 1714 : *Arlequin colonel*, en un acte. Le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, t. I, p. 5, et l'*Histoire de l'Opéra-Comique*, t. II, p. 506, mettent cette pièce au nombre des ouvrages de Lesage ; ils n'en disent rien dans l'ordre alphabétique. Les *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire* n'en font aucune mention.

Dans un manuscrit que le catalogue de Pont de Vesle attribue à Fuzelier, et qui a pour titre : *Etat des pièces jouées aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent depuis l'année* 1710, on lit : « *Arlequin colonel*, par Lesage, donnée en 1732, et jouée une seule fois à la Comédie-Française, sous le titre de la *Tontine* ; encore tombée ».

Cette note renferme quelques erreurs. *Arlequin colonel* est en deux actes, et non en un ; cet opéra-comique est différent de la comédie : *la Tontine.*

Celle-ci a été jouée cinq fois et non une, et enfin c'est la *Tontine*, et non *Arlequin colonel*, qui fut jouée en 1732, à la Comédie-Française.

Ce manuscrit dont ne parle pas l'*Histoire des spectacles de la Foire*, et sur lequel on a si peu de renseignements, nous l'avons publié. Il porte le visa de Danchet, ami de Lesage et censeur.

Un manuscrit entier de Lesage est une rareté. On connaissait son écriture par deux lettres seulement, l'une à Pontchartrain, que le catalogue Bovet adresse à tort au marquis de Torcy, l'autre à Fuzelier.

Celui-ci présente ce caractère bien curieux qu'il est tout simplement l'adaptation pour les jeux de la foire d'une comédie reprise au Théâtre-Français.

Quelques mots d'abord sur cette comédie intitulée *la*

Tontine. *Turcaret* fut lu aux artistes de la Comédie-Française le 15 mai 1708. Trois mois avant, le 27 février, le registre du Comité porte cette note : « On a reçu une petite pièce de M. Lesage pour être jouée après Pâques. » Cette petite pièce n'est évidemment pas *Turcaret*, lu plus tard, et qui a cinq actes.

C'est une autre œuvre de Lesage, dont la fécondité dramatique est remarquable à cette date.

La nouvelle comédie, *la Tontine*, était sa quatrième pièce en deux ans :

Don César Ursin, *Crispin Rival* et les *Étrennes*, en 1707 ; la *Tontine* et les *Étrennes*, remaniées pour faire *Turcaret*, en 1708.

Que de comédies nous aurions eues, si ce bel élan n'eût été brisé dans son essor ! Nous en aurions eu trop peut-être, et il eût été à craindre que Lesage ne portât à la Comédie-Française cette fécondité qui fit les délices de la foire Saint-Germain, fécondité stérile d'une plume fiévreuse que presse la nécessité.

La Tontine était une actualité.

On lit dans l'*Almanach royal* de 1700 : « Il s'est fait deux créations de rentes viagères, dites la Tontine, l'une de quatorze cent mille livres en 1689, et l'autre de douze cent mille livres en 1696. La première est distribuée en quatorze classes et la seconde en quinze. Toutes deux se paient à l'Hôtel-de-Ville par M. Durand de Saint-Eugène, conseiller du Roy, trésorier et receveur général, qui demeure rue des Francs-Bourgeois, à l'hôtel d'Albret ».

La Tontine était d'importation assez récente en France. C'est un Napolitain, Lorenzo-Tonti, qui en 1653 avait proposé à Mazarin, pour faciliter un emprunt public, d'organiser une association sur cette base ; des particuliers mettent en commun un fonds, qui, à telle date, sera réparti avec les intérêts entre les survivants. Chacun a donc, dans l'espèce, tout intérêt à vivre longtemps, pour enterrer ses co-associés et hériter d'eux. La Tontine annoncée dans

l'Almanach royal finit en 1726. Une veuve, seule survivante, se trouva alors à la tête de 73.500.000 livres de rente. Il y eut une Tontine privée, plus tard, la Tontine Lafarge (1759). Elle a pris fin tout récemment, janvier 1889, en laissant à l'Etat vingt millions.

Lesage aperçut le côté comique de cette course à la survivance et sa petite pièce, bien délaissée, serait encore amusante à voir.

C'est assurément l'une des plus petites comédies qui, par ce temps d'exhumations dramatiques, pourraient le mieux réussir, même à la Comédie-Française, son berceau. Le *Mercure de France* la présentait au public — (février 1732) en termes aimables : « Les comédiens français ont donné, sur la fin de ce mois, plusieurs représentations de la *Tontine*, petite pièce d'un acte fort bien écrite et dont le sujet est assez plaisant. »

Ce sujet, le voici : le docteur Trousse-Galant a placé à la Tontine dix mille livres sur la tête de son valet, Ambroise, un solide gaillard qui durera longtemps. Il le soigne, le dorlotte, l'inonde de clystères, dans l'intérêt de sa santé et du capital engagé. Il a confié cette tête si chère aux soins d'un apothicaire, M. Bolus, à qui il promet en mariage sa fille Marianne, pour stimuler son zèle. Bolus fait merveilles, et il faut qu'Ambroise soit effectivement bien solide pour résister aux drogues dont on le bourre.

Mais M. Bolus a une serviette autour des reins et une seringue passée dedans, tandis qu'Eraste est un bien élégant damoiseau, et Marianne préfère Eraste à M. Bolus. Le moyen de rompre le mariage avec l'apothicaire ? Ils cherchent tous, Marianne et Frosine, Eraste et Crispin. Si l'on brouillait Bolus et Trousse-Galant ? Mais Crispin trouve mieux, il le dit tout bas à Frosine, et il sort, nous laissant perplexes. Eraste, Marianne et Frosine amusent, ou plutôt ennuient le tapis, en attendant son retour.

La ruse se combine, Crispin se déguise en colonel, et fait Eraste son major.

Il vient consulter le Dr Trousse-Galant sur un asthme gagné à la poursuite des ennemis. Pendant qu'il est là, Ambroise, mis dans la confidence, accourt fuyant devant le clystère de M. Bolus. Le colonel Crispin le regarde, feint la surprise : « Que vois-je ? Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu ! » Le colonel et son major n'hésitent pas à reconnaître en lui un déserteur qu'ils cherchaient en vain. « Holà, major, faites entrer La Furie et ses camarades... Il faut tout à l'heure passer cet homme-là par les armes ! » Le docteur Trousse-Galant n'est pas rassuré. Si Ambroise meurt, que devient le capital mis à la Tontine ? Il prie, il offre de l'argent. Le colonel demeure inexorable ; il ne cédera que si son major épouse Marianne. Il faut bien consentir, et le tour est joué. Ambroise passe au service d'Eraste, qui le droguera moins et lui donnera ce qu'il aime « une bonne fricassée de pieds de mouton, et une bonne oie à la broche et des saucisses de cochon. »

Les scènes sont vives, spirituelles, bien enlevées, avec des mots heureux. Crispin refuse les pistoles que Trousse-Galant lui offre pour le corrompre. Le docteur s'étonne de son refus. « Comment, répond Crispin, si j'y puis résister ! me prenez-vous pour un traitant ? »

Et ce dialogue entre fiancés :

M. BOLUS.

Il m'est grandement doux, ma belle, d'entendre ces paroles de votre propre bouche ; elles distillent dans mon âme un sirop amoureux. Oui, mignonne, je sens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avais pour ma défunte femme. Ne vous a-t-on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions ensemble, mon épouse et moi ?

MARIANNE.

Non, je vous assure.

M. BOLUS.

C'était une union parfaite que la nôtre.

FROSINE.

Contez, contez-nous cela, s'il vous plaît, M. Bolus : c'est ma folie que d'entendre parler de bons ménages : ils sont si rares !

Et ce joli trait de vanité inconsciente :

M. BOLUS.

Foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raisonnât plus solidement que vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Je possède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs. Je sais la médecine à fond. Personne n'a pénétré plus avant que moi dans les secrets de la nature... Mais laissons là les louanges, je ne les puis souffrir.

Lesage s'est essayé dans la *Tontine* à la satire de médecins, et il n'y va pas de main morte. Le Dr Trousse-Galant est déjà un crayon du Dr Sangrado. Il a foi en la saignée fréquente :

— Le procureur Bonnegriffe est-il guéri, Frosine ?
— Oui, car le pauvre homme est mort.
— De quoi peut-on se plaindre? j'ai fait saigner le malade plus de vingt fois ; je l'ai rafraîchi, il devait guérir, suivant nos anciens.
— Mais le traitement est peut-être défectueux ? En voilà douze qu'il emporte, sans compter Bonnegriffe : cela ne mériterait-il pas quelque attention ?
— Point du tout ! Un bon médecin va toujours son train, sans se rendre à des épreuves qui blessent des principes établis et reçus dans l'école.

Les confidences du médecin et de l'apothicaire nous en apprennent de belles sur leurs complaisances réciproques.

M. TROUSSE-GALANT.

Quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances, des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou six scrupules, plus qu'il ne faut.

M. BOLUS.

Et moi j'en mets toujours sept ou huit moins que vous en ordonnez. Par là je sauve la vie aux malades et conserve votre réputation.

Les soins dont le docteur entoure son cher Ambroise sont amusants. Pendant qu'il exhibe ce phénomène de santé, qu'il lui fait montrer ses dents, sa carrure et le reste, Ambroise, que cet examen ennuie, bâille.

M. TROUSSE-GALANT.

Comme il bâille ! hom ! Ce bâillement ne signifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaisseaux, la tension des muscles, l'extension du diaphragme avec un épanchement irrégulier des esprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuse saignée.

AMBROISE, *d'un ton pleureur.*

Encore une saignée, miséricorde !

M. TROUSSE-GALANT.

Précédée d'un lavement composé de plantes émollientes, pour empêcher que les sucs grossiers ne succèdent au sang que l'on doit tirer.

La comédie de la *Tontine* ne mérite pas l'oubli profond où on l'a laissée. On ne l'a plus rejouée depuis Lesage, ou fort peu ; il est assez difficile d'en trouver une réimpression. Il nous a paru qu'il valait la peine de protester contre l'injustice qu'elle subit et de la rappeler à l'attention.

Pour des raisons « que le public se passera bien de savoir », nous dit Lesage, « pour des raisons d'Etat », dit le chevalier de Mouhy dans son *Abrégé de l'Histoire du Théâtre-Français*, Lesage, retira sa pièce. Le roi trouva-t-il la satire déplacée à l'égard d'une œuvre qu'il patronnait ? Il paraît plus probable que les répétitions et les difficultés de *Turcaret* ajournèrent l'étude

de ce lever de rideau. Lesage le retira quand il se fut brouillé avec la Comédie.

Plus tard, quand il eut traité avec la dame Baron pour les Jeux de la foire (Lettre de J.-B. Rousseau à Brossette, 1er mars 1716), il reprit son sujet et rima sa prose en couplets, dans un opéra-comique, *Arlequin colonel,* qu'Audiffret signale vaguement et avec des erreurs. La *Tontine* n'eut pas un bien gros succès. Elle fut jouée cinq fois, les deux premières avec l'*Agrippa* de Quinault, auquel on ajouta, pour la troisième représentation, le *Magnifique* de Lamotte, la première pièce en deux actes qui ait été jouée.

A la quatrième de la *Tontine,* on jouait en même temps *M. de Pourceaugnac* et les *Bourgeoises de qualité,* de Hauteroche. A la cinquième, on donna le *Comte d'Essex.* Sauf le soir du *Magnifique,* qui attira du monde, la recette fut basse. Nous devons à l'obligeance bien connue de M. Monval, l'archiviste de la Comédie-Française, la communication du tableau des comptes :

Mercredy 20 février 1732, *Agrippa* et première représentation de la *Tontine.* 996 livres 10 sols.

Vendredi 22 : 593 livres.

Dimanche 24 : *Agrippa, Tontine,* le *Magnifique* : 1027 livres 10 sols.

Mardy 26: *Bourgeoises de qualité, Tontine, Pourceaugnac* : 511 livres.

Jeudy 28 : *Comte d'Essex, Tontine* : 223 livres 10 sols. (*Registres de la Comédie-Française.*)

Lesage, avec sa part d'auteur, n'aurait pas pu porter grand'chose à la Tontine.

J'ai dit que la pièce, finie en 1708, ne fut représentée que vingt-quatre ans plus tard (1). C'est montrer que Lesage put croire sa pièce sacrifiée, comme s'il devait renoncer pour jamais à la voir derrière la rampe d'une scène.

Lui, qui ramassait les fonds de tiroirs pour en bourrer sa *Valise Trouvée,* il n'était pas homme à perdre ainsi

(1) Elle a été jouée en avril 1894, au Lycée de Douai.

ses idées dramatiques. Il mit la pièce en couplets et la fit jouer en 1714 aux foires de Saint-Germain et Saint-Laurent, par les acteurs de la veuve Baron, directrice du Jeu du Bel-Air.

Dans la comédie, comme dans l'opéra-comique, le sujet est le même, et les expressions sont reproduites avec la fidélité que permettait la versification des ponts-neufs. Arlequin, Colombine, Pierrot, ont pris la place de Crispin, Marianne, Frosine, Eraste, etc. C'est déjà la satire acerbe des médecins et des gens de robe. Sangrado s'y trouve à l'état de croquis grotesque. Il serait excessif d'admirer le style d'une pasquinade rimée un peu à la diable. Néanmoins quelques couplets sont joliment troussés : ils entament la légende d'après laquelle Lesage aurait été incapable de mettre un vers sur pieds, et aurait toujours confié ce soin à Fuzelier.

D'autre part, les expressions familières à l'auteur de *Gil Blas* écartent, par leur abondance, l'hypothèse d'une collaboration.

Signalons pour terminer un *Divertissement préparé pour le Roi au voyage de Chantilly* (1724), pièce en un acte, en vers libres destinés à être mis en musique, qui ne fut, d'ailleurs, ni imprimée (1), ni représentée, le roi étant parti plus vite qu'on ne le pensait. S'il était demeuré, il aurait vu Vénus, l'Amour, Diane, la nymphe Aréthuse et Mars suivi de guerriers, se réunir dans la forêt de Chantilly, pour se disputer l'honneur de régner sur le cœur de Louis XV. Après tout, Louis XV n'a peut-être pas beaucoup perdu à partir !

Ces petites pièces nous renseignent sur les goûts littéraires de Lesage, sa prédilection, pour la littérature espagnole, pour la satire, pour l'observation des mœurs de ses contemporains, de leurs travers et de leurs ridicules. Ce dialogue vif, ces reparties promptes

(1) Le manuscrit était à la Bibliothèque du Roi en 1789, s'il faut en croire la *Petite Bibliothèque des Théâtres*. Nous ne l'y avons plus trouvé.

et spirituelles, ce langage limpide et facile, nous introduisent naturellement à la lecture de ses romans qui sont si dramatiques, au sens technique du mot. Il y a dans *Gil Blas* des scènes toutes découpées et toutes prêtes pour la scène. Sans l'affaire de Turcaret, Lesage eût sans doute illustré le théâtre, comme il a fait le roman.

CHAPITRE VI

LE ROMANCIER. — ETAT DU ROMAN EN FRANCE VERS 1700.

Polexandre est un jeune roi des îles Canaries. Il descend en droite ligne des frères de saint Louis, René d'Anjou, et par son père Périandre, tué chez les Turcs, il a même des droits sur le trône de Constantinople. Ce jeune homme est admirable et fait force prouesses. Il n'avait que dix ans, et déjà il ne trouvait plus de champion digne de lui. A treize ans, il refoule la flotte hispano-portugaise, et il est assommé d'un coup de masse d'armes. Son médecin Dicée lui fait boire un certain élixir, et il ne s'en porte que mieux. Peu après, nous retrouvons cet héroïque bambin à la cour d'Anne de Bretagne. Mais il manque à son peuple et les îles Canaries gémissent en son absence. Un Canarien déguisé vient en Bretagne et le décide à rentrer dans son pays pour remonter sur le trône. En passant en vue de l'Espagne, notre héros tire des Espagnols une petite vengeance en leur brûlant plusieurs vaisseaux et plusieurs villes. Alors, content de lui, il arrive à la hauteur du Maroc. Il apprend là qu'un grand tournoi se prépare, le tournoi de l'Afrique contre l'Europe. Abdelmalec, un Marocain fanfaron, porte un défi au monde entier. Il n'en faut pas tant pour piquer au jeu Polexandre. Il fait relâche tout juste pendant le temps qu'il faut à un Canarien de sa trempe pour donner une leçon à un prince marocain. Il allait repartir quand des brigands l'attaquent et le laissent pour mort sur la place. Ils n'a-

vaient aucune idée de la vitalité des héros de roman. Il reste à Polexandre assez de forces pour repartir à la recherche de sa sœur qui est perdue, pour s'égarer dans une île ornée de petits bois et de mille sortes de fleurs. Les habitants de ces régions du Cap sont galants, élégants, et font penser aux chevaliers et aux dames de la Cour, loin de ressembler aux sauvages cuivrés. Polexandre y trouve Alcidiane « habillée en nymphe », et comme elle était la fille d'Alcide et de Diane, il l'épouse après beaucoup de péripéties fort extraordinaires qu'il serait trop long de raconter. Elles emplissent six volumes qui constituent le roman de *Polexandre* par Gomberville (1641).

J'ai rapidement analysé cette œuvre pour donner le ton, la note et le genre des romans au XVIIe siècle. Ils sont tous ainsi, extravagants, invraisemblables, fantastiques, féeriques, sans souci de la vraisemblance et de la nature. C'est le type de toutes ces œuvres interminables qui furent alors si célèbres, l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, le *Grand Cyrus* et la *Clélie* de Mlle de Scudéry, l'*Ariane* de Desmarets, le *Pharamond* ou la *Cassandre* de La Calprenède, et tous ces héros dont Boileau s'égayait dans son amusant dialogue des morts *Les Héros de romans*.

Mais ce qui précède est un aspect seulement des romans français au XVIIe siècle, qui a deux faces. Voici l'autre.

Il y a un mariage à l'église des Carmes, proche la place Maubert. Javotte fait la quête, et le petit avocat Nicodème ne la quitte pas des yeux. Il ne songe plus qu'à l'épouser et il commence par faire connaissance avec la famille de Javotte, la famille Villochon. Il envoie à papa Villochon des lièvres, des chapons, et on l'invite à venir les manger. Les choses iraient, si l'on n'apprenait que Nicodème fréquente chez une certaine Lucrèce, qu'on appelle dans le quartier Lucrèce la Bourgeoise, pour la distinguer de la Romaine qui se poignarda. Villochon chasse de chez lui son futur gen-

dre qui sort de la maison par une scène bouffe, en trébuchant sur le beau-père qui ricoche sur la belle-mère, laquelle carambole sur sa fille qui entraîne la nappe et tout le service en se retenant. Dès lors nous versons dans le burlesque. Les personnages qui entrent en scène, Jean Bedout, Pancrace, Belastre, Colantine, se livrent à tous les coq-à-l'âne, à toutes les pitreries, qui font de ce *Roman Bourgeois* de Furetière un type du roman burlesque très en faveur alors. Ouvrons-en un autre, et des meilleurs. C'est le *Roman comique* de Scarron. Suivez La Rancune à son hôtellerie. Elle est pleine de monde, et il faut qu'il partage son lit avec un marchand. Celui-ci dut bien maudire cet atroce coucheur. La Rancune, mécontent du partage, ne cesse de réveiller son compagnon pour aller prendre par-dessus lui un objet de nécessité dont il feint d'avoir souvent besoin, et qu'il finit par lui vider sur la face. Ailleurs on nous représente Ragotin emporté par sa monture, retombant à chaque bond de sa bête sur la crosse de son fusil prise entre son assiette et le pommeau de la selle, ses braies glissant à terre, et l'une de ses jambes servant de cinquième jambe au cheval. Plus tard, il se dispute ; son chapeau lui est enfoncé sur les épaules : on ne peut délivrer sa tête qu'en coupant le feutre avec des ciseaux. Voilà le ton de ces œuvres, bouffonnes sans mesure, imaginations folles, dégringolades dans de sombres escaliers, tapes sonores sur des surfaces charnues et rebondissantes. Le *Francion* de Sorel est plus rempli encore de folies burlesques, de charges et de caricatures.

Le roman au XVIIe siècle ne rendait que deux sons. Il était précieux ou burlesque : il n'était jamais vrai, naturel, observé et, comme on dit, vécu.

Ce fut la grande réforme qui s'accomplit dans les lettres vers 1690, un peu avant que parut Lesage, de le ramener à la mesure exacte, à la vérité, à la vraisemblance. Il était trop idéal avec les précieux, trop bouffi et trop caricaturesque avec les burlesques. A la

fin du siècle, il se rangea, se rapprocha de la vie commune, se fit plus ressemblant par rapport à nous, devint réaliste, de fantastique qu'il était. Il dépassait la réalité dans le roman métaphysique ; il restait au-dessous d'elle avec le roman comique. La révolution fut de le faire exactement poser sur elle.

Le roman, jusqu'alors déréglé et faux, se fit d'abord historique, non plus à la façon de la *Clélie* qui fut un travestissement de l'histoire, mais historiquement plus vrai. On observa le passé avant d'aborder le présent. Des personnages réels racontèrent leur vie sous forme de mémoire, et furent tenus d'écarter toute invraisemblance, sous peine d'être taxés de mauvaise foi et de mensonge. Des romanciers imaginèrent alors d'inventer et de raconter les mémoires de personnages fictifs, mais ils tinrent à honneur qu'on crût vrai leur récit apocryphe, et ils furent ainsi obligés à la plus stricte vraisemblance. Bientôt, du passé on en vint au présent. On fit des peintures fidèles de la société contemporaine, des mœurs du siècle, des romans très observés, des portraits, des caractères où l'on reconnaissait les gens et dont on cherchait les clés, des nouvelles courtes et bonnes. De ce genre nouveau furent ces œuvres exquises qu'on relit encore aujourd'hui parce qu'elles répondent tout à fait à notre esthétique moderne du roman, la *Princesse de Clèves*, les *Mémoires du chevalier de Grammont* et tant d'œuvres oubliées de M[me] Gomez, M[me] Murat, M[lle] Durand, M[me] de Villedieu, la Comtesse d'Aulnoy, M[lle] de la Force, M[me] de Xaintonge, et Vanel, et Le Noble, et Gatien Courtilz de Sandras, le grand-père littéraire d'Alexandre Dumas le romancier, et Challes le curieux et fin psychologue qui a raconté l'histoire de Dupuis et Desronais, et Dufresny qui fit promener un Siamois à travers Paris pour observer, noter, copier la réalité comme avait déjà fait La Bruyère et comme fera Montesquieu dans ses *Lettres persanes*.

Voilà où en était l'évolution du roman au moment

où Lesage commença à écrire. Il ne faut pas dire qu'il a inventé le roman réaliste : on y travaillait avant et autour de lui. Mais sa gloire est d'avoir puissamment agi dans ce sens. Son *Gil Blas*, quel que soit le mérite de *Manon Lescaut* et du *Paysan parvenu*, demeure incontestablement l'œuvre la plus remarquable de son époque. Dans ce mouvement de rénovation, c'est bien la poussée la plus vigoureuse qui ait dévié le roman vers le naturel et la vérité.

Les romans de Lesage attestent une autre influence que celle des romans contemporains : c'est celle de l'Espagne. Il pratiquait beaucoup les auteurs espagnols, vers lesquels le duc de Lyonne l'avait tourné. Ils étaient fort à la mode. Villemain a eu tort de croire « cette mine abandonnée depuis Corneille ». C'est le contrepied de la vérité. L'Espagne conservait encore tout l'attrait qu'elle avait pour les Parisiens au temps du *Cid*, que leur avaient transmis Scarron et Thomas Corneille, et qui se continuera par Lesage, par Florian, par Beaumarchais jusqu'à Chateaubriand, V. Hugo et toute l'école romantique.

Depuis la mort de Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, les événements politiques avaient singulièrement rappelé l'attention publique vers ce pays. C'était l'époque où l'on pressentait les graves difficultés de la succession d'Espagne. Bientôt, celle-ci fut ouverte : et l'Espagne fut l'objet de toutes les conversations, de toutes les préoccupations. On y va, on en revient, et le public attend, lit, s'arrache les relations de voyages, les récits et mémoires espagnols. La *Relation du Voyage d'Espagne* de Mme d'Aulnoy est, entre beaucoup d'autres, un exemple de cette faveur et de cette vogue, comme aussi l'*Etat présent de l'Espagne*, de Vayrac, ou les *Révolutions de Portugal*, de Vertot.

En littérature, le contre-coup de telles préoccupations se faisait vivement sentir. Au théâtre, dans le roman, ce ne sont qu'adaptations, imitations, traductions de l'espagnol. Mlle de Scudéry, Saint-Réal, de Préchac,

de la Geneste, Le Gendre de Richebourg, et tant d'autres que nous avons exhumés ailleurs, et dont nous avons analysé les œuvres, mettent à contribution le théâtre et les *Novelas* de l'Espagne. Il ne fallait pas écrire comme La Harpe : « Lesage eut un goût particulier pour l'Espagne, dans un temps où tout le monde l'abandonnait. » C'est le contraire qui est juste ; et s'il faut expliquer que Lesage ait tant lu, traduit et imité les novellistes castillans, la raison en est qu'à aucune époque peut-être, dans notre histoire littéraire, on avait autant « hispanisé » qu'on ne fit dans les trente années qui précédèrent *Gil Blas*.

CHAPITRE VII

LE DIABLE BOITEUX.

Le Diable en Bouteille.

Une nuit du mois d'octobre couvrait d'épaisses ténèbres la célèbre ville de Madrid : déjà le peuple, retiré chez lui, laissait les rues libres ; enfin, il était près de minuit lorsque don Cléophas Léandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison. Il tâchait de conserver sa vie et son honneur en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre spadassins qui le suivaient de près pour le tuer.

Quoique seul contre eux, il s'était défendu vaillamment, et il n'avait pris la fuite que parce qu'ils lui avaient enlevé son épée dans le combat. Ils le poursuivirent quelque temps sur les toits ; mais il trompa leur poursuite à la faveur de l'obscurité. Il marcha vers une lumière qu'il aperçut de loin, et qui, toute faible qu'elle était, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois couru risque de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortaient les rayons de cette lumière, et il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son vaisseau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts ; et fort étonné de ne trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres et des papiers en confusion sur une table, une sphère et des compas d'un côté ; des fioles et des cadrans de l'autre : ce qui lui fit juger qu'il demeurait au-dessous quelque astrologue qui venait faire ses observations dans ce réduit.

Il rêvait au péril que son bonheur lui avait fait éviter, et délibérait en lui-même s'il demeurerait là jusqu'au lendemain, ou s'il prendrait un autre parti, quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'était quelque fantôme de son esprit agité, une illusion de la nuit; c'est pourquoi, sans s'y arrêter, il continua ses réflexions.

Mais, ayant ouï soupirer une seconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une chose réelle; et, bien qu'il ne vît personne dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier :

— Qui diable soupire ici ?

— C'est moi, seigneur écolier, lui répondit aussitôt une voix qui avait quelque chose d'extraordinaire ; je suis depuis six mois dans une de ces fioles bouchées. Il loge en cette maison un savant astrologue qui est magicien : c'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison.

— Vous êtes donc un esprit ? dit don Cléophas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure.

— Je suis un démon, repartit la voix ; vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté, car je suis le diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux.

Ces paroles causèrent quelque frayeur au seigneur Zambullo ; mais, comme il était naturellement courageux, il se rassura, il se hâta de prendre la fiole où était l'esprit, et, sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourrait arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pièces, et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle, venant à se dissiper tout à coup, fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé ; ses yeux, qui paraissaient très petits, ressemblaient à deux charbons allumés ; sa bouche, excessivement fendue, était surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avait la tête enveloppée d'une espèce de turban de crépon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portait au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étaient dessinés divers modèles de colliers et de pendants d'oreilles. Il était revêtu d'une robe courte de satin blanc, ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge, toute marquée de caractères talismaniques.

Le diable n'eut rien de plus pressé que de fuir ce laboratoire perfide. Il étendit son manteau à terre, s'y plaça auprès de Zambullo, et ils voyagèrent aussitôt à travers les airs.

La croûte de Pâté.

Asmodée n'avait pas vanté sans raison son agilité. Il fendit l'air comme une flèche décochée avec violence, et s'alla percher sur la tour de San-Salvador. Dès qu'il y eut pris pied, il dit à son compagnon :

— Eh bien! seigneur Leandro, quand on dit d'une rude voiture que c'est une voiture de diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fausse?

— Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit poliment Zambullo. Je puis assurer que c'est une voiture plus douce qu'une litière, et avec cela si diligente, qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer sur la route.

— Oh ça, reprit le démon, vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici : je prétends vous montrer tout ce qui se passe dans Madrid; et comme je veux débuter par ce quartier-ci, je ne pouvais choisir un endroit plus propre à l'exécution de mon dessein. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maisons : et malgré les ténèbres de la nuit, le dedans va s'ouvrir à vos yeux.

A ces mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, et aussitôt tous les toits disparurent. Alors l'écolier vit comme en plein midi l'intérieur des maisons, de même, dit Luis Velez de Guevara, qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte. Le spectacle était trop nouveau pour ne pas attirer son attention tout entière. Il promena sa vue de toutes parts, et la diversité des choses qui l'environnaient eut de quoi occuper longtemps sa curiosité.

Elle l'occupa pendant deux volumes, où nous passons en revue toutes les manières qu'a l'humanité d'être ridicule.

Mme de Sévigné raconte quelque part : « Je souhaitais un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux ; cette folie nous mena bien loin et nous divertit fort. Nous trouvions plaisant d'imaginer que de la plupart des choses que nous croyons voir, on nous

détrompait. Vous pensez donc que cela est ainsi dans une telle maison ; vous pensez que l'on s'aime en cet endroit-là ; tenez, voyez, on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste. Vous pensez que la cause d'un événement, c'est une telle chose : c'est le contraire. En un mot, le petit démon qui nous tirerait les rideaux nous divertirait extrêmement ». Le petit démon, nous venons de voir comment Lesage, en compagnie de Zambullo, le rencontra sur sa route, dans ses incursions sur le territoire espagnol. Ce fut son génie bienfaisant.

Le *Diable Boiteux* parut la même année que *Don César Ursin* et que *Crispin rival,* en 1707. Le succès en fut aussi franc qu'immédiat. Deux jeunes seigneurs mirent l'épée à la main chez Barbin, sur les degrés de la Sainte-Chapelle, pour se disputer le dernier exemplaire de la seconde édition. Les gentilshommes se l'arrachent. Les gens du commun le dévorent. Le petit laquais de Boileau se cachait derrière son plumeau et ses chaises mal époussetées pour le lire à la dérobée, et Boileau lui tirait les oreilles. Depuis J.-B. Rousseau qui était présent ce jour-là, et qui l'a raconté, on a philosophé sur ce fait ; on a tenté d'expliquer littérairement et logiquement cette prohibition de Despréaux. La raison la plus claire est peut-être qu'en somme Boileau ne payait pas son domestique pour lire des romans et muser à l'ouvrage.

Le succès se répandait donc du haut en bas de la société. Les chaises et les carrosses s'arrêtaient chez Barbin, et on emportait le roman en feuilles s'il n'était pas encore broché. Ce pauvre Asmodée, comme on disait alors, « on ne lui donnait même pas le temps de s'habiller ».

Dancourt contribua à le répandre par deux comédies jouées au Théâtre-Français, *Le Diable Boiteux* et *le second chapitre du Diable Boiteux* (octobre 1707). L'imitation de Dancourt ne fut pas la seule. Le *petit Dictionnaire portatif des Théâtres* se rappelle encore en 1754 que le roman de Lesage « fit paraître des *Diables Boiteux* de toute espèce ». La presse encouragea d'un sou-

rire bienveillant les gambades d'Asmodée. Le *Journal de Verdun* constate son succès. En un mot, 1707 datait l'avènement littéraire de Lesage.

Pourquoi cet enthousiasme ? D'abord, ce succès est du même aloi que celui des *Caractères* de La Bruyère. On n'était pas encore blasé sur la peinture vraie des mœurs de tous les jours, peinture jusqu'alors entrevue seulement au théâtre, dans les comédies de Molière, de Regnard, de Dufresny, de Dancourt, dont les pièces portent des titres qu'on croirait empruntés aux compositions les plus pittoresques de Paul de Kock : *Le Moulin de Javelle* ou bien *les Curieux de Compiègne*.

Et puis il s'y mêlait un grain de cet attrait qu'auront toujours les livres à clefs, le scandale récent mal voilé, la mésaventure d'hier très reconnaissable, le fait-divers à peine gazé. Il y avait dans le *Diable Boiteux* de quoi flatter la malignité humaine.

Quant au style qui racontait de si jolies histoires, c'était un enchantement, quelque chose de clair, d'aisé, de naturel, de spirituel sans afféterie.

Ne voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour expliquer le succès ? l'étonnant eût été que le succès ne vînt pas.

Pour nous, et à distance, ce livre garde toute la fraîcheur de son intérêt. Le *Diable Boiteux* est le premier roman de Lesage : on peut dire que c'est son unique roman. Il le refera, il le recommencera sous d'autres formes ; mais les caractères qui distingueront ses romans futurs, ils sont déjà tous ici. C'est à la fois le début et le résumé de sa carrière de romancier. Imitation libre de l'espagnol, allusions contemporaines, style limpide, esprit naturel, composition factice, c'est ce qui distingue le *Diable Boiteux*, et c'est aussi ce qu'il faudra remarquer dans *Gil Blas* et dans le *Bachelier de Salamanque*.

Le *Diable Boiteux* est emprunté, pour le titre et la donnée première, au livre de Guevara, auteur espagnol (1570-1644) : *El Diablo Cojuelo o Novela de la otra vida*,

(Le Diable Boîteux ou nouvelles de l'autre monde) paru en 1641 ; et, pour « quelques vers et images », aux *Dia y Noche de Madrid* (Jours et Nuits de Madrid), par Francisco Santos. Lesage ne s'en cache pas. Il fait plutôt à Guevara la part trop large. Sa reconnaissance dépasse de beaucoup les bornes du nécessaire. Au fond, qu'y a-t-il de si espagnol dans le *Diable Boiteux* ? le cadre et non la toile, qui importe assez dans un tableau. Le *Diablo Cojuelo* est divisé en dix *trancos* ou enjambées. Lesage a fait sa première enjambée avec Guevara, mais il l'a tout aussitôt quitté, et dès le troisième chapitre, comme il est aisé de se sentir à Paris, non plus à Madrid! La jeune fille dont la taille artificielle est une machine qui a épuisé les mécaniques, ce café où quelques beaux esprits s'échauffent et discutent sur la dernière comédie, en attendant d'en venir aux gourmades ; cet auteur tragique qui cherche à quel seigneur libéral il adresserait bien son hyperbolique dédicace ; cette dame de la Cour qui refit elle-même une dédicace qu'on lui offrait, et où elle ne se trouvait pas assez louée : il n'y a rien dans toutes ces scènes qui nous rappelle le Mançanarès ni la Sierra Morena.

Ce n'est pas à dire que tout le reste soit pur de tout emprunt. Bien des traits, des historiettes, des nouvelles entières viendront d'Espagne grossir le volume : l'histoire de Fabricio à la barbe rousse, la Force de l'Amitié, et le très joli conte des Amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespedes. Lesage le reprenait après l'avoir déjà imité, dans *le Point d'honneur*, de Francisco de Rojas : *No ay amigo para amigo*. Il avait déjà antérieurement servi à Scarron (*les Ennemis généreux*), à Boisrobert, à Thomas Corneille ; il devait inspirer plus tard à Beaumarchais sa triste *Eugénie*. Mais, en dépit des imitations flagrantes et fréquentes, ce qui plaît le plus, c'est la forme, toute personnelle ; c'est aussi le cô é des historiettes où nous reconnaissons notre Paris de 1707, et qui attirèrent à elles, par leur actualité, le succès de la publication. Aussi, quand Lesage refit son

livre, en 1726, il ajouta des anecdotes nouvelles, supprima les anciennes qui avaient perdu tout leur sel, qui étaient éventées ; il remit son livre au courant. Quant aux nouvelles espagnoles, elles furent et elles sont restées la partie du livre la moins lue.

Lesage s'essayait dans un genre qui sera désormais le sien : cas étrange d'un écrivain qui débute par des traductions et qui se vouera à l'adaptation perpétuelle, comprise de façon à ne pas entamer son originalité.

Le *Diable Boiteux* est un roman, je ne dis pas seulement français, mais parisien. Que de fois Lesage oublie qu'il a perché Asmodée sur la tour de San Salvador, et non pas sur les tours Notre-Dame ! Nous sommes si peu en Espagne, qu'à la seconde édition Lesage s'aperçoit qu'il s'est oublié et corrige *Ministre* en *Contador*, pour réparer une inadvertance qui rappelle les *Lettres Persanes*, quand Usbek dit : « notre bon roi Henri IV. » Que de procureurs, de commissaires, de greffiers, de trésoriers qui n'ont rien de commun avec les corregidors de l'Espagne ! Il est fréquemment question de Paris ; tantôt c'est Pillardoc qui dispute à Asmodée un enfant de Paris pour en faire un commis ; tantôt c'est un chevalier d'industrie de Paris qui se plaint ; tous ces types ont l'air dépaysé à Madrid. Quelquefois, bien qu'ils habitent l'Espagne, on nous prévient qu'ils ne sont pas espagnols. Ainsi ces deux auteurs en chemise qui se battent, ce sont des Français réfugiés. Mais comme ils ont emporté l'air du pays natal dans les trous de leurs chausses ! La question, qui est la cause des coups de poing, était brûlante à Paris, c'était l'avènement de la Comédie larmoyante. On se croirait dans quelqu'un des cabarets littéraires d'antan, Procope ou la Pomme de pin.

Enfin, combien en est-il dont il n'est pas besoin de demander le pays, par la raison qu'on met aussitôt leur nom sur leur visage, et qu'on les reconnaît pour les avoir croisés à l'Opéra ou au Cours ! Voici passer ce vieux garçon qui s'est marié avec sa blanchisseuse

parce qu'il était sans le sou. Vous le connaissez? C'est celui dont l'abbé Voisenon racontait dernièrement l'histoire : « Dufresny, le poète, ne pouvant payer sa blanchisseuse, l'épousa, ce qui le mit en linge blanc. » Cette comtesse qui ne peut souffrir la comédie, et qui « sort ordinairement après la grande pièce (tragédie) pour emporter toute sa douleur, » elle ressemble à la marquise de Chaves dans *Gil Blas*, chez qui « les pièces comiques étaient méprisées », et celle-ci, c'est la marquise de Lambert. Voyez ce personnage qui trône et qui prône chez Arsénie (*G. B.* III, 11); nul n'a besoin d'y regarder longtemps pour reconnaître l'acteur Baron. Et ainsi des autres, du lieutenant général de police, des comtesses précieuses ou coquettes. Qu'a donc à faire Guevara dans tout cela? comme aussi dans cette autre malice à l'adresse des théâtres de collège :

Zambullo, apercevant des manœuvres qui travaillaient à une porte fort haute, demanda si c'était un portail d'église qu'ils faisaient.

— Non, lui répondit Asmodée, c'est la porte d'un nouveau marché; elle est magnifique, comme vous voyez. Cependant, quand ils s'élèveraient jusqu'aux nues, jamais elle ne sera digne des deux vers latins qu'on doit mettre dessus.

— Que me dites-vous? s'écria Leandro ; quelle idée vous me donnez de ces deux vers! je meurs d'envie de les savoir.

— Les voici, reprit le démon; préparez-vous à les admirer :

Quam bene Mercurius nunc merces vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit ante sales! (1)

Il y a dans ces deux vers un jeu de mots le plus joli du monde.

— Je n'en sens point encore toute la beauté, dit l'écolier; je ne sais pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*.

— Vous ignorez donc, repartit le diable, que la place où l'on bâtit ce marché, pour y vendre des denrées, fut autre-

(1) Mercure est à sa place en ce riche marché,
Où Momus autrefois vendait son sel gâté.

Mercure est le dieu des marchands ; Momus est le dieu de la comédie ; le sel dont il s'agit est celui des pièces jouées en ce collège.

fois un collège de moines qui enseignaient à la jeunesse les humanités? Les régents de ce collège y faisaient représenter, par leurs écoliers, des drames, des pièces de théâtre *fades*, et entremêlées de ballets si extravagants, qu'on y voyait danser jusqu'aux prétérits et aux supins.

— Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo; je sais bien quelle drogue c'est que les pièces de collège. L'inscription me paraît admirable.

N'attribuez pas ce trait à l'imagination: c'est pure vérité. Nous nous ferions scrupule de ne pas donner à l'appui de cette accusation quelques échantillons motivés. Par exemple, un des auteurs favoris de ces scènes scolastiques fait dire par un fils à son père aveugle:

O mon père, prenez, prenez l'un de mes yeux!
Borgne, je verrai moins lorsque vous verrez mieux.

C'est dans une tragédie de collège de Geoffroy qu'est le vers fameux:

Toi, ministre sacré, non d'un Dieu, mais d'un homme!

C'était suivre l'exemple des ancêtres, dont les productions collégiaques sont pitoyables, y comprises les meilleures, celles de Du Cerceau, l'illustre auteur de l'*Ode sur la Ravigote*.

Sur cette sauce verte avec de l'échalote,
Dont l'acide bénin picote (1).

Ces peintures de la société contemporaine sont coupées par des nouvelles espagnoles, ou par des pages qui respirent les senteurs de l'Espagne avec ses folies, ses galanteries, ses terreurs aussi, et ses horreurs: car le sol castillan est à la fois le pays des castagnettes et de

(1) Nous avons étudié cet ancien théâtre de collège dans la *Revue Bleue*, 21 juillet 1888.

l'Inquisition. C'est d'Espagne assurément que Lesage a rapporté l'idée de ces cahpitres funèbres consacrés à la maladie, à la mort. Il y est macabre comme ces Andalous qu'on voit fumer des cigarettes au seuil d'un magasin de cercueils.

Le satirique retrouve ses droits à la fin, et égaie la lugubre allégorie. Lesage n'est jamais triste longtemps. Il sait prendre les choses par le bon côté ; ses contes à faire peur sont toujours plus malicieux que terribles, et nous terminerons par une histoire de fantôme où l'on ne sait ce que l'on doit plutôt observer, ou les goûts de ce Breton pour les superstitions chères au pays des Korrigans, ou le scepticisme moqueur du Parisien d'adoption.

Histoire de fantôme.

Un vieux soldat, parvenu par son courage, ou plutôt par sa patience, à l'emploi de sergent dans sa compagnie, vint faire des recrues à Madrid ; il alla demander un logement dans un cabaret : on lui dit qu'il y avait, à la vérité, des chambres vides, mais qu'on ne pouvait lui en donner aucune, parce qu'il revenait toutes les nuits dans la maison un esprit qui maltraitait fort les étrangers, quand ils avaient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le sergent. « Que l'on me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra ; donnez-moi de la lumière, du vin, une pipe et du tabac, et soyez sans inquiétude sur le reste ; les esprits ont de la considération pour les gens de guerre qui ont blanchi sous le harnais. » On mena le sergent dans une chambre, puisqu'il paraissait si résolu, et on lui porta tout ce qu'il avait demandé. Il se mit à boire et à fumer. Il était déjà plus de minuit, que l'esprit n'avait point encore troublé le profond silence qui régnait dans la maison : on eût dit qu'effectivement il respectait ce nouvel hôte ; mais entre une heure et deux, le grivois entendit tout à coup un bruit horrible, comme de ferrailles, et vit bientôt entrer dans sa chambre un fantôme épouvantable vêtu de drap noir, et tout entortillé de chaînes de fer. Notre fumeur ne fut pas autrement ému de cette apparition : il tira son épée, s'avança vers l'esprit, et lui en déchargea du plat sur la tête un assez rude coup. Le fantôme, peu accoutumé à trouver

des hôtes si hardis, fit un cri; et, remarquant que le soldat se préparait à recommencer, il se prosterna très humblement devant lui, en disant : « De grâce, seigneur sergent, ne m'en donnez pas davantage : ayez pitié d'un pauvre diable qui se jette à vos pieds pour implorer votre clémence ; je vous en conjure par saint Jacques, qui était, comme vous, un grand spadassin. — Si tu veux conserver ta vie, répondit le soldat, il faut que tu me dises qui tu es, et que tu me parles sans déguisement, ou bien je vais te fendre en deux, comme les chevaliers du temps passé fendaient les géants qu'ils rencontraient. » A ces mots, l'esprit, voyant à qui il avait affaire, prit le parti d'avouer tout. « Je suis, dit-il au sergent, le maître-garçon de ce cabaret : je m'appelle Guillaume. »

C'est un défilé de types, un chapelet d'histoires et d'historiettes, un recueil de nouvelles à la main, une galerie de médaillons, un carton plein d'eaux-fortes.

Mais comment tout cela finira-t-il? Nous avons bien vu le début du roman : a-t-il des raisons pour s'arrêter, et qui mettra un terme à ce défilé, si ce n'est le caprice de Lesage ou l'épuisement de ses tiroirs? Il faut une fin cependant, fût-elle artificielle. Asmodée fait assister Leandro à un incendie qui risque de consumer une charmante jeune fille. Le diable se déguise en Leandro pour la sauver, et comme le père de la victime arrachée au feu veut récompenser son sauveur en lui donnant sa fille, Asmodée remet à son ami le bénéfice de son sauvetage et la main de sa fiancée : celle-ci ne se doute pas qu'elle a failli être la fiancée du diable.

Un sauvetage diabolique.

— L'incendie est dans sa fureur, dit le démon; déjà le feu, parvenu jusqu'au toit, commence à s'y faire un passage, et remplit l'air d'étincelles. L'embrasement devient tel, que le peuple, qui accourt de toutes parts pour l'éteindre, ne peut s'occuper qu'à le regarder. Démêlez dans la foule des spectateurs un vieillard en robe de chambre ; c'est le seigneur de Escolano. Entendez-vous ses cris et ses lamentations? Il s'adresse aux hommes qui l'environnent,

et les conjure d'aller délivrer sa fille; mais il a beau leur promettre une grosse récompense, aucun ne veut exposer sa vie pour cette dame, qui n'a que seize ans, et dont la beauté est incomparable. Voyant qu'il implore en vain leur assistance, il s'arrache les cheveux et la moustache, il se frappe la poitrine ; l'excès de sa douleur lui fait faire des actions insensées. D'un autre côté, Séraphine, abandonnée de ses femmes, est évanouie de frayeur dans son appartement, où bientôt une épaisse fumée va l'étouffer : aucun mortel ne peut la secourir.

— Ah ! seigneur Asmodée ! s'écria Leandro Perez, entraîné par les mouvements d'une généreuse compassion, cédez à la pitié dont je me sens saisi, et ne rejetez pas la prière que je vous fais de sauver cette jeune dame de la mort prochaine qui la menace : c'est ce que je vous demande pour prix du service que je vous ai rendu. Ne vous opposez point, comme tantôt, à mon envie : j'en aurais un chagrin mortel.

Le Diable sourit en entendant parler ainsi l'écolier.

— Seigneur Zambullo, lui dit-il, vous avez toutes les qualités d'un bon chevalier errant : vous êtes courageux, compatissant aux peines d'autrui, et très prompt au service des jeunes demoiselles. Ne seriez-vous pas homme à vous jeter au milieu de ces flammes, comme un Amadis, pour aller délivrer Séraphine, et la rendre saine et sauve à son père?

— Plût au ciel ! répondit Cléophas, que la chose fût possible, je l'entreprendrais sans balancer.

— Votre mort, reprit le boiteux, serait tout le salaire d'un si bel exploit. Je vous l'ai déjà dit, la valeur humaine ne peut rien dans cette occasion, et il faut bien que je m'en mêle pour vous contenter ; regardez de quelle façon je vais m'y prendre ; observez d'ici toutes mes opérations.

Il n'eut pas sitôt dit ces paroles, qu'empruntant la figure de Leandro Perez, au grand étonnement de cet écolier, il se glissa parmi le peuple, traversa la presse, et se lança dans le feu, comme dans son élément, à la vue des spectateurs, qui furent effrayés de cette action et qui la blâmèrent par un cri général.

— Quel extravagant ! disait l'un ; comment l'intérêt a-t-il pu l'aveugler jusque-là ? S'il n'était pas entièrement fou, la récompense promise ne l'aurait nullement tenté.

Enfin ils comptaient tous qu'il aurait le sort d'Empédocle, lorsqu'une minute après ils le virent sortir des flammes avec Séraphine entre ses bras. L'air retentit d'acclamations ; le peuple donna mille louanges au brave cavalier qui avait fait un si beau coup. Quand la témérité est heureuse, elle

ne trouve plus de censeurs, et ce prodige parut à la nation un effet très naturel du courage espagnol.

Quant à Asmodée, le magicien très puissant le rappelle et le fait rentrer dans sa fiole.

Tel est ce livre amusant et spirituel, plein d'observation pénétrante, d'actualités, de chroniques à la mode, de satires piquantes, qui se succèdent en petits chapitres isolés, sans transitions, formant une file plutôt qu'une foule, apparaissant au gré du diable et au hasard des toits qui se soulèvent, dans le charme et l'attrait d'un style enchanteur par sa vivacité, sa pureté, sa beauté toute classique.

CHAPITRE VIII

GIL BLAS DE SANTILLANE.

Sur la route d'Oviedo à Pegnaflor, un tout jeune homme, juché sur une mule, chemine lentement, le feutre sur l'oreille, en sifflotant, et en comptant son argent dans le creux de sa main. Une belle matinée ensoleille les aloès aigus et les oliviers qui se tordent sur les flancs abrupts des montagnes de la Sierra. C'est le jeune bachelier Gil Blas de Santillane, qui se rend à l'Université de Salamanque pour y perfectionner les notions que lui ont inculquées d'abord son brave oncle, le chanoine Gil Perez, puis le professeur Godinez. Son père et sa mère, tous deux en service à Oviedo, ne peuvent s'occuper de lui : ils l'ont envoyé, à la grâce de Dieu, achever ses études et courir le monde pour y faire fortune, après lui avoir prodigué les admonestations et les sermons. Il allait, trottinant, quand soudain sa mule s'arrête. Mais laissez-le vous raconter l'incident :

Le mendiant à l'escopette.

La première chose que je fis fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou ; et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étais pas maître de ma joie : je n'avais jamais vu tant d'argent ; je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout à

coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait ; je regardai ce que ce pouvait être : j'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grâce, d'un pauvre soldat estropié ; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau ; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partait la voix ; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchait en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise, je m'arrêtai tout court ; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et, m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule pour m'éloigner promptement de lui ; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle lui avait fait perdre l'usage du galop.

Cette première alerte passée, Gil Blas continue sa route, et nous allons, pendant douze livres, le suivre pas à pas à travers ses différentes conditions, ses bonheurs, ses revers, ses déceptions, ses ambitions, ses grandeurs ou ses déchéances. Il fait à lui seul l'unité du roman ; il traverse des expériences, des aventures qui ne correspondent pas entre elles ; il croise une foule de personnages qui ne se connaissent pas entre eux ; lui seul persiste à travers cette mobilité, et relie tous ces éléments épars. On conçoit quelle commodité présente un cadre aussi souple, qui se prêtera à toutes les combinaisons, à toutes les variétés de scènes et de peintures. Le voyage de Gil Blas à travers le monde sera une revue de la société à tous les étages, du taudis à la cour : ajoutez que ces tableaux auront pour les lecteurs du livre, de 1715

à 1735, cet attrait singulier d'être, sous des noms espagnols, la reproduction des mœurs contemporaines françaises, et même parisiennes, ce qui défend victorieusement Lesage des accusations de plagiat, dirigées contre sa mémoire par quelques critiques étrangers. Nous avons consacré un volume entier (1) à vider cette fameuse « question de Gil Blas », qui a fait grincer tant de plumes envieuses. Aucune réfutation n'a été produite, et l'on peut considérer le débat comme étant clos. Le *Gil Blas* de Lesage est un roman purement français, malgré quelques bribes espagnoles qui y traînent, et que notre auteur a rajeunies, comme ont fait Molière, Scarron, Corneille et bien d'autres, sans que l'idée soit jamais venue de contester la paternité de leur œuvre.

Pour prendre rapidement une idée du roman de Lesage, il suffit de suivre Gil Blas à travers les péripéties de son existence agitée, en remarquant dès le principe que ses aventures sont fort nombreuses, et suffiraient à remplir aisément trois existences humaines.

Nous l'avons laissé en train de tambouriner des talons sur les flancs de sa mule pour s'éloigner du terrible mendiant à l'escopette. Il arrive enfin à Pegnaflor, où il vend sa mule, et se joint à une caravane. Un incident de route disperse les voyageurs, et Gil Blas se trouve dans une sombre forêt où des voleurs se saisissent de lui.

Ils l'emmènent — car c'est l'histoire de voleurs dans toute sa coutumière horreur — dans leur caverne dont l'entrée est dissimulée sous le feuillage; ils lui donnent un grabat dans la pièce où ils ont l'habitude d'enterrer les leurs, et où une lampe à huile pend du plafond. Une première tentative d'évasion ne sert qu'à le faire garder plus strictement. Il se résigne, et bientôt il se laisse embaucher dans la troupe, c'est-à-dire qu'il va faire le coup de feu sur la route, sous la surveillance

(1) *Lesage Romancier.*

de ses compagnons qui braquent leur escopette sur lui à la moindre velléité de fugue.

Le Moine aux Médailles.

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étais armé, comme eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une baïonnette, et je montais un assez bon cheval, qu'on avait pris au même gentilhomme dont je portais les habits. Il y avait si longtemps que je vivais dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Pontferrada, et nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordait le grand chemin de Léon, dans un endroit d'où, sans être vus, nous pouvions voir tous les passants. Là, nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué ! s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine ; voyons comme il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenait, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contents : je vais mettre ce père nu comme la main, et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine ; apporte-nous seulement la bourse de sa Révérence ; c'est tout ce que nous exigeons de toi. Je vais donc, repris-je, sous les yeux de mes maîtres, faire mon coup d'essai ; j'espère qu'ils m'honoreront de leurs suffrages. Là-dessus, je sortis du bois et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allais faire. J'aurais bien voulu m'échapper dès ce moment-là, mais la plupart des voleurs étaient encore mieux montés que moi ; s'ils m'eussent vu fuir, ils se seraient mis à mes trousses, et m'auraient bientôt rattrapé, ou peut-être auraient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serais fort mal trouvé. Je n'osais donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer ; et sans paraître fort effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune ; vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrais l'avoir commencé plus tôt.

Ah ! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avait garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! souffrez que je vous représente l'état malheureux !... Oh ! mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît ; je ne viens point sur les grands chemins pour entendre des sermons : je veux de l'argent. De l'argent ? me dit-il d'un air étonné ; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout ; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande pour cela que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route ; nous nous abandonnons à la Providence. Eh ! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas ; vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons : mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent ; jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion que j'avais d'elle, car je ne la croyais pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse, qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs, qui avaient toujours eu les yeux sur moi, m'attendaient avec impatience pour me féliciter, comme si la victoire que je venais de remporter m'eût coûté beaucoup. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition ; j'ai observé ta contenance, je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grands chemins. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurèrent que je ne pouvais manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avaient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritais

moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenais chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'*Agnus Dei*, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu, s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas; il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, et particulièrement celui qui avait apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière.

Il leur échappa mille traits qu'il ne m'est pas permis de rapporter, et qui marquaient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul je ne riais pas. Il est vrai que les railleurs m'en ôtaient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille, en ami, de ne plus te jouer aux moines ; ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

Dans une de ces expéditions, ils tuent un gentilhomme et ramènent prisonnière une dame évanouie qui s'appelle Doña Mencia, et qui contera son histoire à Gil Blas, pendant les longs loisirs du souterrain. Le couple captif médite les moyens de s'esquiver. Un jour de campagne, Gil Blas feint une très violente colique, pour n'être pas de service. Comme sa docilité a diminué la défiance, ses collègues le laissent au logis. Gil Blas en profite pour bâillonner et ligotter la vieille cuisinière, gardienne de ces lieux, ainsi qu'un vieux nègre, et, avec la belle dame, il prend la clef des champs. Ils arrivent à Burgos sans être inquiétés. Là, une nouvelle disgrâce attend notre héros. Il portait sur son dos l'habit du gentilhomme tué dans la précédente escarmouche ; les voleurs l'en avaient gratifié. Mais le costume de la victime le trahit ; on le prend pour l'assassin, et le voilà de nouveau sous clef, gardé et dépouillé par d'honnêtes alguazils. Enfin on le relâche ; il va retrouver Doña Mencia, âme charitable et reconnaissante, qui lui donne de l'argent et une belle bague

pour le dédommager de ses peines. Il se remet en route et arrive à Valladolid, où d'audacieux coquins se font passer auprès de lui pour des cousins de Doña Mencia, captent sa confiance, et volent sa valise pleine d'espèces et sa bague. Le pauvre demeure tout déconfit de tant d'aplomb, d'habileté, et de malheur. Il se retrouve tout sot comme devant, quand il rencontre un camarade de collège, Fabrice, qui le mène dans un bureau de placement. Une place de valet est vacante auprès d'un vieux goutteux : il l'accepte ; il soigne consciencieusement son maître qui le couche sur son testament et lui laisse par reconnaissance sa bibliothèque et ses manuscrits : à savoir le *Manuel du parfait cuisinier* et les pièces d'un vieux procès. Il y a des gens qui ont le don de nommer pompeusement les choses. Si le licencié mourut vite, c'est en partie qu'il se portait mal, et en partie aussi qu'il était soigné par un docteur expéditif, le docteur Sangrado, dont la fameuse méthode est aussi simple que notoire : saignée fréquente et boisson d'eau tiède. Quand il a dévoilé ces deux remèdes à Gil Blas, il ajoute : « Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond. » Ce n'est pas long. Il faut dire que Gil Blas, après la mort de son goutteux, passe au service de son docteur, chez qui il tient d'abord le registre des clients ; puis son maître, satisfait de la docilité de son secrétaire qui s'est mis au régime, et ne boit plus que de l'eau, le prend comme aide et lui confie des cures. Sangrado fait couler le sang noble ; et Gil Blas saigne les roturiers. Ce que le docteur ne sait pas, c'est la cause de la soif qui fait boire tant d'eau à son second. Gil Blas a retrouvé Fabrice, et boit avec lui une partie des recettes au cabaret. Aussi rapporte-t-il au logis une grande sécheresse de gorge et une chaude animation pour défendre les théories du maître, qui est ravi de son prosélyte. Les clients le sont moins, et comme l'un d'eux voulait protester à coups d'épée contre la saignée fréquente, Gil Blas croit prudent de s'éloigner. Il le fait d'autant plus volontiers qu'il s'est mis une vilaine

affaire sur les bras. Il a découvert la retraite d'une femme qui fait partie de la bande par laquelle il a été débarrassé de sa valise aux écus. Aidé de Fabrice et de quelques amis, il organise une descente de police où ils sont déguisés en faux alguazils. A l'aide de cette livrée redoutable, il reprend sa bague et s'empare de tout ce qui est dans la chambre. Mais l'affaire s'est ébruitée, et Gil Blas ne se trouve en sûreté que sur la grande route, où il fait connaissance d'un joyeux garçon barbier, un ancêtre de Figaro, qui voyage en chantant à tue-tête des hymnes sacrées dans la poussière du chemin. Ils lient conversation ; le barbier raconte son histoire, et invite son compagnon à s'arrêter quelques jours dans sa famille où l'on célèbre une noce. Gil Blas s'y divertit fort ; mais ne pouvant s'éterniser chez ses hôtes, il se remet en chemin, éternel voyageur qui parcourt toutes les étapes de la carte et de la société. Il arrive enfin à Madrid où il sert successivement comme valet chez plusieurs maîtres fort originaux : un seigneur mystérieux dont personne ne sait rien et qu'on croit être un espion ; un petit maître fort dépensier que ruinent son intendant et les usuriers. Il apprend, des autres valets ses confrères, les belles manières, le beau langage, et comment il faut se revêtir des habits de son patron pour aller par la ville et se donner de grands airs.

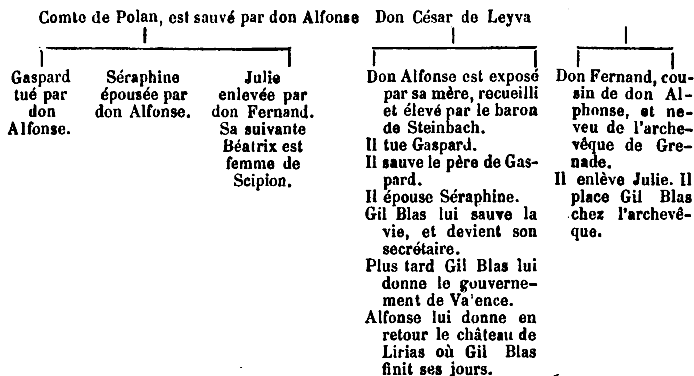
Il fait ainsi, sous ce déguisement, la connaissance d'une grande dame : vérification faite, c'est une simple soubrette qui a pris, elle aussi, une robe de sa maîtresse. Tous deux rient fort de la double supercherie, et comme Gil Blas est de nouveau sans place, la soubrette Laure le fait entrer comme laquais chez sa maîtresse, la comédienne Arsénie. Nous parcourons ainsi, à la suite de notre héros, le monde des acteurs de Paris en 1715, et plus d'une silhouette est parfaitement reconnaissable sous la *capa* castillane. Gil Blas se fatigue bien vite d'eux, sert successivement Vincent de Guymaz jusqu'au mariage de sa fille Aurore, puis le vieux Pacheco, chez qui il apprit à ses dépens

que la franchise n'est pas toujours récompensée : la sienne lui valut d'être chassé. Il se place alors — quelle mobilité, quelle variété de déplacements, qui font de ce récit comme un kaléidoscope où défilent des vues ! — il se place chez la marquise de Chaves : et nous pénétrons avec lui dans le monde des précieuses, qui ont longtemps survécu aux attaques de Molière et de Boileau. La jalousie peu accommodante d'un secrétaire et le duel qui suivit forcent Gil Blas à se mettre de nouveau en route. Il se dirige vers Tolède, et fa en chemin la connaissance d'un gentilhomme que les alguazils traquent. Ils cheminent ensemble par les sentiers détournés et arrivent à la grotte d'un ermite. Il y a beaucoup de reconnaissances dans ce roman et il n'en pouvait être autrement, pour empêcher le livre de s'émietter. Il faut que les anciens personnages se retrouvent pour relier la trame du récit. Ne vous étonnez donc pas trop si la barbe de cet ermite était postiche et cachait les traits de Rafaël, le faux cousin de Doña Mencia, qui vola la fameuse valise, à Valladolid. Ne vous étonnez pas non plus si, l'ermite ayant lié amitié avec ses deux hôtes, ils délivrent à quelques pas de là un vieillard et une jeune fille attaqués par des brigands, et si cette jeune fille se trouve être la fiancée du gentilhomme traqué par les alguazils. Tandis que Rafaël se livre à ses escroqueries familières, dont la moindre est de dépouiller un riche juif en pénétrant chez lui sous le costume du Grand Inquisiteur, Gil Blas et son nouvel ami, don Alphonse, tirent de leur côté et font encore une série d'heureuses rencontres à la suite desquelles don Alphonse épouse sa fiancée Séraphine : Gil Blas demeure auprès d'eux comme intendant. Cette nouvelle étape est notable. Elle marque le premier degré de l'élévation de Gil Blas, qui cesse d'être laquais pour s'élever à des postes de plus en plus élevés. Elle marque aussi l'entrée dans le récit de véritables braves gens, et leur apparition est bienvenue. Jusqu'à présent, à travers le

monde inférieur et grossier que nous avons traversé, nous n'avons rencontré que des filous, des échappés de galères, des aventuriers, des escrocs, des gens tarés qui ont tous quelque peccadille sur la conscience. Don Alfonse nous fait entrer avec Gil Blas dans la famille de Leyva (1) : cette fois, nous voici enfin en honnête compagnie, et ce n'est pas dommage. Cette famille représente à elle seule, dans toute cette série de gredineries, les droits de la probité et de la morale : elle a notre sympathie, et l'on voudrait qu'elle figurât dans le roman autrement qu'à titre d'exception. Lesage a suivi de trop près le conseil de La Bruyère : « L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on ferait des sots et des impertinents. »

Une grotesque histoire avec la vieille duègne de Séraphine empêcha Gil Blas de demeurer longtemps auprès de son maître. Il alla à Grenade, où don Alfonse l'adressa à l'archevêque. Celui-ci le prit comme secrétaire, à charge de relire ses homélies et d'y signaler les vices ou les symptômes de déchéance. On sait combien Gil Blas fut embarrassé par cette mission,

(1) L'histoire de ces familles de Polan et de Leyva est fort compliquée ; leur intervention dans le cours du récit est laborieuse. On nous saura gré de mettre sous les yeux du lecteur cette sorte de tableau explicatif, qui pourra faciliter l'intelligence du texte, et montrer les tenants et les aboutissants de plusieurs épisodes.



entre le danger de parler et celui de se taire, et comment il apprit une fois de plus à ses dépens que la franchise a souvent tort. Par la crainte d'être devancé dans ses révélations et ses avertissements, il se décide à exécuter les ordres périlleux qu'il a reçus; il prévient son maître que sa récente attaque d'apoplexie a affaibli ses facultés et gâté son beau talent; il y prend toutes les précautions, toutes les nuances capables de ménager l'amour-propre sensible de l'orateur; il pallie la timide critique par de grosses flatteries; il tamponne, pour ainsi dire, les reproches, il ouate ses observations : peine perdue. Les auteurs ont l'épiderme sensible; la moindre éraflure les fait saigner. Gil Blas l'apprit à ses dépens, quand l'archevêque jeta sur lui un regard de commisération et prenant en pitié son petit esprit, le plaignit d'avoir si peu de goût et de si mal juger les choses, qu'il en fût là, de méconnaître les beautés de ses homélies épiscopales. « Allez, me dit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. »

Voilà Gil Blas, tout décontenancé, battant le pavé de Grenade. Il entre au théâtre. Il y retrouve, parmi les actrices, l'ancienne soubrette, Laure, qu'il avait connue autrefois revêtue des robes de sa maîtresse Arsénie. Ils se reconnaissent avec joie; Laure présente son ami à toute la troupe comme son frère, et tous lui font mille amitiés. « Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs et des actrices. Il me fallut essuyer les civilités du décorateur, des violons, du souffleur, du moucheur et du sous-moucheur de chandelles, enfin de tous les valets du théâtre. Il semblait que tous ces gens-là fussent des enfants trouvés qui n'avaient jamais vu de frère. » Ce succès ne dura pas. Des intrigues de coulisse mirent en danger les jours mêmes de Gil Blas, qui tenait trop à sa vie pour ne pas préférer la fuite : et voilà comment nous le retrouvons peu après attablé au café, à Madrid, avec son ami Fabrice dont il vient de

faire la rencontre. Il passe là un assez vilain moment, et s'il est vrai que les pires disgrâces suivent les prospérités, il est heureusement remarquable qu'elles les annoncent aussi. Gil Blas fait son dernier stage de misère avant la haute fortune vers laquelle il va soudain s'élever. Il entre comme intendant chez le comte Galiano dont il rétablit la fortune dilapidée par ses domestiques : vain zèle et sans profit, car le comte meurt et Gil Blas tombe gravement malade. Lorsqu'il est guéri, il se réveille dans une mansarde auprès d'une vieille infirmière qui lui réclame ses gages, et il s'aperçoit avec amertume que sa fièvre n'a pas été pernicieuse pour tout le monde, car ses hardes, ses bagages, ses économies, tout a disparu. Cette épreuve termine ses maux et notre héros va éprouver que la fortune ne vous a pas plus tôt renversé, qu'elle vous relève. Les événements sont les plus fidèles esclaves de la grande loi du rythme.

Gil Blas, tout déplumé, visite un seigneur nommé Joseph Navarro, à qui il avait été recommandé autrefois par un ami de Laure. Il en reçoit le plus cordial accueil, et cette démarche est décisive pour sa fortune. Navarro le place comme sous-intendant chez don Diègue de Monteser, intendant du duc de Lerme, qui est le premier ministre de la Couronne d'Espagne. Un rapport qu'il a l'occasion de rédiger à propos d'un incendie le fait remarquer du duc de Lerme, et celui-ci lui donne un poste vacant de secrétaire, qui lui permet de mener un certain train de vie, d'avoir un valet qui s'appelle Scipion et qui est un excellent garçon, de vendre son crédit pour attendre patiemment ses honoraires très irrégulièrement payés. Enfin le voilà parvenu. Il rencontre quelquefois Fabrice, qui, lui, demeure stationnaire ; et à chaque entrevue, la différence de situation entre les deux amis s'accentue davantage. Il reçoit un jour la visite d'un « pays », qui lui apporte des nouvelles de ses pauvres parents, vieillis et misérables : Gil Blas lui fait un accueil glacial et

lė chasse, comme un témoignage importun de ses humbles débuts. Il se brouille même avec Fabrice. Les grandeurs récentes détestent les souvenirs. Cependant il n'est pas ingrat envers ses amis plus huppés, et il donne le gouvernement de Valence à de Leyva, son ancien protecteur: moins peut-être pour lui être agréable que pour affirmer son brillant avancement. Mais les hauteurs attirent la foudre. Mêlé à une intrigue pour le compte du prince d'Espagne, Gil Blas éprouve que la roche Tarpéienne est près du Capitole; il est enfermé à la tour de Ségovie comme prisonnier d'Etat, au moment où il espérait faire un riche mariage. Après un long stage au cachot, il est enfin remis en liberté ; il sort désabusé des honneurs et des rêves de l'ambition, prêt à faire une retraite et à aller planter ses choux. Ses amis, les de Leyva, lui ont donné une campagne à Lirias: il y va, et le livre pourrait finir là, par le repos et la paix après l'existence agitée d'un homme qui a connu toutes les amertumes de la pauvreté et toutes les séductions du pouvoir.

Onze ans après avoir laissé Gil Blas dans sa retraite de Lirias, Lesage reprit la plume pour ajouter un autre dénouement à son histoire. (Ce roman a été publié en trois fois : livres I-VI en 1715 ; VII-IX, en 1724; X-XII, en 1735). Gil Blas repentant va revoir à Olmedo ses vieux parents qu'il n'a jamais revus au cours de sa vie : il les trouve mourants et pitoyables. Il leur fait, à leur décès, des funérailles luxueuses, et il s'attire par là les quolibets de la foule pour prodiguer l'argent à ses parents morts après les avoir laissés dans la misère noire durant leur vie. Quant à lui, il se marie ; mais il devient veuf peu après. Le voilà donc inoccupé, reposé : à ce moment, Philippe IV arrive au trône, et Gil Blas, par les changements du personnel, n'a plus que des amis à la cour. La fièvre des grandeurs le reprend. Il se fait reconnaître du roi, auquel il avait rendu des services pendant sa jeunesse ; le premier ministre Olivarès l'accueille et le choisit pour son favori. Le

voilà de nouveau au pinacle de la fortune. Il reçoit des lettres de noblesse ; il est chargé de la maison d'un prince bâtard; il est de toutes les missions de confiance. De temps en temps, il croise encore Fabrice, devenu poète décadent, auteur sifflé, rimeur d'hôpital. Mais soudain éclate la révolution de Portugal. Le ministère d'Olivarès tombe, et le ministre se retire à Lœche, où il meurt fou. Quant à Gil Blas, dégoûté par cette seconde campagne, il rentre définitivement à Lirias avec son brave et fidèle Scipion qui, lui aussi, a prospéré auprès de son maître. Gil Blas se remarie, a des enfants, vit paisible et heureux de cette existence de famille avec son fidèle Scipion, qui a aussi marié sa fille. Au bout de trois ans de cette félicité oisive, Gil Blas songe à s'occuper : il entreprend de raconter ses mémoires, qui sont l'histoire que nous venons de résumer.

Bien des mérites font valoir cette œuvre où éclatent des qualités rares d'observation, de vérité, de style, d'esprit le plus fin. Nous en avons résumé l'intrigue principale, qu'interrompent de-ci de-là des récits secondaires faits par les personnages de rencontre qui racontent, en tout ou en partie, leur vie. De ces héros du second plan, qui encadrent la curieuse figure de Gil Blas, plusieurs ont assez de physionomie pour attirer les regards et laisser dans l'esprit une sensation nette et des sentiments sympathiques : ainsi Fabrice, l'homme de lettres, plumitif d'occasion, poète minable, qui vit dans un débraillement superbe, toujours à la piste d'un écu, dédaignant la fortune qui lui rend ses dédains ; il passe, en emportant sur son front le rayon vague du poète méconnu, et sur les lèvres le sourire de l'indulgence pour les succès orgueilleux de son trop heureux ami. Scipion, encore, est un bien brave garçon, dévoué au service de son maître Gil Blas : il le soigne pendant ses maladies, il devient son second, son conseil, son consolateur, son ami. Que de types, dont le souvenir garde la netteté précise d'un dessin : Rafaël, l'aventurier audacieux et inventif ; Rolando, le

superbe capitaine de brigands, dont la rapière bat les bottes évasées, et dont la moustache se relève jusqu'aux bords ondulés de son feutre à plumes ; et Laure, la rusée soubrette qui est quelquefois à court d'argent, mais jamais d'expédients et d'esprit. Derrière eux, s'étage la foule des personnages moins en vue qui se perd dans le lointain, jusqu'aux toiles de fond où s'estompent, les dernières silhouettes.

Il y a de tout, dans cette foule remuante et bigarrée, où l'on voit comme un tableau de la société parisienne au temps de Lesage, qui l'affuble et la déguise sous des oripeaux castillans. Le récit fourmille d'allusions à des anecdotes du temps ; on y retrouve Voltaire, Ninon de Lenclos, de Lyonne, qui, comme Sangrado, pratiquait la fréquente boisson d'eau, Crébillon et ses drames horrifiques, le docteur Hecquet, l'acteur Baron, la marquise de Lambert, et derrière eux toutes les classes de la société du temps, les petites gens, les petits métiers, les villageois, les acteurs, auteurs, médecins : c'est tout un monde. Faisons défiler devant nous quelques-uns de ces types si habilement observés et si amusants. Tenez, en voici un qui s'avance, avec un paquet de serge verte sous le bras.

Marché de fripier.

On me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton, que je mangeai presque tout entière. Je bus à proportion ; puis je me couchai. J'avais un assez bon lit, et j'espérais qu'un profond sommeil ne tarderait guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil ; je ne fis que rêver à l'habit que je devais prendre. Que faut-il que je fasse ? disais-je ; suivrai-je mon premier dessein ? Achèterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? Pourquoi m'habiller en licencié ? Ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? Y suis-je entraîné par mon penchant ? Non ; je me sens même des inclinations très opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde ; ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que, sous cette forme, je ne pouvais manquer de parvenir à quelque poste honnête et lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie que je réveillai tous ceux qui dormaient. J'appelai les valets, qui étaient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever ; et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paraître un qu'on m'amena. Il était suivi de deux garçons qui portaient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères ; à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation. Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience ; ils sont tous plus durs que des juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable : je me contente de la livre pour sou..., je veux dire du sou pour livre. Grâces au ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le fripier, après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui semblait avoir été fait pour ma taille, et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'était un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chausses et un manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai. Le fripier, qui s'aperçut qu'il me plaisait, me dit que j'avais le goût délicat. Vive Dieu ! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connaissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume et qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau ; et pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il : je les ai refusés, ou je ne suis pas un honnête homme. L'alternative était convaincante. J'en offris quarante-cinq ; il en valait peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point ; je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avais rebutés, prenez ceux-ci ; je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisait qu'irriter par là l'envie que j'avais

d'acheter celui que je marchandais; et, comme je m'imaginai qu'il ne voulait rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnais si facilement, je crois que, malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait d'avoir gagné la livre pour sou, il sortit avec ses garçons, que je n'avais pas oubliés.

Mais poussons cette porte, au fond d'une ruelle, et entrons au bureau de placement, où nous suivons Gil Blas et Fabrice.

Un bureau de Placement.

Nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit: Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé: il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, il tient un registre exact non seulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresses si singulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul-de-sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante et quelques années, qui écrivait sur une table. Nous le saluâmes assez respectueusement même; mais, soit qu'il fût fier de son naturel, soit que, n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point; il se contenta de nous faire une inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il était surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais; il avait plutôt lieu de penser que je venais lui en demander un. Il ne put toutefois douter longtemps de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord: Seigneur Arias de Londona, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille, que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grâce, une bonne condition, et comptez sur ma reconnaissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres; avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde: êtes vous bien placés? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc! reprit Fabrice,

vous plaignez-vous de moi? N'ai-je pas bien fait les choses? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias: votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au seigneur Arias que, pour lui faire connaître que je n'étais pas un ingrat, je voulais que la reconnaissance précédât le service. En même temps je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer là si je me voyais dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellents postes vacants; je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qui vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui était sur la table, tourna quelques feuillets, et commença de lire dans ces termes: Il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal et fantasque; il gronde sans cesse, jure, frappe et le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait; ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture: Dona Manuela de Sandoval, douairière surannée, hargneuse et bizarre, est actuellement sans laquais; elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut-elle garder un jour entier; il y a dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils soient: on peut dire qu'ils ne font que l'essayer, et qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fanez: c'est un médecin chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu! vous nous enseignez là de bonnes conditions! Patience, dit Arias de Londona; nous ne sommes pas au bout: il y a de quoi vous contenter. Là-dessus il continua de lire de cette sorte: Le licencié Sédillo, vieux chanoine du Chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet... Halte-là, seigneur Arias de Londona, s'écria Fabrice en cet endroit, nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître, et je le connais parfaitement. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement, et l'on y fait très bonne chère. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament: il y a un legs

à espérer. La charmante perspective pour un valet! Gil Blas, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, ne perdons point de temps, mon ami; allons tout à l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même et te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que si cette condition m'échappait, je pouvais compter qu'il m'en ferait trouver une aussi bonne.

Vous plaît-il d'assister à une noce de village? Joignez-vous à Gil Blas qui accompagne un ami, un garçon barbier, lequel retourne chez ses parents. Vous aurez l'agrément d'un divertissement choisi, où l'érudition est tournée en niaiserie, où l'on se moque de Crébillon, et où l'on a un curieux spectacle de collège.

Noces villageoises.

A mesure que nous avancions dans la plaine, il nous paraissait que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo ; et, lorque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avait trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre ; et tout auprès un grand nombre de cuisiniers et de marmitons qui préparaient un festin. Ceux-ci mettaient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes ; ceux-là remplissaient de vin des cruches de terre. Les autres faisaient bouillir des marmites, et les autres enfin tournaient des broches où il y avait toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste un grand théâtre qu'on avait élevé. Il était orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs, et chargé de devises grecques et latines. Le barbier n'eut pas plus tôt vu ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots grecs sentent furieusement mon oncle Thomas ; je vais parier qu'il y aura mis la main ; car, entre nous, c'est un habile homme. Il sait par cœur une infinité de livres de collège. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation : ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poètes latins et des auteurs grecs. Il possède l'antiquité, comme on peut le voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui, nous ne saurions pas que dans la ville d'Athènes les enfants pleuraient quand on leur

donnait le fouet : nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade et moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisait de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque, dans un homme qui avait l'air de l'ordonnateur de la fête, Diego reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnaître, il l'embrassa cordialement, et lui dit d'un air affectueux : « Eh! te voilà, Diego, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ? Tu viens revoir tes dieux pénates, et le ciel te rend sain et sauf à ta famille. O jour trois et quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo !* Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il : ton oncle Pedro le bel esprit est devenu la victime de Pluton ; il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare, pendant sa vie, craignait de manquer des choses les plus nécessaires : *argenti pallebat amore.* Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisaient, il ne dépensait pas dix pistoles chaque année pour son entretien ; il était même servi par un valet qu'il ne nourrissait point. Ce fou, plus insensé que le Grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Libye toutes les richesses que portaient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodait dans leur marche, entassait tout l'or et l'argent qu'il pouvait amasser. Et pour qui ? pour des héritiers qu'il ne voulait pas voir. Il était riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand et moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfants. Mon frère Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse; il vient de la marier au fils d'un de nos alcades : *connubio junxit stabili propriamque dicavit.* C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces trois pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le sien, et font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrais que tu fusses arrivé plus tôt, tu aurais vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton père faisait les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, et nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits, et dix jeunes filles ; il employa tous les rubans et toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses et chanta mille chansonnettes tendres et

légères. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet ; il faut qu'on n'aime plus comme autrefois la pastorale.

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, et je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention : *finis coronabit opus*. J'ai fait élever un théâtre sur lequel, Dieu aidant, je ferai représenter par mes disciples une pièce que j'ai composée ; elle a pour titre : *les Amusements de Muley Bugentuf, roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfants de famille de Penafiel et de Ségovie, que j'ai eus en pension chez moi. Les excellents acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés : leur déclamation paraîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point ; je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la terreur. Ah ! si je m'étais attaché au théâtre, je n'aurais jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins ; je me serais baigné dans le sang. On aurait toujours vu périr dans mes tragédies non seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes ; j'aurais égorgé jusqu'au souffleur ; enfin je n'aime que l'effroyable, c'est mon goût. Aussi ces sortes de poèmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe et les comédiens, et font rouler tout doucement les auteurs. »

Dans le temps qu'il achevait ces paroles, nous vîmes sortir du village et entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. C'étaient les deux époux accompagnés de leurs parents et de leurs amis, et précédés de dix à douze joueurs d'instruments, qui, jouant tous ensemble, formaient un concert très bruyant. Nous allâmes au-devant d'eux, et Diego se fit connaître. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assemblée, et chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille et tous ceux mêmes qui étaient présents l'accablèrent d'embrassades ; après quoi son père lui dit : « Tu sois le bienvenu, Diego ! Tu retrouves tes parents un peu engraissés, mon ami ; je ne t'en dis pas davantage présentement ; je t'expliquerai cela tantôt par le menu. » Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes et s'assit autour des tables qu'on y avait dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, et nous dînâmes tous deux avec les nou-

veaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses frères, qui n'avaient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin, tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la pièce du seigneur Thomas, ne doutant pas, disaient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au-devant duquel tous les joueurs d'instruments s'étaient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun dans un grand silence attendait qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scène ; et l'auteur, le poème à la main, s'assit dans les coulisses, à portée de souffler. Il avait eu raison de nous dire que la pièce était tragique ; car dans le premier acte le roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent esclaves maures à coups de flèches ; dans le second il coupa la tête à trente officiers portugais qu'un de ses capitaines avait faits prisonniers de guerre ; et dans le troisième enfin, ce monarque, soûl de ses femmes, mit le feu lui-même à un palais isolé où elles étaient enfermées, et le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves maures, de même que les officiers portugais, étaient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art ; et le palais, composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement, accompagné de mille cris plaintifs qui semblaient sortir du milieu des flammes, dénoua la pièce et ferma le théâtre d'une façon très divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissements que reçut une si belle tragédie ; ce qui justifia le bon goût du poète et fit connaître qu'il savait bien choisir ses sujets.

Je m'imaginais qu'il n'y avait plus rien à voir après les *Amusements de Muley Bugentuf* ; mais je me trompais. Des timbales et des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle : c'était la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente, pour rendre la fête plus solennelle, avait fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires, et il devait ce jour-là donner à ceux qui avaient le mieux réussi des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux longs bancs d'école, avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scène et se rangèrent tout autour du seigneur Thomas, qui tenait aussi bien sa morgue qu'un préfet de collège. Il avait à la main une feuille de papier où étaient écrits les noms de ceux qui devaient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier

qu'on nommait allait respectueusement recevoir un livre des mains du pédant ; puis il était couronné de lauriers, et on le faisait asseoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contents, il ne put en venir à bout, parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-dessus et accusèrent le pédant de partialité ; de sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avait été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.

Lesage prend son plaisir, qui est une revanche, à railler les gens de théâtre. Les difficultés qu'il éprouva lors des représentations du *Turcaret* le dégoûtèrent des comédiens, qu'il a cruellement fustigés dans toutes ses œuvres. Si l'on veut prendre une idée de son mépris, il suffit de nous rendre chez la comédienne Arsénie au moment où elle reçoit un auteur. Le tableau est saisissant.

Auteur et Comédiens.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtresse : « Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, et qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poète, demande à vous parler. — Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons pas, messieurs ; c'est un auteur. « Effectivement, c'en était un dont on avait accepté une tragédie et qui apportait un rôle à ma maîtresse. Il s'appelait Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva ni même ne le salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accablait. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarrassé. Il laissa tomber ses gants et son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse, et, lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge : « Madame, lui dit-il, agréez, de grâce, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. » Elle le reçut d'une manière froide et méprisante, et ne daigna pas même répondre au compliment

Cela ne rebuta point notre auteur, qui, se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna

un à Rosimiro et un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pedro de Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever, de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venait de lui faire. Je crois que, dans son dépit, il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens, comme ils le méritaient; et les comédiens de leur côté, quand il fut sorti, commencèrent à parler des auteurs avec beaucoup de respect.— « Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

— Eh! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce serait le moyen de les gâter. Je connais ces petits messieurs, je les connais; ils s'oublieraient bientôt. Traitons-les toujours en esclaves, et ne craignons point de lasser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils sont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs pièces.— Vous avez raison, dit Arsénie; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, sitôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, et ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console, et le public n'en souffre point. »

On applaudit à ces beaux discours; et il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitements qu'ils recevaient des comédiens, leur en devaient encore de reste. Ces histrions les mettaient au-dessous d'eux, et certes ils ne pouvaient les mépriser davantage.

Le trait final est cinglant, et dénote chez Lesage une puissance de ressentiment capable d'acérer terriblement son esprit. Il en donna bien d'autres preuves dans sa haine des médecins, parmi lesquels il a placé son inoubliable création de Sangrado, le docteur dont la médecine simplifiée se réduisait au double emploi de la saignée et de la boisson fréquente, à perdre beaucoup de sang et à boire beaucoup d'eau : type trop connu et trop populaire pour qu'il soit utile ici de l'arrêter longtemps devant nous. Mais il y a d'autres médecins dans ce livre, et nous allons retrouver deux types assez réjouissants au chevet de don Vincent.

Une Consultation.

Il arriva peu de temps après cette aventure que le seigneur don Vincent tomba malade. Quand il n'aurait pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent si violents, qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appelait le docteur Andros, et l'autre le docteur Oquetos. Ils examinèrent attentivement le malade et convinrent tous deux, après une exacte observation, que les humeurs étaient en fougue; mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un et l'autre. L'un voulait qu'on purgeât le malade dès ce jour-là, et l'autre était d'avis qu'on différât la purgation. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne se fixent sur quelque partie noble. Oquetos soutint au contraire qu'il fallait attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre dès les premiers jours, et dit en termes formels qu'il faut être prompt à purger quand les humeurs sont en *orgasme*, c'est-à-dire en fougue. Oh! c'est ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hippocrate, par le mot d'*orgasme*, n'entend pas la fougue; il entend plutôt la coction des humeurs.

Là-dessus nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte grec, et cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui; l'autre, s'en fiant à une traduction latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire? Don Vincent n'était pas homme à décider la question. Cependant, se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avait le plus expédié de malades; je veux dire au plus vieux. Aussitôt Andros, qui était le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur l'*orgasme*. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il était dans les principes du docteur Sangrado, il commenca par faire saigner abondamment le malade, attendant, pour le purger, que les humeurs fussent cuites; mais la mort, qui craignait sans doute qu'une purgation si sagement différée ne lui enlevât sa proie, prévint la coction et emporta mon maître. Telle fut la fin du seigneur don Vincent, qui perdit la vie parce que son médecin ne savait pas le grec.

Le plaisant est que cette discussion grotesque est l'écho d'une querelle scientifique qui émut en effet le monde savant à cette époque, et dont le récit se trouve dans le *Journal des Sçavans*.

Nous avons croisé tout à l'heure chez Arsénie un pauvre auteur dont Lesage prend la défense contre les comédiens : c'est qu'il déteste plus encore les comédiens que les auteurs ; mais il estime médiocrement ceux-ci, et les critiques contemporains regrettaient qu'il ne fût pas plus tendre pour ses confrères. Il les représente sans cesse bataillant, se disputant, hurlant, et se livrant a des exercices littéraires d'une décadence pitoyable. Attablons-nous au milieu d'eux.

Pugilat de poètes.

Enfin nous nous mîmes à table fort gaiement. Mes poètes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes et à se louer. Celui-ci, d'un air fier, citait les grands seigneurs dont sa muse faisait les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venait de faire de deux sujets, disait modestement que c'était lui qu'elle aurait dû choisir. Il n'y avait pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers et de prose. Ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, et un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrième, voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses confrères qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre L'auteur de la traduction n'en convient nullement ; de là naît une dispute dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent ; ils en viennent aux invectives : passe encore pour cela ; mais ces furieux se lèvent de table et se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais et moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lersqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Leurs disputes sont souvent aussi originales que

leurs manières. Gil Blas entre chez Fabrice, qui traite des amis. Il les prie de continuer leur entretien.

Ces Messieurs, dit alors Fabrice, parlaient de l'Iphigénie d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villegas, qui est un savant du premier ordre, demandait au seigneur don Jacinthe de Romarate ce qui l'intéressait dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinthe, et je lui ai répondu que c'était le péril où se trouvait Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué,

(ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. — Qu'est-ce donc? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. — C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie que je ne crus pas sérieuse; je m'imaginai que Melchior ne l'avait faite que pour égayer la conversation Je ne connaissais pas ce savant : c'était un homme qui n'entendait nullement raillerie. — « Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur et non le péril d'Iphigénie. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siège de Troie: concevez toute l'impatience qu'ont les chefs et les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce; où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes et leurs enfants; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port; et s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam, C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein; je ne souhaite que le départ de leur flotte, et je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable. »

Sitôt que Villegas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nunez eut la malice d'appuyer son sentiment pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envi de mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier les regarda tous d'un air flegmatique et orgueilleux, les traita d'ignorants et d'esprits vulgaires. Je m'attendais à tout moment à voir ces messieurs s'échauffer et se prendre aux crins, fin ordinaire de leurs dissertations : cependant je fus trompé dans mon attente : ils

se contentèrent de se dire des injures réciproquement, et se retirèrent quand ils eurent bu et mangé à discrétion.

Il vaut la peine de savoir dans quel temple le poète Fabrice abrite sa muse : son appartement témoigne autant d'industrie que de dénûment.

Le Home d'un homme de lettres.

Nous traversâmes une cour, où il y avait d'un côté un grand escalier qui conduisait à des appartements superbes, et de l'autre une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avait été vanté. Il consistait en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en était fait quatre séparées par des cloisons de sapin. La première servait d'antichambre à la seconde où il couchait ; il faisait son cabinet de la troisième, et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étaient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, et les meubles répondaient à la tapisserie. C'était un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soie de Grenade de la même couleur, une table à pieds dorés, couverte d'un cuir qui paraissait avoir été rouge, et bordée d'une crépine de faux or devenu noir par le laps de temps, avec une armoire d'ébène, ornée de figures grossièrement sculptées. Il avait pour bureau, dans son cabinet, une petite table ; et sa bibliothèque était composée de quelques livres, avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyait sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine, qui ne déparait pas le reste, contenait de la poterie et d'autres ustensiles nécessaires.

Parmi les auteurs, il en est que Lesage a poursuivis d'un ressentiment tout particulier, ce sont les précieux. Malgré les attaques de Molière et de Boileau la préciosité survivait, pleine de force : cet esprit particulier de recherche, de distinction outrée est, en définitive, une des faces de l'esprit français. Son histoire continue à remplir le XVIIIe siècle et le nôtre. Au temps de Lesage, il était très vivace, comme le constatent les témoignages contemporains. Fénelon, dans son projet d'un *traité sur la rhétorique*, Daguesseau,

dans son *Discours sur les causes de la décadence de l'Art oratoire*, du Cerceau dans son *Epître* à Fleury, et bien d'autres déplorent les obscurités affectées du langage qui est de mise et de mode dans les salons littéraires et dans les lettres. Lesage était trop l'ami du simple et du naturel pour ne pas railler ces travers, ce qu'il fit et dans le *Bachelier* sous les espèces du *proconchi*, et dans *Gil Blas* en nous présentant les habitués des après-midi de Mme de Chaves, qui n'est autre que Mme de Lambert.

Un salon littéraire

Sa maison était appelée par excellence, dans la ville, le bureau des ouvrages d'esprit.

Effectivement, on y lisait chaque jour, tantôt des poèmes dramatiques, et tantôt d'autres poésies. Mais on n'y faisait guère que des lectures sérieuses; les pièces comiques y étaient méprisées. On n'y regardait la meilleure comédie, ou le roman le plus ingénieux et le plus égayé, que comme une faible production qui ne méritait aucune louange ; au lieu que le moidre ouvrage sérieux, une ode, une églogue, un sonnet, y passait pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivait souvent que le public ne confirmait pas les jugements du bureau, et que même il sifflait quelquefois impoliment les pièces qu'on y avait fort applaudies.

J'étais maître de salle dans cette maison ; c'est-à-dire que mon emploi consistait à tout préparer dans l'appartement de ma maîtresse pour recevoir la compagnie, à ranger des chaises pour les hommes et des carreaux pour les femmes : après quoi je me tenais à la porte de la chambre pour annoncer et introduire les personnes qui arrivaient. Le premier jour, à mesure que je les faisais entrer, le gouverneur des pages, qui par hasard était alors dans l'antichambre avec moi, me les dépeignait agréablement. Il se nommait André Molina. Il était naturellement froid et railleur, et ne manquait pas d'esprit. D'abord un évêque se présenta. Je l'annonçai ; et, quand il fut entré, le gouverneur me dit : « Ce prélat est d'un caractère assez plaisant. Il a quelque crédit à la cour ; mais il voudrait bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de service à tout le monde, et ne sert personne. Un jour il rencontre chez le roi un cavalier qui le salue ; il l'arrête, l'accable de civilités,

et lui serrant la main : Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre seigneurie. Mettez-moi, de grâce, à l'épreuve ; je ne mourrai point content si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le cavalier le remercia d'une manière pleine de reconnaissance ; et, quand ils furent tous deux séparés, le prélat dit à un de ses officiers qui le suivait : Je crois connaître cet homme-là ; j'ai une idée confuse de l'avoir vu quelque part. »

Un moment après l'évêque, le fils d'un grand parut ; et lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma maîtresse : « Ce seigneur, me dit Molina, est encore un original. Imaginez-vous qu'il entre souvent dans une maison pour traiter d'une affaire importante avec le maître du logis, qu'il quitte sans se souvenir de lui en parler. Mais, ajouta le gouverneur en voyant arriver deux femmes, voici dona Angela de Pennafiel et dona Margarita de Montalvan. Ce sont deux dames qui ne se ressemblent nullement. Dona Margarita se pique d'être philosophe ; elle va tenir tête aux plus profonds docteurs de Salamanque, et jamais ses raisonnements ne céderont à leurs raisons. Pour dona Angela, elle ne fait point la savante, quoiqu'elle ait l'esprit cultivé. Ses discours ont de la justesse, ses pensées sont fines, ses expressions délicates, nobles et naturelles. — Ce dernier caractère est aimable, dis-je à Molina ; mais l'autre ne convient guère, ce me semble, au beau sexe. — Pas trop, répondit-il en souriant ; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la marquise notre maîtresse, continua-t-il, est aussi un peu grippée de philosophie. Qu'on va disputer ici aujourd'hui ! Dieu veuille que la religion ne soit pas intéressée dans la dispute ! »

Comme il achevait ces mots, nous vîmes entrer un homme sec, qui avait l'air grave et renfrogné. Mon gouverneur ne l'épargna point. « Celui-ci, me dit-il, est un de ces esprits sérieux qui veulent passer pour de grands génies, à la faveur de leur silence ou de quelques sentences tirées de Sénèque : et qui ne sont que de sots personnages, à les examiner fort sérieusement. » Il vint ensuite un cavalier d'assez belle taille, qui avait la mine grecque, c'est-à-dire le maintien plein de suffisance. Je demandai qui c'était. « C'est un poète dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en sa vie, qui ne lui ont pas rapporté quatre sous ; mais, en récompense, il vient, avec six lignes de prose, de se faire un établissement considérable. »

J'allais m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à si peu de frais, quand j'entendis un grand bruit sur l'escalier. « Bon, s'écria le gouverneur, voici le licencié Campanario. Il s'annonce lui-même avant qu'il paraisse. Il se met à

parler dès la porte de la rue, et en voilà jusqu'à ce qu'il soit sorti de la maison. » En effet tout retentissait dela voix du bruyant licencié, qui entra enfin dans l'antichambre avec un bachelier de ses amis, et qui ne déparla point tant que dura sa visite.— « Le seigneur Campanario, dis-je à Molina, est apparemment un beau génie. — Oui, me répondit mon gouverneur, c'est un homme qui a des saillies brillantes, des expressions détournées ; il est réjouissant. Mais, outre que c'est un parleur impitoyable, il ne laisse pas de se répéter; et. pour n'estimer les choses qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable et comique dont il assaisonne ce qu'il dit en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ses traits ne ferait pas grand honneur à un recueil de bons mots. »

Il vint encore d'autres personnes dont Molina me fit de plaisants portraits.

C'est le tour de la société que nous fait faire Gil Blas dans ses pérégrinations. Au tableau, se mêlent de ci de là quelques figures espagnoles, qui sont là pour brouiller les allusions trop directes et dérouter les applications. Gil Blas se rappelle toujours un peu ses origines. Voici l'un de ces épisodes castillans. Il s'agit d'une affaire d'honneur où le roi intervient, et que raconte un gentilhomme du nom de Pompeyo.

Une affaire d'honneur.

J'étais assez en peine de savoir par quel moyen le roi prétendait terminer cette affaire à l'amiable ; voici comme il s'y prit Il entretint en particulier mon rival. « Prince, lui dit-il, vous avez offensé don Pompeyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime, et qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. — Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le prince. S'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. — Il faut une autre réparation, reprit le roi ; un gentilhomme espagnol entend trop bien le point d'honneur pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeler autrement ; et vous ne sauriez expier l'indignité de votre action qu'en présentant vous-même un bâton à votre ennemi, et qu'en vous offrant à ses coups. — O ciel ! s'écria mon rival ; quoi,

sire, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple cavalier, et qu'il en reçoive même des coups de bâton ! — Non, repartit le monarque, j'obligerai don Pompeyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence en lui présentant un bâton ; c'est tout ce que j'exige de vous. — Et c'est trop attendre de moi, sire, interrompit brusquement Radzivill : j'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. — Vos jours me sont chers, dit le roi, et je voudrais que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol. »

Le roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avait sur le prince pour obtenir de lui qu'il fît une démarche si mortifiante. Ce monarque pourtant en vint à bout ; ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venait d'avoir avec mon ennemi, et me demanda si je serais content de la réparation dont ils étaient convenus tous deux. Je répondis qu'oui ; et je donnai ma parole que, bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrais pas même le bâton qu'il me présenterait. Cela étant réglé de cette sorte, le prince et moi nous nous trouvâmes un jour à certaine heure chez le roi, qui s'enferma dans son cabinet avec nous. « Allons, dit-il à Radzivill, reconnaissez votre faute, et méritez qu'on vous la pardonne ! « Alors mon ennemi me fit des excuses, et me présenta un bâton qu'il avait à la main. « Don Pompeyo, me dit le monarque en ce moment, prenez ce bâton, et que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé ! Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. — Non, seigneur, lui répondis-je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton : un Espagnol offensé n'en demande pas davantage. — Eh bien, reprit le roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées, pour terminer noblement votre querelle. — C'est ce que je désire avec ardeur, s'écria le prince d'un ton brusque ; et cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire. »

A ces mots, il sortit plein de rage et de confusion ; et deux heures après il m'envoya dire qu'il m'attendait dans un endroit écarté. Je m'y rendis, et je trouvai ce seigneur disposé à se bien battre. Il n'avait pas quarante-cinq ans ; il ne manquait ni de courage ni d'adresse : on peut dire que la partie était égale entre nous. « Venez, don Pompeyo, me dit-il, finissons ici notre différend. Nous devons l'un et l'autre être

en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, et moi de vous en avoir demandé pardon. » En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le temps de lui répondre. Il me poussa d'abord très vivement ; mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour : je sentis que j'avais affaire à un homme qui savait aussi bien se défendre qu'attaquer ; et je ne sais ce qu'il en serait arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, et ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussitôt, et dis au prince : « Relevez-vous ! — Pourquoi m'épargner ? répondit-il ; votre pitié me fait injure. — Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur ; je ferais tort à ma gloire. Encore une fois, relevez-vous, et continuons notre combat.

— Don Pompeyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que dirait-on de moi si je vous perçais le cœur ? Je passerais pour un lâche d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvait ôter. »

Faut-il faire valoir les qualités précises de ces narrations si vives, si claires, au style si pur et si franc ? C'est bien par là que le *Gil Blas* demeure l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre langue, par la qualité excellente des récits : on en fit rarement d'aussi attrayants, d'aussi parfaits. Ils font comprendre le fol enthousiasme d'un styliste grammairien, Charles Nodier, qui défiait les contradicteurs « l'épée à la main » ! Il faut relire quelques-uns de ces modèles de narration pour en goûter la saveur et le charme. Écoutez cet épisode de la jeunesse de Scipion.

L'otage.

On me laissa passer les douze premières années de ma vie dans toutes sortes d'amusements frivoles. A peine me montra-t-on à lire et à écrire : on s'attacha moins encore à m'enseigner les principes de ma religion. J'appris seulement à danser, à chanter et à jouer de la guitare : c'est tout ce que je savais faire, lorsque le marquis de Léganez me demanda pour être auprès de son fils unique, qui avait à peu près mon âge. Lucinde y consentit volontiers, et ce fut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Lé-

ganez n'était pas plus avancé que moi : ce petit seigneur ne paraissait pas né pour les sciences ; il ne connaissait presque pas une lettre de son alphabet, bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois. Ses autres maîtres n'en tiraient pas meilleur parti ; il poussait à bout leur patience. Il est vrai qu'il ne leur était pas permis d'user de rigueur à son égard : ils avaient un ordre exprès de l'instruire sans le tourmenter ; et cet ordre, joint à la mauvaise disposition du sujet, rendait les leçons assez inutiles.

Mais le précepteur, ainsi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune seigneur sans aller contre la défense de son père : il résolut de me fouetter quand le petit Léganez mériterait d'être puni, et il ne manqua pas d'exécuter sa résolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût ; je m'échappai, et m'allai plaindre à ma mère d'un traitement si injuste. Cependant, quelque tendresse qu'elle se sentît pour moi, elle eut la force de résister à mes larmes ; et, considérant que c'était un grand avantage pour son fils d'être chez le marquis de Léganez, elle m'y fit ramener sur-le-champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'était aperçu que son invention avait produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit seigneur ; et, pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrillait très rudement. J'étais sûr de payer tous les jours pour le jeune Léganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de son alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet ; jugez à combien me revient son rudiment !

Voici un autre récit : Gil Blas tente de s'échapper de la caverne des voleurs.

Une tentative d'évasion.

Après que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; et moi je retournai dans le salon, où je desservis et remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'était le nom du vieux nègre) et la dame Léonarde soupaient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvais manger ; et comme je paraissais aussi triste que j'avais sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler ; ce qu'elles firent d'une manière plus propre à me mettre au désespoir qu'à soulager ma douleur. « Pourquoi vous affligez-vous, mon fils? me dit la vieille ; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici.

Vous êtes jeune, et vous paraissez facile ; vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez indubitablement rencontré des libertins qui vous auraient engagé dans toutes sortes de débauches, au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. — La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a dans le monde que des peines. Rendez grâce au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras et des afflictions de la vie. »

J'essuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colère, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe, et me conduisit dans un caveau qui servait de cimetière aux voleurs qui mouraient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avait plus l'air d'un tombeau que d'un lit. « Voilà votre chambre, mon petit poulet, me dit-elle en me passant doucement la main sous le menton ; le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, et il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge ; ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. « En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre, et me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel ! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; et, comme si ce n'était pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs ; à passer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts ! Ces pensées, qui me semblaient très mortifiantes, et qui l'étaient en effet, me faisaient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avait eue de m'envoyer à Salamanque ; je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabelos ; j'aurais voulu être à la question. Mais, considérant que je me consumais en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver ; et je me dis en moi-même : Est-il donc impossible de me tirer d'ici ! Les voleurs dorment ; la cuisinière et le nègre en feront bientôt autant ; pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je, avec cette lampe, trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois pas assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant voyons : je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai quand je jugeai que Léonarde et Domingo reposaient. Je pris la lampe et sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai tous les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'aperçus enfin l'allée que je cherchais. Je marche, je m'avance vers la trappe avec une joie mêlée de crainte ; mais, hélas ! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étaient si près l'un de l'autre qu'on y pouvait à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étais point aperçu en entrant, parce que la grille était alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure ; je tâchais même de la forcer, lorsque tout à coup je me sentis appliquer vigoureusement, entre les deux épaules, cinq ou six coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit ; et, regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenait une lanterne sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice. « Ah ! ah ! dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver ! Oh ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre ; je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous pour nous échapper. »

Cependant, au cri que j'avais fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; et, ne sachant si c'était la sainte Hermandad qui venait fondre sur eux, ils se levèrent en appelant à haute voix leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines, et s'avancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étais avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avaient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. « Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Eh ! que ferais-tu donc si tu étais chartreux ? Va te coucher. Tu en seras quitte, cette fois-ci, pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais, s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthélemy ! nous t'écorcherons tout vif. » A ces mots il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres, en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avais faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; et

je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

Quittons cet antre, et admirez, je vous prie, cet homme qui mange consciencieusement dans son fauteuil.

Le goutteux intempérant.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avais fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvait passer pour une bonne cuisinière ; elle n'était pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportait peut-être sur le cuisinier de l'archevêque de Tolède ; elle excellait en tout ; on trouvait ses bisques exquises, tant elle savait bien choisir et mêler les sucs des viandes qu'elle y faisait entrer ; et ses hachis étaient assaisonnés d'une manière qui les rendait très agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où, pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on aurait pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient eu de quoi piquer la sensualité d'un vice-roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas entièrement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisait aller et venir assez librement ; de façon pourtant qu'il répandait sur la nappe et sur sa serviette la moitié de ce qu'il portait à sa bouche. J'ôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avait aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin, un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenait comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits-pieds. Quand il se fut bien empiffré, la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins ; puis, le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

C'est dans cette maison que Gil Blas fit le brillant héritage dont on va lire le détail..

Un riche héritage.

Je servis pendant trois mois le licencié Sédillo sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisait passer. Au bout de ce temps-là il tomba malade. La fièvre le prit ; et avec le mal qu'elle lui causait il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avait été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid regardait comme un Hippocrate. La dame Jacinte aurait mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament ; elle lui en toucha même quelques mots ; mais, outre qu'il ne se croyait pas encore proche de sa fin, il avait de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado ; je l'amenai au logis. C'était un grand homme sec et pâle, et qui, depuis quarante ans pour le moins, occupait le ciseau des Parques. Ce savant médecin avait l'extérieur grave, il pesait ses discours et donnait de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnements paraissaient géométriques et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé son maître, il lui dit d'un air doctoral : « Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneraient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, et qui, pour la plupart, participent du soufre ou du mercure ; mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses et inventées par des charlatans; toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? — Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes. — Des bisques et des viandes succulentes ! s'écria le docteur avec surprise Ah ! vraiment, je ne m'étonne plus si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés ; ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon goût ; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin ? ajouta-t-il. — Oui, dit le licencié, du vin trempé. — Oh ! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a longtemps que vous devriez

être mort. Quel âge avez-vous? — J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine.— Justement, répliqua le médecin; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feraient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances.» Le licencié, tout friand qu'il était, promit de lui obéir en toutes chcses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien: « Maître Martin Onez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie : on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi; la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. « Le bon chanoine, s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvait faire de faux raisonnements, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il fallait aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvait passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance, à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondait de la vie du malade si on le traitait de la manière qu'il venait de prescrire. La gouvernante, qui jugeait peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivrait avec exactitude. En effet, nous mîmes promptement de l'eau chauffer; et comme le médecin nous avait recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes; puis, retournant encore de temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tirait, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je

voulais lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, il me dit d'une voix faible : « Arrête, Gil Blas ; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau ; et quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela ; ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne saurait prolonger nos jours quand le terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde : va me chercher un notaire ; je veux faire mon testament. » A ces derniers mots, que je n'étais pas fâché d'entendre, j'affectai de paraître fort triste ; ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas ; et cachant l'envie que j'avais de m'acquitter de la commission qu'il me donnait : « Eh mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si-bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. — Non, non, repartit-il, mon enfant, c'en est fait ; je sens que la goutte remonte et que la mort s'approche : hâte-toi d'aller où je t'ai dit. « Je m'aperçus effectivement qu'il changeait à vue d'œil, et la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnait, laissant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignait encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, et, le trouvant chez lui : « Monsieur, lui dis-je, le licencié Sédillo, mon maître, tire à sa fin ; il veut faire écrire ses dernières volontés ; il n'y a pas un moment à perdre. » Le notaire était un petit vieillard gai, qui se plaisait à railler ; il me demanda quel médecin voyait le chanoine. Je lui répondis que c'était le docteur Sangrado, A ce nom, prenant brusquement son manteau et son chapeau : « Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testaments. »

En parlant de cette sorte il s'empressa de sortir avec moi et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : « Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire : si par hasard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. – Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire, tu peux compter là-dessus. Il est juste qu'un maître récompense un domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable, pour peu qu'il soit disposé à reconnaître tes services. « Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avait encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, était auprès de lui.

Elle venait de jouer son rôle, et de préparer le bonhomme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyait pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante ; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui ; vous le saignerez tout à votre aise quand il aura fait son testament.

Nous avions grand'peur, ma béate et moi, que le licencié ne mourût en testant ; mais, par bonheur, l'acte qui causait notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule et me dit en souriant : « On n'a point oublié Gil Blas. » A ces mots, je ressentis une joie toute des plus vives ; et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'était déjà que trop affaibli, expira presque dans le moment. Comme il rendait les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avait de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avait pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude.

L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avait plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado, l'un et l'autre disant que dès le premier jour ils avaient condamné le licencié. Effectivement, ils ne se trompaient presque jamais quand ils portaient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inésile et moi, un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voisinage. La béate surtout, qui avait le plus grand sujet de se réjouir, poussait des accents si plaintifs, qu'elle semblait être la personne du monde la plus touchée. La chambre, en un instant, se remplit de gens moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parents du défunt n'eurent pas plus tôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis et faire mettre le scellé partout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avait point fait de testament ; mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avait un revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lors-

qu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le testateur avait disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Il apostrophèrent en même temps la béate, et firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritais bien. Le licencié, devant Dieu soit son âme, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquait ainsi pour mon compte par un article de son testament : « Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres et mes manuscrits, sans aucune exception. »

J'ignorais où pouvait être cette prétendue bibliothèque ; je ne m'étais point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savais seulement qu'il y avait quelques papiers, avec cinq ou six volumes, sur deux petits ais de sapins dans le cabinet de mon maître : c'était là mon legs Encore les livres ne me pouvaient ils être d'une grande utilité : l'un avait pour titre *le Cuisinier parfait* ; l'autre traitait de l'indigestion et de la manière de la guérir, et les autres étaient les quatre parties du bréviaire que les vers avaient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenait toutes les pièces d'un procès que le chanoine avait eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritait, je l'abandonnai aux parents qui me l'avaient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étais revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avaient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'elle avait détournées pendant la maladie du licencié.

Moins impotent que Sedillo, voici Rafaël, qui conte de façon fort réjouissante un épisode de sa conversion momentanée à la religion musulmane.

Le converti récalcitrant.

Vous vous imaginez bien que, si j'assistais aux prières que les musulmans font dans leurs mosquées, et remplissais les autres devoirs de leur religion, ce n'était que par pure grimace. Je conservais une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'Eglise ; et pour cet effet je me proposais

de me retirer un jour en Espagne ou en Italie, avec les richesses que j'aurais amassées. En attendant, je vivais fort agréablement. J'étais logé dans une belle maison, j'avais des jardins superbes et un grand nombre d'esclaves. Quoique l'usage du vin soit défendu en ce pays-là aux mahométans, ils ne laissent pas pour la plupart d'en boire en secret. Pour moi, j'en buvais sans façon, comme font tous les renégats. Je me souviens que j'avais deux compagnons avec qui je passais souvent la nuit à table. L'un était Juif et l'autre Arabe. Je les croyais honnêtes gens ; et, dans cette opinion, je vivais avec eux sans contrainte. Un soir, je les invitai à souper chez moi. Il m'était mort ce jour-là un chien que j'aimais passionnément ; nous lavâmes son corps et l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'observe aux funérailles des mahométans. Ce que nous en faisions n'était pas pour tourner en ridicule la religion musulmane ; c'était seulement pour nous réjouir, et satisfaire une folle envie qui nous prit, dans la débauche, de rendre les devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint chez moi un homme qui me dit : « Seigneur Sidy Hally, une affaire importante m'amène chez vous. M. le cadi veut vous parler ; prenez, s'il vous plaît, la peine de venir chez lui tout à l'heure. — Apprenez-moi, de grâce, ce qu'il me veut, lui répondis-je. — Il vous l'apprendra lui-même, reprit-il ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un marchand arabe qui soupa hier avec vous lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré ; vous savez bien de quoi il s'agit ; c'est pour cela que je vous somme de comparaître aujourd'hui devant ce juge, faute de quoi je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. » Il sortit en achevant ces paroles, et me laissa fort étourdi de sa sommation. L'Arabe n'avait aucun sujet de se plaindre de moi, et je ne pouvais comprendre pourquoi ce traître m'avait joué ce tour-là. La chose néanmoins méritait quelque attention. Je connaissais le cadi pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux, et de plus avare. Je mis deux cents sultanins d'or dans ma bourse, et j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans son cabinet, et me dit d'un air rébarbatif : « Vous êtes un impie, un sacrilège, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un musulman ! quelle profanation ! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes ? et ne vous êtes-vous fait mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? — Monsieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a

fait un si mauvais rapport, ce faux ami est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédait mille bonnes qualités. Il aimait tant les personnes de mérite et de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, et dont je suis l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre ; et il ne vous a point oublié, monseigneur, poursuivis-je en tirant ma bourse : voilà deux cents sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. » Le cadi, à ce discours, perdit sa gravité ; il ne put s'empêcher de rire ; et comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, et me dit en me renvoyant : « Allez, seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe et avec honneur un chien qui avait tant de considération pour les honnêtes gens. »

Je me tirai d'affaire par ce moyen ; et si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus circonspect.

C'est le même Rafaël qui joua à Gil Blas un si joli tour, le jour où il se fit accueillir par lui comme un parent de sa protectrice, en compagnie d'une prétendue cousine appelée Camille. Il débarrassa Gil Blas d'une valise pleine d'espèces. Quant à Camille, elle troqua sa bague, faite d'un beau rubis des îles Philippines, contre celle de Gil Blas, qui était un magnifique brillant : elle désirait échanger ainsi des souvenirs de famille. Mais le benêt de Gil Blas ne tarda pas à s'apercevoir que le rubis était faux. Il fut très mortifié de cette découverte. Etant au service de Sangrado à Valladolid, il retrouva la fausse cousine. Il fit aussitôt avec Fabrice le projet de recouvrer la bague volée. Pour ce dessein, ils se déguisent en alguazils, et se donnent rendez-vous près de la demeure de Camille. Gil Blas arrive le premier, et ne tarde pas à voir venir Fabrice.

Une descente de police.

Il y avait pourtant déjà plus de trois heures que j'étais au rendez-vous quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avait changé d'habit et natté ses cheveux, une

moustache postiche lui couvrait la moitié du visage. Il portait une grande épée dont la garde avait pour le moins trois pieds de circonférence, et il marchait à la tête de cinq hommes qui avaient comme lui l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières. « Serviteur au seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant ; il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, et dans ces braves gens qui m'accompagnent des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, et nous le lui ferons rendre, sur ma parole. » J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me faisait connaître le stratagème qu'il prétendait employer pour moi, et je lui témoignai que j'approuvais fort l'expédient qu'il avait imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étaient trois domestiques et deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avait engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver l'escouade, et nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, et prenant les personnes qui étaient avec moi pour des lévriers de justice qui n'entraient pas dans cette maison sans sujet, elle demeura fort effrayée. « Rassurez-vous, ma bonne mère, lui dit Fabrice, nous ne venons ici que pour une petite affaire qui sera bientôt terminée, car nous sommes des gens expéditifs. » A ces mots, nous nous avançâmes et gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchait devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenait dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau, je m'approchai du lit ; et faisant remarquer mes traits à Camille : « Perfide, lui dis-je, reconnaissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé ! Ah ! scélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir longtemps cherchée ! Le corrégidor a reçu ma plainte, et il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge ! — Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante-là ; il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il ; habillez-vous promptement ; je vais vous servir d'écuyer, et vous conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable. »

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle était, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparaient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle-même à son séant, joignit les mains d'une manière suppliante, et, me regardant avec des yeux où la frayeur était peinte :

« Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi; je vous en conjure par la mère à qui vous devez le jour ; je suis plus malheureuse que coupable ; vous en serez convaincu si vous voulez entendre mon histoire. — Non, mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sais que trop bien que vous excellez à faire des romans. — Eh bien ! reprit-elle, puisque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. » En parlant de la sorte, elle tira de son doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisait point, et que je voulais qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avaient été volés dans l'hôtel garni. » Oh ! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître don Rafaël, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, les emporta dès la nuit même. — Eh ! Mademoiselle, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de don Rafaël pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison, faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses que M. le corrégidor ne sera pas fâché d'entendre. »

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil et tantôt devant les archers, tâchait d'exciter leur compassion, Camille me priait de la manière du monde la plus touchante de la sauver des mains de la justice. C'était une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir « Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse du mal à cette pauvre femme ; je ne veux point la mort du pécheur. — Fi donc ! répondit-il, vous avez de l'humanité ! vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes; M. le corrégidor en veut faire un exemple. — Eh ! de grâce, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir ! — Oh ! c'est une autre affaire, repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placé. Çà, voyons, qu'ont-elles à me donner ? — J'ai un col-

lier de perles, lui dit Camille, et des pendants d'oreilles d'un prix considérable. — Oui ; mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des îles Philippines, je n'en veux point. — Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle ; je vous les garantis fins. En même temps elle se fit apporter par la vieille une petite boîte, d'où elle tira le collier et les pendants, qu'elle mit entre les mains de M l'alguazil. Bien qu'il ne se connût guère mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composaient les pendants ne fussent fines, aussi bien que les perles. « Ces bijoux, dit-il après les avoir considérés attentivement, me paraissent de bon aloi ; et si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. — Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez, pour une bagatelle, rompre un accommodement si avantageux pour vous. » En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie, que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant là, peut-être parce qu'il n'apercevait plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux femmes : « Adieu, Mesdames, demeurez tranquilles Je vais parler à M. le corrégidor, et vous rendre plus blanches que la neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît, et nous ne lui faisons des rapports fidèles que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux. »

Voilà bien des fourberies, et il est à craindre que ce tissu de méchants tours ne constitue un livre bien immoral. Ce serait une erreur de le croire. La vie de Gil Blas présente une longue suite d'infortunes et de revers, auxquels se mêlent sans doute des actions peu louables. On peut ne pas partager l'optimisme de Sainte-Beuve quand il écrit : « Gil Blas est au fond candide et assez honnête ; c'est un esprit sain et fin ; il n'est pas monté au ton d'un stoïcien ou d'un héros, il est plus dans le ton habituel de tous. Gil Blas, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. » Ce jugement est plein d'indulgence pour les fautes et peccadilles de notre héros. Il faut cependant noter que Gil Blas ne commet jamais une indélicatesse sans en être fort mortifié ; sa conscience morale est toujours lucide ; il sait où est le bien, et quand il lui tourne le dos, c'est en gémissant de sa faiblesse. Souvent aussi, il fait le mal par dure

nécessité et contrainte, comme quand il décharge son coup de fusil, menacé, en cas de désobéissance, par l'escopette de Rolando. Il a mal agi en tirant ; mais s'il eût refusé, s'il fût tombé sous la balle de son capitaine, il n'eût pas été un honnête homme, il eût été un héros sublime : c'est beaucoup demander. Il convient de ne pas le juger seulement par ses fautes, et de lui tenir compte de ses remords, de ses qualités aussi. C'est un brave garçon, de bon cœur, assez droit, très reconnaissant et très affectueux, dont plus d'un exemple est à suivre, et dont les écoles sont profitables à lui et aux autres. Lesage a bien marqué dans son prologue son dessein de faire œuvre utile : le *Mercure de France* et le visa de Danchet le constatent et l'en approuvent.

Allégorie remarquable.

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers allaient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : *Aqui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias* ; ICI EST ENFERMÉE L'AME DU LICENCIÉ PIERRE GARCIAS.

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : « Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée !... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. » — En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : « Il y a là-dessous quelque mystère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. » Celui-ci laissa donc partir l'autre ; et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient



Les deux écoliers de Salamanque.

écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent. » L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

Mais que cette morale est amusante, et comme il a pris soin de lui ôter son air revêche, sa mine austère et ses sermons ! Il est moralisateur. Il conte, il ne prêche pas. On ne le voit ni s'indigner ni tonner contre les vices, ni s'ériger en austère redresseur de cette pauvre humanité. Avec une philosophie aimable et exquise, il se contente de s'en amuser et de nous en amuser à nos dépens, tournant ses leçons en fables aussi agréables qu'utiles, dont nous voulons donner pour finir cet exquis spécimen : un pendant à la fable du corbeau et du renard, ou du danger des louanges.

Le Panégyriste à l'omelette.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre : on m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtait, je liai conversation avec l'hôtesse. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé. « Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez ; vous avez

un trésor dans votre maison : vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. « Puis, se tournant de mon côté et me jetant les bras au cou : » Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. »

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré, que je n'avais pas la respiration libre ; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : « Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Penaflor. — Comment, connu ? reprit-il sur le même ton ; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige ; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit que la Grèce d'avoir vu naître ses sept sages. » Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer au hasard d'avoir le sort d'Antée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurais bien connu, à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes. et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. « Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il ; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance. »

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges : ce qui me rendait fort content de ma petite personne ; il buvait aussi fort souvent : tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais

point mal aux santés qu'il me portait ; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuelo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : « J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. — Qu'appelez-vous trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevée ; vous n'y pensez pas, mon ami : apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince. »

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuelo : « Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. » L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie : « Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin ; n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. » En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Voilà le ton de ses leçons. Sa satire n'a rien d'agressif. Il nous amuse à nos frais. Nous admirons sa judicieuse perspicacité à saisir et à décrire nos faiblesses, et il n'entre pas plus chez lui de rancune que chez nous d'amertume. C'est le plus aimable, le plus intéressant des moralistes. On l'a dit et il faut le redire : il est moral comme l'expérience.

CHAPITRE IX

GUZMAN D'ALFARACHE.

L'histoire de Guzman d'Alfarache est une traduction agréable d'un roman espagnol écrit sous Philippe II, et souvent traduit avant Lesage, entre autres par Chapelain.

C'est le type de ce qu'on appelle le roman picaresque, qui est brutal, trivial, grossier, comme *Lazarille de Tormes*. Encore la traduction châtiée de Lesage adoucit-elle la crudité des détails dans l'original. C'est l'histoire d'un picaro, d'un gueux industrieux, qui ne vaut pas la corde pour le pendre. Ecoutez sa « fable de la Honte, de l'Air et de l'Eau qui voyageaient de compagnie. En se séparant, ils se demandèrent où ils pourraient se revoir. L'Air dit : « On me trouve toujours sur le sommet des montagnes. — Moi, dit l'Eau, on me rencontre à coup sûr dans les entrailles de la terre. — Oh ! pour moi, dit à son tour la Honte, quand une fois on m'a perdue, on ne peut plus me retrouver. » Et Guzman ajoute : « Rien n'est si vrai. Je n'étais plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action ; je ne me sentais honteux que d'être pris sur le fait. » Il dit ailleurs : « J'ai laissé en chemin la honte, comme une charge trop pesante pour un homme qui va à pied. » Voilà le personnage : on est tout de suite édifié sur ce qu'on doit attendre de lui. C'est un aventurier errant qui fait les cent coups et les cent métiers, toujours en quête de dupes, de vols à combiner, d'espiè-

gleries pendables. Sa vie est le récit interminable de ses larcins, de ses prisons, de ses galères, de ses victimes, dont il ne fait aucune différence : les patrons, les passants, savetiers, cuisiniers ou cardinaux ; sa propre famille n'est pas à l'abri de son humeur dévalisante. Il finit aux galères : il s'en tire par une dernière infamie, en livrant au capitaine le secret d'une conjuration. Il nous fait traverser un monde malpropre, pour qui semble spécialement fait le règlement dont les articles emplissent tout un chapitre : les lois de la gueuserie. L'ouvrage est long, et le plan est plus souple que logique. Les aventures finissent de se succéder quand l'autre juge qu'il en a assez mis. Nous n'analyserons pas les soixante chapitres de cette populacière odyssée; nous nous contenterons de la feuilleter pour y lire quelques jolies pages, car elles abondent.

Guzman quitte très jeune ses parents ; le voilà parti par le monde pour chercher fortune, cheminant sur la grand'route. Il s'arrête à une auberge où il vaut la peine de s'arrêter avec lui.

Le Repas d'un pauvre hère.

Je fis deux petites lieues cette matinée : ce n'était pas peu pour un garçon qui n'en n'avait jamais tant fait ; je croyais déjà être arrivé aux Antipodes, et avoir découvert un nouveau monde, comme le fameux Christophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'était rien autre chose qu'une misérable taverne, où j'entrai tout en sueur, couvert de poussière, fatigué et mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner ; on me dit qu'il n'y avait que des œufs frais. « Des œufs frais ! m'écriai-je ; soit, je m'en contenterai ; hâtez vous de m'en accommoder une demi-douzaine ; faites-m'en une omelette. » L'hôtesse qui était une effroyable vieille, se mit à me considérer avec attention Elle vit bien que j'étais un cadet de haut appétit ; et je lui parus si neuf, qu'elle jugea qu'on pouvait impunément me servir pour œufs des demi-poussins Dans cette confiance, elle s'approcha de moi, et me riant au nez : « D'où êtes-vous, mon fils ? » me dit-elle d'un air gai. Je lui répondis que j'étais de Séville, et je la pressai de nouveau de m'apprêter les œufs ; mais avant que de faire

ce que je lui disais, elle me passa sa vilaine main sous le menton ; en disant : « Et où va le petit badin de Séville ? »

Je lui dis que j'allais à la cour, et je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit asseoir sur une escabelle boiteuse, devant une table de pierre, qu'elle couvrit d'une nappe qui avait tout l'air d'un écouvillon de four; ensuite elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, et de l'eau dans un vaisseau de la même matière, où ses poules buvaient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart d'heure, elle me servit sur une assiette ; le pain, le fromage, le pot, la salière, le sel, la nappe et l'hôtesse paraissaient de la même couleur. Mon cœur aurait dû se soulever contre des choses si dégoûtantes ; mais outre que j'étais un voyageur tout neuf, il fallait entendre le bruit que mes boyaux faisaient dans mon ventre creux ; on eût dit qu'ils s'entre-mangeaient.

Cependant, malgré la malpropreté du couvert, et le mauvais assaisonnement des œufs, je me jetai sur l'omelette comme un cochon sur le gland ; j'eus beau la sentir deux ou trois fois croquer sous mes dents, quoique cela dût me devenir suspect, je ne laissai pas de passer outre ; néanmoins, lorsque j'en fus aux derniers morceaux, il me sembla que cette omelette n'avait pas tout à fait le même goût que celles qu'on mangeait chez ma mère ; ce que j'attribuai bonnement à la différence des climats, m'imaginant que les œufs pouvaient n'avoir pas la même qualité dans tous les pays : comme si j'eusse été à cinq cents lieues du mien. Enfin, quand j'eus expédié cet excellent mets, je me sentis tout autre que j'étais auparavant, et je m'estimais trop heureux d'avoir ce repas ; tant il est vrai qu'à bon appétit il ne faut pas de sauce !

Le pain m'amusa plus longtemps que les œufs, attendu qu'il était très mauvais et que pour l'avaler il fallait, en dépit de moi, y aller lentement, ou bien j'aurais joué à m'étrangler ; il n'y avait pas de milieu, surtout, lorsque, après avoir mangé la croûte, ce que je fis d'abord, je voulus en venir à la mie, qui était encore tout en pâte ; j'en sortis pourtant à mon bonheur, mais ce fut à l'aide du vin, qui, dans ce quartier-là, est délicieux.

Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner ; je payai mon hôtesse et me remis gaîment en chemin. Mes pieds, qui avaient commencé à refuser le service en arrivant à l'hôtellerie, reprirent une nouvelle vigueur.

J'étais déjà pour le moins à une bonne lieue de la taverne, et tout allait bien jusque-là, quand la digestion, qui se

faisait, excita peu à peu dans mon estomac un tumulte qui fut suivi de rapports dont je tirai un très mauvais augure ; je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avaient trouvée en broyant les œufs, et je fis là-dessus des réflexions qui me mirent au fait : je ne doutai plus que je n'eusse mangé une omelette amphibie. Aussi, ne pouvant la porter plus loin, je fus obligé de m'arrêter pour me soulager.

Après des fortunes diverses, il se rend à Madrid et s'enrôle dans une compagnie de gueux et de truands ; la profession lui réussit assez.

Une leçon d'écriture.

Ces gueux étaient tous des oiseaux de proie fort adroits. Je les suivais partout et leur servais d'assistance, en attendant que j'eusse assez d'expérience pour contribuer à faire bouillir leur marmite, qui ne se renversait jamais. Ils avaient deux fois le jour une copieuse soupe dont j'étais sûr de manger ma part, pourvu que je me rendisse ponctuellement aux heures du dîner et du souper ; autrement serviteur au festin, je n'aurais plus trouvé que la terrine.

Après le repas, nous nous divertissions à jouer. J'appris le quinze, le trente et un, le quinola et la prime, avec mille tours de cartes.

J'avais des dispositions si heureuses que je profitais à vue d'œil sous ces excellents maîtres : je sentais que mon esprit devenait subtil et plus rusé de jour en jour. Tout petit que j'étais, je voulus imiter ceux de mes confrères qui, de peur d'être châtiés comme vagabonds, allaient dans les marchés avec des cabas pour s'offrir à porter les provisions que les bourgeois y achetaient.

Cette position me parut un peu rude dans les commencements ; mais je m'y accoutumai si bien dans la suite, que je ne trouvais point de sort plus doux que le mien. L'agréable chose, disais-je, que d'avoir office et bénéfice, sans être obligé d'employer le fil et l'aiguille, le marteau et le vilebrequin, de n'avoir besoin pour subsister que d'un cabas et d'un peu d'industrie ! La vie d'un gueux est un morceau sans os, un enchaînement de plaisirs, un emploi exempt de chagrins. Que nos parents étaient insensés de se donner tant de peines pour vivre misérablement !

Dans combien d'embarras se sont-ils jetés pour soutenir, leur commerce et leur réputation ! O sot honneur du monde, tu n'es qu'un pesant fardeau pour les fous qui veulent se charger de toi !

Je portais un jour dans mon cabas un quartier de mouton que venait d'acheter un honnête cordonnier qui marchait devant moi ; j'aperçus à mes pieds, dans la rue, un panier que je ramassai : c'étaient de vieux couplets de chansons ; je me mis à les lire et à les chanter tout bas. Le cordonnier, surpris de m'entendre, me dit en souriant : « Comment donc, petit mal peigné, tu sais lire? » Et encore mieux écrire, lui répondis-je.

— Est-il possible ? répliqua-t-il d'un air sérieux. Vive Dieu, mon ami, si tu voulais m'apprendre à signer seulement mon nom, je te paierais bien.

Je lui demandai à quoi lui pourrait servir sa signature toute seule : et il me dit qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain personnage qu'il me nomma, et dont il chaussait pour rien toute la maison, il était bien aise, quand l'occasion se présenterait de mettre son nom, de n'avoir pas la honte d'être obligé de déclarer qu'il ne savait pas signer.

Aussitôt que nous fûmes arrivés chez lui, on nous apporta du papier et de l'encre. Je commençai à trancher du maître écrivain, je montrai à mon écolier à tenir la plume et lui conduisant la main, je lui fis tant de fois former les lettres qui composaient son nom, qu'il crut déjà posséder les éléments de l'art d'écrire. Après qu'il eut barbouillé cinq ou six feuilles de papier, il fut si content de moi, qu'il me fit essayer une paire de souliers neufs, qui semblait avoir été faite pour moi, et qu'il me laissa. Je pris ensuite congé de lui en l'assurant que toutes les fois qu'il me faudrait des souliers, je viendrais lui donner de nouvelles leçons pour perfectionner son écriture.

Mais voyons-le à l'œuvre dans une conjoncture propre à rehausser son génie, par exemple dans l'histoire de l'orfèvre de Barcelone.

Le Reliquaire.

J'ai déjà dit que le capitaine avait des bijoux qu'il gardait comme une poire pour la soif.

Parmi ces bijoux était un reliquaire d'or, garni de quelques pierreries, et dont il parlait de se défaire pour subsister

jusqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, et je lui demandai s'il avait assez de confiance en moi pour vouloir bien me le laisser entre les mains pendant un jour ou deux, ajoutant que je le lui rendrais avec usure.

A ces mots, il prit un air gai, et me répondit en souriant : Oh ! oh ! mon petit ami Guzman, méditeriez-vous, par hasard, quelqu'un de ces tours de passe-passe que vous saviez si bien faire ? — Vous n'avez seulement, repris-je, qu'à me donner le reliquaire, et tenez-vous gaillard ; si, malgré toutes les mesures que je pourrai prendre pour faire sûrement le coup que j'ai dans la tête, j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la justice, du moins je vous promets de sauver votre honneur et de porter toute l'iniquité. »

Mon capitaine se rendit à celà : il m'abandonna le reliquaire, en me disant qu'il souhaitait que je vinsse heureusement à bout de mon entreprise. Personne n'y avait plus d'intérêt que lui, puisque tout profit lui en devait revenir. Je mis le bijou dans une bourse que je cachai dans mon sein, et dont je passai les cordons dans une boutonnière de mon jupon, après quoi j'entrai chez le premier orfèvre qu'on m'enseigna, et qui, par bonheur pour moi, était connu dans la ville pour un insigne usurier. Je lui demandai s'il voulait acheter un beau reliquaire, et en même temps je lui montrai celui que j'avais. Je m'aperçus qu'il en fut très content, quoiqu'il affectât de ne le point paraître. Je n'attendis pas qu'il me fît des questions ; je lui dis que j'étais soldat dans une compagnie nouvellement levée, laquelle devait passer en Italie ; que j'avais mangé tout l'argent que je possédais, et que n'en ayant plus, je me trouvais réduit à vendre ce bijou pour n'être pas sans espèces. « Allez, poursuivis-je ; allez-vous informer de mon capitaine, des autres officiers et des soldats même, qui je suis ; ils vous apprendront que je me nomme don Juan de Guzman. Sur le rapport qu'ils vous feront de moi, vous saurez si vous pouvez acheter mon reliquaire en sûreté. Pendant que vous ferez vos informations, je vais vous attendre sur le port, où une affaire m'appelle. »

L'orfèvre, qui ne voulait pas laisser ce bijou, prit son manteau, et courut sur-le-champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques officiers et des soldats même, pour savoir ce que c'était qu'un certain don Juan de Guzman, qui se disait de leur compagnie.

Les uns et les autres (car j'étais généralement aimé) l'assurèrent que j'étais un jeune homme de qualité, qui avait dessein de passer avec eux en Italie, et qu'ils m'avaient vu

faire une figure des plus brillantes ; enfin ils lui rendirent un si bon témoignage de moi, qu'il vint promptement me chercher sur le port, où il n'eut garde de ne pas me trouver, puisque je n'étais là que pour l'attendre et le friponner.

Il me dit, en m'abordant, qu'il me priait de lui faire voir encore le reliquaire, et qu'il l'acheterait.

— Je le veux bien, lui répondis-je ; mais tirons-nous un peu à l'écart ; nous n'avons pas besoin que le monde s'assemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourse et lui donnai à considérer de nouveau. Il le regarda de tous côtés, et, après l'avoir bien examiné, il me demanda ce que j'en voulais.

Je lui dis deux cents écus d'or, et ce n'était pas la moitié de ce qu'il valait.

Le vieil usurier feignit d'être étonné de ce prix, et commença de dire que l'or n'était pas du plus fin ; outre cela, il trouva de grands défauts dans le travail comme dans les pierreries ; néanmoins il m'en offrit cent écus.

Je fis le surpris à mon tour. Ce n'est pas assez, m'écriai-je ; c'est se moquer : vous abusez de ma situation ; mais quelque besoin que j'aie d'argent, je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent cinquante écus d'or.

Il fit pourtant si bien encore que j'en rabattis trente ; de sorte que le marché fut conclu à cent vingt. Il me pria d'aller avec lui à sa boutique pour les recevoir : ce que je refusai de faire, en lui disant que j'attendais un homme, et que je ne pouvais m'éloigner du port ; qu'il n'avait qu'à retourner chez lui chercher la somme dont nous étions convenus, et qu'il me retrouverait au même lieu où il me laissait. L'orfèvre, voyant que je m'obstinais à ne vouloir l'accompagner, et craignant, que la personne qui devait venir me joindre ne fût un de ses confrères, auquel j'avais peut-être donné rendez-vous pour le même sujet, courut au logis avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait plus d'envie d'avoir le reliquaire.

J'aperçus bientôt ce vieux fripon qui revenait tout essoufflé : il portait dans un petit sac les cent vingt écus d'or, qu'il me compta dans la main.

Je lui demandai le petit sac dans lequel je remis l'or, et lui offris à la place, la bourse où avait été le bijou ; mais, faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons, que j'avais exprès bien attachés, je tirai, comme par impatience, d'un étui qu'il avait à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cet action le surprît un peu, il était si éloigné d'en pénétrer la cause, qu'il reprit le chemin de sa maison,

très satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, et ne se doutant nullement du piège que je lui avais tendu.

Je le laissai faire quelques pas; puis je fis signe à un de mes camarades, qui ne valait pas mieux que moi, et que j'avais posté dans un endroit, avec ordre d'accourir quand je l'appellerais.

Je le chargeai des écus d'or, que je lui dis de porter à notre capitaine; ensuite, courant après mon orfèvre, que je n'avais pas perdu de vue, je l'atteignis dans un carrefour, où il y avait par hasard une troupe de soldats assemblés; et le montrant du doigt, je me mis à crier: « Au voleur, seigneurs soldats, au voleur! Pour l'amour de Dieu, arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé! Ne le laissez point s'échapper! »

Les soldats, dont il y en avait quelques-uns de notre compagnie, arrêtèrent aussitôt l'orfèvre, en lui demandant pourquoi il me donnait sujet de me plaindre ainsi de lui.

Il fut d'abord si troublé, si saisi de crainte et d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole; d'ailleurs, quand il aurait parlé, cela eût été inutile; la voix de son accusateur eût étouffé la sienne: on n'entendait que moi, je criais sans cesse; et pour faire plus d'impression sur les soldats, je me jetai à genoux devant eux, en implorant leur secours avec de fausses larmes.

— « Mes seigneurs, leur disais-je, vous voyez dans ce vieux scélérat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Espagne. J'étais tout à l'heure avec lui sur le port; il a remarqué une bourse dans mon sein, il m'a demandé ce qu'il y avait dedans. C'est, lui ai-je répondu, un reliquaire que mon capitaine, mon maître, a oublié ce matin sur le chevet de son lit, et que j'ai pris pour le lui rendre. Ce voleur que vous tenez m'a prié d'un air honnête de le lui montrer, en me disant qu'il était orfèvre et qu'il se connaissait en bijoux. J'ai contenté sa curiosité.

— Après quoi il m'a proposé de lui vendre ce reliquaire. Cela ne se peut pas, lui ai-je dit, puisqu'il est à mon maître. En même temps je l'ai remis dans ma bourse, qui était attachée à mon jupon. Là-dessus, mon voleur, en m'amusant de paroles, a tiré de l'étui qu'il porte à sa ceinture, un couteau dont il s'est servi pour couper les cordons, dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de le fouiller, et vous lui trouverez la bourse avec le bijou dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près. »

Les soldats le fouillèrent aussitôt: ils tirèrent la bourse et le reliquaire qu'il avait mis dans son sein; et, s'apercevant

qu'en effet les cordons avaient été coupés, ils demeurèrent convaincus que l'orfèvre était un fripon.

Il avait beau protester, et jurer que je lui avais vendu ce bijou : ils refusèrent de le croire, ne pouvant se persuader qu'un vieil orfèvre eût été capable d'acheter d'un jeune soldat un reliquaire si riche, sans le soupçonner de l'avoir dérobé. « Encore une fois, seigneurs soldats, s'écria l'accusé, j'ai payé le reliquaire à ce jeune homme, à telles enseignes, qu'il doit avoir actuellement sur lui cent vingt écus d'or, que je lui ai comptés dans la main. Vous n'avez qu'à le fouiller à son tour ; vous lui trouverez ces pièces d'or qu'il vient de recevoir de moi, il n'y a qu'un moment. »

Les soldats, pour le contenter, se mirent à me visiter partout, et, voyant que je n'avais point d'argent, ils commencèrent à l'accabler d'injures, et même à le battre.

Néanmoins, comme il ne cessait de les prier de nous mener l'un et l'autre devant le juge, ils nous y conduisirent tous deux.

Là, je rapportai l'affaire de la même façon que je l'avais contée aux grivois, lesquels, ayant été interrogés par le juge, en dirent plus qu'il n'en fallait pour faire croire que l'orfèvre m'avait effectivement pris de force le reliquaire. D'ailleurs, ce bourgeois étant connu pour un homme fort intéressé et très peu scrupuleux, on n'était que trop disposé à le croire coupable.

Le magistrat toutefois, voulant avoir quelque considération pour sa famille, qui était des meilleures de la bourgeoisie, se contenta de lui faire une forte réprimande, et me remit le bijou entre les mains, avec ordre de le reporter à mon maître : ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Guzman n'erre pas toujours sur les grands chemins et dans les carrefours : de temps en temps il trouve une place, dont il se fait chasser parce qu'il ne peut résister à sa manie du vol. Quand le besoin de dérober ne se fait pas impérieusement sentir, notre homme s'exerce et s'amuse à des espiègleries et menus vols de citrons ou de confitures. Il joue à ceux qui lui déplaisent, assez de tours pour que leur simple relation emplisse proprement plusieurs chapitres. Il faut en lire au moins un. C'est au temps où il est page d'un cardinal, chez qui il commet mille espiègleries,

défonçant les caisses de confitures, attirant des nuées de moustiques sur le nez du chambellan, ou tirant du secrétaire Nicolao la vengeance qu'on va lire.

Une bonne farce.

J'achetai de la poix résine, du mastic et de l'encens. Je réduisis le tout en poudre, et le mis dans un papier, que je serrai dans ma poche pour l'employer, quand j'en trouverais l'occasion. Elle s'offrit peu de temps après, telle que je la pouvais désirer. Un jour que la poste partait pour l'Espagne, et que M. le secrétaire était fort occupé, je me rendis le matin à son quartier, et j'entrai dans sa garde-robe, où était son valet. — « Jacques, lui dis-je, mon cher ami Jacque, j'ai là-bas du pain et un morceau de jambon grillé, il ne faudrait avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeuner ; si tu peux me la fournir, tu seras mon compagnon ; autrement j'en vais chercher un autre.

— Seigneur Guzman, me répondit aussitôt Jacques, vous avez trouvé votre homme ; je sais bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin : vous n'avez qu'à m'attendre ici, je serai à vous dans un moment. »

A ces mots, il disparut, et me laissa maître de la garde-robe.

Alors cherchant des yeux le haut-de-chausse de Nicolao, car je savais que ce secrétaire n'en mettait pas le matin, et n'avait sur sa chemise qu'une robe de chambre légère, pour écrire plus à son aise ; cherchant, dis-je, des yeux son haut-de-chausse, je l'aperçus sur une chaise ; je le pris, je le retournai, et, après en avoir parsemé toute la doublure de la poudre dont j'ai parlé, je le remis à sa place, de manière qu'il ne semblait pas qu'on y eût touché. Jacques ne tarda guère à revenir avec du vin ; mais, dans le temps que nous nous disposions à déjeuner, son maître l'appela pour l'aider à s'habiller, et le retint dans sa chambre ; de sorte que je fus obligé d'aller vider sa bouteille avec un autre que lui, en attendant que j'eusse le plaisir de voir ma poudre opérer. Elle fit son effet, au dîner du cardinal, où il y avait un grand nombre de convives. Nous étions alors dans la canicule, et il faisait une chaleur très favorable à mon dessein. Le Seigneur Nicolao était dans la salle avec les autres officiers.

Je remarquai bientôt à son action qu'il sentait dans son haut-de-chausse une démangeaison, où, par respect, il

n'osait poser la main. Il ne savait quelle contenance tenir et, par malheur pour lui, à mesure qu'il s'agitait, il augmentait son tourment. La poudre, s'attachant au poil et à la peau, l'incommodait à un point, qu'il lui semblait sentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'est pas tout : le cardinal, ayant quelque ordre à lui donner, l'appela, et pendant qu'il lui parlait à l'oreille, Son Eminence se boucha le nez tout à coup en disant: « Qu'avez-vous donc sur vous, maître Nicolao ? Vous puez l'encens et la poix résine. »

Le secrétaire rougit à ces paroles et s'éloigna de Monseigneur, qui, s'apercevant que presque tous mes camarades, que le chambellan avait mis au fait, s'entretenaient tout bas les uns aux autres en riant, me soupçonna d'avoir fait quelque nouveau tour.

Comme j'étais assez près de lui et que je gardais mon sérieux ; « Guzman, me dit-il, quel sujet vos confrères ont-ils donc de rire ? — C'est, lui répondis-je, que M. le secrétaire s'est avisé aujourd'hui de se purger avec de la térébenthine.

Le cardinal, à cette réponse, éclata de rire, et toute la table suivit son exemple. Nicolao jugea bien par là qu'on lui avait fait quelque malice ; et, ne pouvant soutenir les ris moqueurs dont toute la salle retentissait à ses dépens, il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla le plaisir de la compagnie

Les importuns n'avaient pas beau jeu avec lui. Etant au service de l'ambassadeur de l'Espagne, il le délivrait des parasites et des pique-assiettes, comme l'Anglais dont il est question ici.

L'Anglais mystifié.

Mon maître me dit un soir en langue castillane, que l'Anglais n'entendait pas : « Ah ! que ce fou m'ennuie ! »

Ces paroles de l'ambassadeur ne frappèrent pas en vain les oreilles d'un page, qui n'était ni sot ni sourd. Je me tins pour dire qu'il fallait absolument nous débarrasser d'un si fastidieux personnage. Pour cet effet, je m'attachai à le servir à table ; dès qu'il demandait à boire, ce qui lui arrivait presque à chaque moment, je lui versais dans un grand verre, et jusqu'au bord, d'un vin qui avait de la force, et qui ne tarda guère à l'étourdir. Sitôt que je m'en aperçus à ses discours, je liai avec un cordon de soie une de ses jambes à la chaise, sur laquelle il était assis, sans qu'au-

cun des convives prît garde à mon action. A la fin du souper, l'ambassadeur se leva, et toute la compagnie suivit son exemple ; mais quand mon Anglais voulut faire la même chose, il tomba si rudement avec sa chaise, qu'il se cassa le nez et les mâchoires. Je défis subtilement le cordon, en faisant semblant de l'aider à se relever.

On juge bien que le farceur n'a pas toujours le beau rôle : son bonheur serait fatigant s'il persistait. Nous le trouvons parfois dans des embarras ridicules ou dans des postures grotesques, et le berneur est à son tour berné. Il ne fut pas fier le jour où lui arriva l'aventure du cochon. Il était occupé à causer avec une servante.

Il faut observer que, pendant notre entretien, pour tenir une contenance plus galante, j'avais le cou allongé, les jambes ouvertes, et c'était, comme tu vas l'entendre, me prêter au nouveau malheur que me préparait ma mauvaise fortune. Il y avait, à un des bouts de la ruelle, une écurie d'où il sortit tout à coup un cochon des plus gros, qu'on venait d'en chasser à coups de bâton. Cet animal, irrité ainsi qu'un taureau furieux à qui l'on a ouvert la barrière, enfila la venelle de mon côté, et, me passant entre les jambes, m'enleva de terre, et m'emporta sur son dos en grognant d'une manière épouvantable. J'embrassai le cou de la bête ; et, me tenant à ses soies le mieux qu'il m'était possible, de peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la boue, j'espérai me tirer d'affaire assez heureusement ; mais mon coursier trompa mon attente. Se sentant serrer le cou, il secoua si rudement la tête pour se délivrer de ce qui l'incommodait, qu'il me jeta justement dans la ruelle la plus bourbeuse : c'était à l'entrée du côté de la place Navone.

Il y a toujours là du monde, et il y en avait alors plus qu'à l'ordinaire. Quel spectacle, particulièrement pour la canaille, de me voir sortir de la ruelle couvert de boue, depuis les pieds jusqu'à la tête ! On entendit bientôt dans la place des cris et des huées, et dans un moment je fus entouré d'une infinité de toute sorte de gens qui commencèrent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries, que je dévorai, tant j'étais accablé de honte et de confusion. Je ne

songeai uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher ; et, en ayant remarqué une qui parut m'offrir l'asile que je cherchais, je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans, et fermai brusquement la porte au nez des marauds qui me poursuivaient.

Cette mésaventure n'est rien auprès de la disgrâce finale. Après avoir souvent tâté de la prison, il finit par s'attirer la condamnation aux galères, que méritait une vie aussi nuisible. Nous le voyons défiler piteusement dans la chaîne des prisonniers, qui n'oublient pas à l'occasion les talents pour lesquels ils ont le carcan au cou.

La Chaîne.

La Chaîne, composée de vingt-six jeunes forçats, tous revêtus du collier de l'Ordre, étant prête à marcher, nous partîmes de Séville, pour nous rendre au port Sainte-Marie, où étaient alors les galères. Nous étions divisés en quatre bandes, tous enchaînés les uns aux autres ; et notre conducteur, escorté de vingt gardes, nous menait à petites journées.

La première, nous allâmes coucher à Cabécas, village éloigné de Séville de trois lieues.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étant remis en marche, nous rencontrâmes un jeune garçon qui chassait des petits cochons devant lui. Ce pauvre malheureux, au lieu de faire prendre à ses bêtes une autre route pour nous éviter, eut l'imprudence de les faire passer entre nos bandes, de sorte que nous en enlevâmes la moitié.

Il eut beau s'en plaindre à notre conducteur, et le prier d'interposer son autorité, pour nous obliger à les rendre, le conducteur, qui se promettait bien d'en manger sa part, fit la sourde oreille à ses prières. Nous continuâmes notre chemin en nous applaudissant du beau coup que nous venions de faire : nous en eûmes autant de joie que si notre liberté y eût été attachée.

Guzman expierait dans les fers les méfaits de sa vie s'il ne s'échappait par une dernière et coupable habileté.

Il conspire avec les forçats, puis il les dénonce, et reçoit sa liberté pour prix de son indigne trahison, sans que la sérénité noire de cette âme peureuse soit troublée. La conclusion de cet exploit indigne et du livre est ce cri de satisfaction : « Je rendis mille et mille grâces au ciel de l'occasion qu'il m'avait donnée de me tirer de l'état déplorable où je m'étais réduit par ma mauvaise conduite, et je lui promis qu'à l'avenir je mènerais une vie plus raisonnable. » C'est terminer par un serment d'ivrogne.

CHAPITRE X

ESTEVANILLE GONZALÈS.

« Voici un nouvel aventurier espagnol que je présente aux Français. J'espère qu'ils voudront bien agréer ce présent, et qu'ils ne me sauront pas mauvais gré de leur faire connaître Estevanille Gonzalès, surnommé le *garçon de bonne humeur.* » Lesage avait raison de penser qu'on ne lui saurait pas mauvais gré, car son histoire est amusante.

Il travailla sur les prétendus mémoires d'un bouffon de ce nom, attaché à la personne du duc d'Amalfi, général des armées de Sa Majesté Catholique dans les Pays-Bas.

La parole est à Estevanille :

« Ne craignez pas, lecteur mon ami, qu'à l'exemple de Stace qui débute dans sa Thébaïde par le ravissement d'Europe, lequel fut la première cause de la fondation de Thèbes, je commence l'histoire de ma vie par vous apprendre quels étaient mes aïeux dans le temps du roi Pélage. »

Sous tant d'ambages, il nous apprend qu'il fut orphelin de bonne heure et confié à son oncle, Damien Carnicero, le plus fameux chirurgien de Murcie.

Un apprenti barbier.

Mon oncle s'imaginant que je ferais mieux d'embrasser sa profession que celle de mon père, qui, tout accrédité qu'il avait été, n'était pas moins riche, me fit quitter mon

maître d'école, et me prit chez lui en apprentissage. On m'obligea d'abord, comme ont fait tous les apprentis, à balayer la boutique, à tirer de l'eau du puits, à laver le linge à barbe, et à faire chauffer les fers pour friser et dresser les moustaches. J'entrais alors dans ma quatorzième année. J'étais un éveillé gaillard : ce qui me fit surnommer le garçon de bonne humeur.

Au bout de deux mois, on m'apprit à manier le rasoir; et, pour mon coup d'essai, le hasard me livra un pauvre mendiant, qui se présenta pour être écorché par charité. Mon oncle et son frater venaient de sortir; si bien que j'étais seul dans la boutique. Je fis asseoir le misérable sur une vieille escabelle réservée à ces sortes de gens; je lui passai autour du cou un torchon plus noir que la cheminée ; après quoi je lui savonnai si rudement les joues, le nez, la bouche et les yeux, que je lui fis faire toutes les grimaces d'un vieux singe qui se voit tourmenté par son maître.

Ce fut bien une autre affaire, lorsque je vins à me servir du rasoir, qui, par malheur pour la peau du patient, se trouva si mauvais, qu'il enlevait plutôt la chair que la barbe. « Mon petit seigneur, s'écria le malheureux, ne pouvant plus résister au mal que je lui faisais, dites-moi, je vous prie, si vous me rasez ou si vous m'écorchez ? — Je fais l'un et l'autre, mon ami, lui répondis-je; vous avez la barbe si épaisse et si rude, qu'il n'y a pas moyen de vous raser sans vous couper. »

Dans le temps que j'achevai une si belle besogne, mon parrain revint au logis.

Dès qu'il aperçut la face de ce pauvre chrétien toute balafrée, il eut envie de rire; néanmoins il garda son sérieux, et lui donna quelques pièces de menue monnaie pour le consoler d'avoir passé par mes mains. Apparemment que ce gueux eut soin d'informer tous ses camarades de ma façon de raser; car depuis ce jour-là aucun mendiant ne vint à notre boutique.

Cependant mon oncle me gronda, et me défendit de raser jusqu'à nouvel ordre, pour me punir de m'en être si mal acquitté. Mais comme on ne m'avait pas interdit les ciseaux, ainsi que le rasoir, on me permit un matin de faire les cheveux et les sourcils à certain écolier qui vint au logis pour cet effet. C'était le fils d'un marchand de drap. Mon parrain voulut être présent, pour avoir l'œil sur moi, et m'obliger, par sa présence, à faire les choses avec plus d'attention. Je m'y pris assez bien au commencement: je coupai les cheveux du jeune homme

par étages, et tout allait le mieux du monde, lorsque, oubliant qu'il avait des oreilles sous ses cheveux, je lui en emportai la moitié d'une d'un coup de ciseaux. Il fit un grand cri, et mon oncle n'en sut pas plus tôt la cause qu'il me donna vingt gourmades et pour le moins autant de coups de pied. Après cette petite correction, que je méritais bien, il pansa le blessé, et le mena lui-même à son père, auquel il représenta que c'était un coup d'étourdi, dont il m'avait puni de manière qu'il m'avait laissé à demi mort dans sa boutique. Le marchand, faisant réflexion que le mal était sans remède, se paya de ce que mon oncle lui dit, et me pardonna.

Je n'en fus pas quitte pour les coups que maître Damien m'avait donnés ; il joignit à la défense de raser celle de couper les cheveux et de faire aucun acte chirurgique sous peine des étrivières ; de sorte qu'il fallut m'en tenir à mes premières fonctions. Mais l'enchaînement des causes secondes fut tel que je ne pus m'empêcher d'y contrevenir. Une après-dînée que j'étais seul avec mon parrain, il entra un homme de la hauteur de six à sept pieds, et qui avait un air de mauvais garçon. Il était déjà dans la boutique, que le bout de sa rapière était encore dans la rue. Il avait les cheveux nattés, avec un chapeau retapé, et surmonté d'un vieux plumet feuille-morte, et les deux crocs de sa moustache s'étendaient des deux côtés jusqu'aux tempes. Je ne pus l'envisager sans frémir. « Maître Damien, dit il à mon oncle, redressez, je vous prie, ma moustache. » Aussitôt mon parrain m'ordonna de faire chauffer les fers. Quand ils furent chauds, il fit asseoir le brave dans un fauteuil, et lui rajusta une de ses vigotes. Il se disposait à en faire autant à l'autre, qu'il avait déjà abaissée pour la peigner, lorsque, entendant du bruit dans la rue, il ouvrit la porte de sa boutique pour observer ce que c'était. Il vit des gens qui se préparaient à se battre, et reconnut parmi eux un de ses meilleurs amis. A cette vue, il ne fut point maître de lui. Il courut au secours de son ami, laissant le spadassin dans l'état où il était, c'est-à-dire un croc de moustache en haut, et l'autre en bas.

La querelle dura si longtemps, que le brave, las d'attendre mon oncle, qui ne revenait point, se tourna de mon côté, en me disant : « Petit garçon, mon ami, n'es-tu pas assez habile pour achever ce que ton maître a commencé? » Je fus piqué de la question, et, m'imaginant que je ne pouvais, sans me déshonorer, répondre que non, j'eus l'effronterie de répondre que oui. Je fis plus : pour lui prouver que

je ne me vantais pas à faux d'avoir le talent de savoir mettre la dernière main à une moustache, je tirai du feu un nouveau fer qui était tout rouge, et l'appliquant sous le nez du spadassin, je lui brûlai la lèvre supérieure avec une partie de la vigote que j'avais si témérairement entrepris de redresser. Il poussa dans le moment un cri qui ébranla toute la maison, et, se levant en fureur : « Fils de cent boucs, me dit-il, me prends-tu pour saint Laurent ? » En même temps il tira son effoyable épée pour me la passer au travers du corps ; mais, avant qu'il pût exécuter son dessein, le fils de mon père enfila la porte, et détala si prestement, qu'en moins d'une minute il se trouva au bout de la ville : tant il est vrai que fuir est encore bien autre chose que courir.

Je me sauvai chez un mercier qui était mon parent du côté de ma mère ; et, quand je me vis là bien en sûreté, je dis : « Aille présentement le procès comme il lui plaira. » Je racontai l'aventure au cousin, qui pensa crever à force de rire, lorsqu'en regardant le fer dont je m'étais si adroitement servi pour faire mon opération et que j'avais encore à la main, il aperçut une poignée de poils de vigote poussés dessous, si longs et si raides, qu'on en aurait pu faire un goupillon. Je demeurai dans mon asile jusqu'au lendemain. Mon oncle, qui se doutait bien que je m'étais réfugié chez le mercier, m'y vint chercher lui-même : il me dit que le spadassin, après avoir jeté son feu et vomi mille imprécations contre moi, s'était enfin laissé apaiser par les excuses qui lui avaient été faites. Je m'en retournai au logis avec mon parrain, qui devint insensiblement assez content de moi. J'appris à raser comme un autre, à bien couper les cheveux sans toucher aux oreilles, et à donner le bon air aux moustaches. Je parvins même à savoir saigner passablement ; la première fois, à la vérité, que je voulus m'en mêler, j'estropiai un soldat. Ayant ouï dire qu'Hippocrate, dans son traité de la Phlobotonie, recommande aux chirurgiens de faire une large ouverture, j'en fis une qui paraissait plutôt un coup de lance que de lancette : aussi le grivois en fut-il pour un bras.

Après ces beaux exploits, Estevanille prit la résolution de quitter la chirurgie et d'aller à Salamanque achever ses études. Il entra à cet effet chez un maître de pension où l'ordinaire le cédait à la valeur de l'enseignement. On y faisait maigre chère.

Un Pensionnat.

Je remontai dans ma chambre, où je me couchai dans un lit plus dur que le marbre, et dont les draps étaient composés de grosses serviettes cousues l'une à l'autre encore plus grossièrement. Cependant, malgré la dureté du grabat, et malgré les coutures qui m'écorchaient les jambes, je dormis comme une marmotte jusqu'à neuf heures du matin. D'abord que je fus réveillé, je me levai, et tandis que je m'habillais, mon maître de pension entra dnns ma chambre, suivi d'un homme qu'il me présenta en disant : Voici le tailleur de mes pensionnaires, qui vient vous offrir ses services. C'est un habile ouvrier, et, de plus, si scrupuleux dans sa profession, qu'il ne voudrait pas prendre un pouce d'étoffe.

Comme j'avais besoin d'un habit, j'ordonnai au tailleur de m'en faire un ; et moyennant six doubles pistoles que je lui donnai, il s'obligea de me fournir dans deux jours un habillement complet. A peine le tailleur fut-il hors de ma chambre, que l'heure du dîner arriva. Je descendis dans la salle où j'avais soupé le soir précédent. Tous les pensionnaires s'y rendirent aussi, et chacun se mit à table. Quoique je m'attendisse à un repas très frugal, les mets qu'on nous servit surpassèrent mon attente. On nous régala premièrement d'une soupe pareille à celle qu'on a coutume de donner aux chiens de chasse pour leur conserver le nez. Le bouillon en était tout clair, et l'on y voyait flotter des croûtes de pain moisi. Chaque écolier en avait devant lui une écuellée dont il se bourrait l'estomac avec un appétit que j'admirai. Et moi-même, quoique je n'eusse point encore tâté de la vache enragée, je ne laissai pas de vider mon écuelle. Je me sentis tellement rassasié de ce bon potage de santé, que je ne pus achever la portion qui me vint ensuite. C'était pourtant un petit plat des plus friands, un hachis de pieds de chèvres où l'on avait, je crois, mis jusqu'à la corne, tant il croquait sous les dents. Pour les autres pensionnaires, qu'une éternelle faim consumait, ils se jetèrent avec tant d'avidité sur la fricassée, qu'ils la firent disparaître en un clin d'œil.

Il fit d'abord de grands progrès dans les belles-lettres, puis ce zèle se ralentit ; il quitta les Muses, et préféra se mettre en condition. Il servit successivement le doyen de la cathédrale de Salamanque, un chape-

lain royal, un original, don Enrique, qui tient registre de tous ses amis, et les biffe dès qu'il doute de leur amitié ; tout le livre est biffé, à mesure que la liste s'allonge. Alors Estevanille entre au service du duc d'Ossone, par cette fortune singulière qui arrive, à un moment de leur vie, à tous les héros de Lesage : Gil Blas, Gonzalès, Chérubin quittent le service pour entrer dans les bureaux d'un homme politique qui assure leur avancement. Le duc d'Ossone est nommé vice-roi de Sicile. Estevannille se rend utile et nécessaire. Son avenir était assuré, mais il ne sut pas le ménager, et retomba. Aussi le retrouvons-nous dans l'officine d'un apothicaire, où il commet les plus singuliers quiproquos.

Une Cure merveilleuse.

Je travaillais toute la journée dans la boutique, et je surprenais l'apothicaire par les progrès rapides que je faisais dans sa profession, qui, dans le fond, n'est pas la magie noire, quoiqu'il soit assez difficile de retenir tous les noms barbares et diaboliques des drogues dont elle fait usage. Je savais déjà faire toutes sortes de compositions, lorsqu'un jour on nous apporta deux ordonnances du docteur Arriscador, médecin navarrois, qui, dans ce temps-là, passait pour l'Hippocrate de la ville de Palerme. Les barons, les comtes, les marquis qui tombaient malades ne voulaient mourir que de sa main. Il s'agissait de composer deux médecines, l'une pour un avocat qui avait gagné une fluxion de poitrine en plaidant ; et l'autre pour un homme d'église qui avait attrapé une pleurésie en courant après un bénéfice. J'employai les drogues et les doses marquées dans les ordonnances ; et lorsque j'eus fait les deux compositions, je les portai au malade ; mais je donnai, en jeune étourdi que j'étais, la potion de l'avocat à l'ecclésiastique, et celle de l'ecclésiastique à l'avocat, et je ne m'aperçus du quiproquo qu'après leur avoir fait avaler les médecines jusqu'à la dernière goutte.

Je me reprochai cette bévue, et je maudis, mon esprit brouillon. Je plaignis ces pauvres malades d'être tombés entre mes mains ; et, les comptant déjà parmi les morts, je m'en retournai au logis dans une furieuse agitation. Si j'eusse été

un vieux routier d'apothicaire, je serais revenu de sang-froid dans ma boutique, sans m'embarrasser du mauvais coup que je venais de faire; mais je n'avais pas encore eu le temps de m'endurcir dans la pharmacie; et je parus si troublé, que Patoschi me demanda ce que j'avais. Je lui avouai ingénument ma faute, en lui témoignant que j'en étais bien mortifié. Il n'en fit que rire. « On voit à votre air affligé, mon fils, me dit-il, que vous n'êtes qu'un novice. Vous moquez-vous d'être si sensible aux imprudences du métier? Faut-il prendre ainsi les choses à cœur? Vous vous êtes mépris : eh bien! l'homme n'est-il pas sujet à faillir, et surtout dans notre profession? Est-ce que l'on ne dit pas ordinairement: un tel a fait un quiproquo d'apothicaire? Ce qui suppose qu'il nous arrive souvent de nous tromper. Oh! vraiment, ajouta-t-il, j'en ai bien fait d'autres en ma vie, et n'ai pas été le dire à Rome.— Mais, seigneur Patoschi, lui dis-je, vous qui êtes un habilissime en matière de drogues, croyez-vous que ces deux hommes ne crèvent pas de celles que je leur ai fait prendre? — Je n'en sais rien, me répondit-il; je ne connais pas assez les propriétés des remèdes pour être sûr des effets qu'ils doivent produire. En tout cas, soyons sans inquiétude là-dessus : soutenons que nous avons exactement suivi les ordonnances; et cachons bien votre quiproquo. Si les deux malades viennent à mourir, ce qui doit vraisemblablement arriver, le médecin en aura tout l'honneur. »

Nous formâmes donc la résolution de mettre ces deux assassinats sur le compte du docteur Arriscador, dont par bonheur pour nous la réputation était favorable à notre dessein. Nous vîmes paraître le jour suivant ce médecin tout ému; il entra dans notre boutique brusquement : nous crûmes qu'il venait nous annoncer la mort des deux malades; au contraire, il nous apportait une agréable nouvelle : « Mes amis, s'écria-t-il, je ne puis contenir ma joie, ou plutôt mon ravissement; les deux dernières ordonnances que je vous ai envoyées mériteraient d'être consacrées dans le temple d'Esculape comme deux spécifiques, l'un pour la pleurésie, et l'autre pour les fluxions de poitrine. Pourrez-vous ajouter foi à ce que je vais vous dire? A peine l'homme d'église et l'avocat ont-ils pris leurs médecines, qu'ils se sont sentis soulagés. Ils ont dormi d'un profond sommeil toute la nuit; et ce matin à leur réveil ils se sont trouvés parfaitement guéris. O prodige inouï! le bruit de ces deux merveilles se répand déjà dans la ville. Quel honneur pour moi d'avoir si promptement triomphé de deux maladies mortelles! Mes enfants, poursuivit-il, vous devez vous

réjouir aussi d'une si rare victoire : vous y avez contribué par la fidélité de vos compositions. Une partie de la gloire qui doit m'en revenir va rejaillir sur vous. »

Le docteur était si content de l'heureux succès de ses ordonnances, qu'il ne pouvait se lasser de s'en féliciter lui-même. Pour nous, qui savions mieux que lui ce qu'il en fallait penser, nous fûmes tentés de lui rire au nez ; mais le respect que les apothicaires doivent aux docteurs en médecine nous préserva de cette irrévérence.

Quelques cures malheureuses forcent notre héros à s'enfuir en Italie. Sur la route, il croise deux Génevois qui vont à Florence consulter un sorcier. Il se met de leur compagnie, et va voir avec eux le nécromancien, chez qui il arriva une assez plaisante aventure.

Le Nécromancien.

Nous arrivâmes au pied d'une montagne escarpée, où nous aperçûmes une caverne que fermait une porte fort épaisse. Nous frappâmes en criant qu'on nous ouvrît. On fut quelque temps sans nous répondre ; mais enfin nous entendîmes en dedans une voix sépulcrale, qui nous demanda ce que nous souhaitions. Nous dîmes que nous venions pour consulter l'oracle, et la porte s'ouvrit à l'instant.

Le premier objet qui s'offrit à nos yeux fut la figure du nécromancien. Imaginez-vous un homme haut de six pieds pour le moins, et vêtu d'une robe blanche, sur laquelle étaient peints en rouge tous les signes du zodiaque. Il portait un gros bonnet fourré d'une peau de loup, surmonté d'une tête de tigre; et au lieu de cheveux, quelques couleuvres artificielles qui flottaient sur ses épaules.

Tout son habillement lui donnait un air effroyable. Les deux Génevois lui dirent que sur la réputation qu'il avait d'être un grand cabaliste, ils venaient de fort loin le consulter sur des affaires de la dernière conséquence pour eux. Il leur répondit d'abord qu'il n'était pas ce qu'ils croyaient. Mais ces messieurs, à force de prières entremêlées de louanges, l'obligèrent à leur avouer qu'effectivement il était initié dans les mystères de la cabale. Les Génevois n'en étaient pas plus avancés pour cela. Il leur fallut protester qu'ils n'étaient point attirés là par une frivole curiosité; car il disait qu'il n'employait les pouvoirs de son art que pour les personnes qui en avaient besoin. Ils firent, sans

hésiter, la protestation qu'il exigeait d'eux; après quoi ils n'eurent plus de contradiction à essuyer de sa part. Alors il leur vanta son savoir-faire, et leur montra plusieurs bijoux dont il les assura que des seigneurs étrangers lui avaient fait présent pour leur avoir dévoilé l'avenir.

Tandis que mes camarades et lui s'entretenaient ensemble, j'examinai avec une extrême attention le dedans de la caverne, laquelle était pleine de choses qu'on ne pouvait regarder sans effroi. On voyait un lion qui avait des yeux étincelants, et présentait une gueule béante. Ici c'était un tigre furieux qui étendait ses griffes comme pour nous déchirer ; et là c'était un dragon ailé qui semblait vouloir s'élancer sur nous. Toutes ces figures, quoique d'osier, revêtues de carton peint, étaient faites avec tant d'art que si ces animaux eussent été animés, ils n'auraient pas inspiré plus de frayeur. Ces objets, que je considérais en frémissant, contribuaient à faire croire que le maître de la caverne devait être un grand magicien. Mes camarades, dont il avait excité l'admiration par le récit des choses étonnantes qu'il leur avait racontées, n'eurent plus d'autre opinion de lui. Pour moi, bien que j'eusse encore peu d'expérience, je suspendis mon jugement.

Le nécromancien, surpris de me voir si attentif à observer ce qui frappait ma vue, demanda aux Génevois pourquoi je semblais fuir la conversation; ils lui répondirent que je ne la fuyais point, mais qu'en Espagnol curieux, je m'abandonnais au plaisir de contempler ce que j'apercevais dans sa caverne. Il apprit avec chagrin que j'étais Espagnol. « Je n'aime point, dit-il, à faire mes opérations magiques devant des gens de cette nation, qui sont, pour la plupart, des esprits forts et des incrédules qui nous traitent de charlatans. — Il n'y a point de règle sans exception, lui répliqua un des Génevois : nous vous répondons de ce cavalier : tout Espagnol qu'il est, nous vous le donnons pour un admirateur des grands hommes qui savent forcer les démons à leur obéir. Il n'est point de trop ici ; c'est de quoi nous vous assurons. Vous pouvez donc hardiment, en sa présence, faire ce que nous attendons de votre seigneurie. »

Sur cette assurance, le magicien ne fit plus difficulté d'opérer devant moi. Il appela quelqu'un dont le secours lui était nécessaire, et bientôt une figure d'homme aussi horrible que la sienne accourut à sa voix. Ces deux monstres nous firent passer dans une arrière-chambre plus obscure que la première, et au milieu de laquelle on remarquait, sur une table de marbre noir, un grand globe de verre. Nous nous approchâmes de la table, et nous observâmes

qu'autour du globe toutes les lettres de l'alphabet étaient écrites en gros caractères, sur une bande de parchemin vierge; mais ce qui attira particulièrement notre attention, fut une espèce de nain qui paraissait dedans sous un habit couleur de fer et que le magicien nous dit être l'esprit qu'il s'agissait de consulter. Ce petit démon tenait son bras droit élevé, et ses yeux ressemblaient à deux charbons ardents.

D'abord le nécromancien lui adressa ce discours d'un ton de voix assez haut et de l'air du monde le plus grave : « Uriel, génie superbe, que j'ai soumis à mon obéissance par la force de mes enchantements, je t'ordonne de satisfaire en ce moment ces seigneurs, et de remplir le désir qui les presse. Es-tu disposé à m'obéir de bonne grâce, ou bien faut-il que j'emploie les terribles paroles auxquelles tu ne peux résister ? » Uriel ne répondit rien ; mais l'enchanteur, qui sans doute lisait dans les yeux du démon ce qu'il pensait, dit aux Génevois : « Messieurs, vous allez être contents : l'esprit cède au pouvoir de ma conjuration. Vous n'avez qu'à dire, l'un après l'autre, ce que vous souhaitez de savoir, et il vous l'apprendra. — J'ai un père vieux, riche et très avare, dit un des Génevois, et je suis fort impatient de recueillir sa succession. Commandez à votre génie de me marquer combien de temps j'ai encore à languir dans mon attente. — C'est de quoi vous serez instruit tout à l'heure, répondit le cabaliste. »

En parlant de cette sorte il prit un large gant ; puis, s'étant ganté la main droite, il la passa dans le globe, et toucha le nain, en lui disant : « Allons, vite, dépêchons. » Uriel fit aussitôt un mouvement et porta la main sur une lettre. Le magicien se déganta promptement pour écrire cette lettre sur un papier qui était sur la table avec une plume et de l'encre. Ensuite ayant remis son gant, il repassa la main droite dans le globe et retoucha le nain, qui eut la docilité de faire un nouveau mouvement et dont la main s'arrêta sur une autre lettre.

Notre enchanteur fit jusqu'à dix ou douze fois ce manège ; après quoi, ayant examiné les lettres écrites, il assura le Génevois que son père n'avait plus que trois mois à vivre : ce qui causa une joie excessive à ce bon fils. On recommença la même cérémonie pour l'autre Génevois, qui, se flattant de ne pas sortir de la caverne avec une prédiction moins favorable, eut en effet le bonheur de s'entendre prédire qu'il était sur le point de perdre sa femme ; mais par malheur pour ces messieurs, ces deux oracles n'étaient que des impostures ; c'est ce que je découvris par hasard, ainsi que je vais le conter.

Le magicien, ayant fait ses opérations devant des témoins qu'on pouvait taxer d'un peu trop de crédulité, jouissait, comme un prêtre de Delphes, du plaisir d'avoir trompé, lorsque je m'avisai, sans savoir pourquoi, de prendre le gant qui avait touché Uriel. Je le considérai et je trouvai, au bout de l'index, une dureté qui m'étonna. « Qu'est-ce que c'est que ceci? m'écriai-je. N'y aurait-il pas dans ce doigt de la pierre d'aimant? » Le charlatan, qui ne s'était nullement attendu à cette question, se troubla ; et, se tournant tout confus vers mes compagnons : « Messieurs, leur dit-il, n'avais-je pas raison de me méfier de cet Espagnol? — C'est ce que nous voulons approfondir, lui répondirent-ils. » En même temps ils examinèrent le gant, et s'aperçurent qu'en effet il y avait de l'aimant au bout de l'index. Quoique fâchés de ne pouvoir plus compter raisonnablement sur ce qui leur avait été prédit, ils se mirent à rire à leurs propres dépens.

Le prétendu cabaliste, se voyant pris, changea de langage ; il avoua tout. Il nous apprit qu'Uriel avait le corps d'osier et un bras couvert de lames de fer, et il nous montra de quelle manière subtile il l'attirait avec son gant vers les lettres marquées autour du globe. Ensuite il nous supplia de lui garder le secret, en nous disant, pour mieux nous y engager, qu'on devait le regarder comme un joueur de gobelets, ou comme une Bohémienne qui dit la bonne aventure; qu'il ne faisait de mal à personne ; qu'à la vérité il trompait les hommes simples, mais qu'il ne leur prédisait que des choses agréables : de sorte qu'ils s'en retournaient chez eux fort satisfaits de lui ; enfin, qu'il arrivait quelquefois que ses oracles s'accomplissaient : ce qui le mettait en réputation, et lui faisait gagner sa vie.

Au bout de quelque temps, Estevanille croit pouvoir rentrer en Espagne grâce à son protecteur don Christoval. Il traverse Sarragosse, Rodenas, au milieu d'aventures diverses, va vivre à Madrid où il devient marchand de pommade pour faire rajeunir, entremêlant ses déboires et ses mécomptes d'une saine philosophie et d'emprisonnements assez fréquents. Il se replace sous la tutelle influente du duc d'Ossone ; par malheur, celui-ci meurt. Le garçon de bonne humeur retrouve par bonheur sa sœur qu'il n'avait plus revue. Elle tient une hôtellerie. Ils mettent leurs biens en commun, et

l'histoire d'Estevanille finit par sa retraite dans l'auberge dont il devient l'associé, et où il paraît satisfait de son sort.

Voilà tout le plan dans son incohérence ingénue. Jetez-y des portraits amusants, la satire très plaisante et très persistante des médecins, des aventures réjouissantes, et aussi l'esquisse d'un grand tableau historique assez poussé pour que Lesage ait besoin de se reprendre : « Je commence à m'apercevoir que je tranche ici de l'historien », et au centre duquel rayonne la sympathique figure du duc d'Ossone au-devant des groupes plus vaguement estompés de Philippe III, des ducs de Lerme et de Lemos, le tout présenté dans ce style limpide et coulant des narrations de Lesage, et l'on comprendra que si Estevanille n'a pas fait grand'chose pour la gloire de son auteur, du moins il ne lui a pas nui.

CHAPITRE XI

LE BACHELIER DE SALAMANQUE.

Les Espagnols ont prétendu que le *Bachelier de Salamanque* est une seconde édition étendue de *Gil Blas*. C'est inadmissible ; mais il est incontestable que Lesage a puisé sans vergogne dans son premier roman pour faire le second. Les études, les aventures du bachelier don Cherubin de la Ronda rappellent souvent celles de Gil Blas. Dona Francisca, sœur de Chérubin, a une destinée analogue à celle de Lucinde dans *Gil Blas*. Don Chérubin devenu secrétaire du duc d'Ucède, comptant ses pistoles, se faisant faire de riches habits pour aller se pavaner au Prado, rappelle Gil Blas en pareille occurrence, quittant sa modeste auberge pour le plus fameux traiteur, ayant peur, à l'hôtel, de demander quelque chose qui sentît l'épargne et sortant en faisant des écarts de poitrine, comme un jeune homme fort content de sa personne. Quand l'un attend vainement ses appointements chez le marquis de Buendia, il fait songer à l'autre, « comblé de joie, d'honneur et de misère » chez le duc de Lerme. Comment ne pas comparer à Fabrice le licencié Carambola, qui n'a pas fait son chemin ainsi que don Chérubin, mais qui reparaît de temps en temps comme pour accuser la distance parcourue par son ami. Les rapprochements de ce genre pourraient être multipliés, et l'on retrouverait à travers les deux fables des communautés multiples de vocabulaire, de noms propres et géographiques, d'itinéraires, d'aventures. Le duc de Lerme, Olivarès, apparaissent çà et

là, et nous les saluons comme des visages familiers, étonnés de ne plus voir Gil Blas auprès d'eux.

Fils de parents modestes, don Chérubin de la Ronda fit de brillantes études et fut l'un des plus bruyants disputeurs en philosophie. Au sortir du collège, il fut destiné à l'état de précepteur, et dirigé sur Madrid pour y trouver un poste.

Malgré sa répugnance, Chérubin ne fit autre chose, durant une bonne partie de sa vie, que du préceptorat: chez un commerçant retiré qui prêchait le désordre à ses enfants ; chez le marquis de Buendia, chez un contador, chez don Jérôme de Polan (un nom emprunté au *Gil Blas*), chez un joaillier : il fait le tour de la société, sa grammaire sous le bras. Enfin il entre dans les bureaux du premier ministre, le duc d'Ucède, où il intéresse le premier secrétaire, don Juan Salzedo. Celui-ci le recommande et le fait charger d'une mission à Naples. Chérubin s'en tire à son avantage, revient à Madrid, s'y lie avec le licencié Carambola et le seigneur Pedrilla dont il aime la sœur, Paula. Le mariage projeté échoue, et Chérubin entre au couvent. Il en sort, traverse diverses aventures, finit par épouser Paula; puis il perd sa femme, que lui enlève un seigneur cavalier.

Il s'épuise en recherches pour la retrouver, et finit par se résigner, sur les philosophiques conseils que lui prodigue son valet Toston. N'osant demeurer dans son pays après un tel affront, il se résout à s'absenter pour quelque temps.

— Faisons, lui conseille Toston, le voyage des Indes-Occidentales. Après toutes les merveilles que j'ai ouï raconter du Mexique, je serais bien aise que vous voulussiez voir ce pays charmant, qui mérite qu'on lui donne la préférence sur les climats du monde; un pays où règne, à ce qu'on dit, un éternel printemps; où l'on ne voit presque point de malades ; où les entrailles de la terre sont d'argent, et où dans mille endroits les rivières roulent leurs eaux sur un sable d'or. C'est là mon cher patron, c'est là que vous devez aller. — Tu m'en inspires l'envie,

répond Chérubin. Et ils se mettent incontinent en route.

Ici commence la grande part de nouveauté que le *Bachelier* apporte dans le roman de Lesage. Il complète le tableau de la société en y ajoutant ce que Gil Blas n'avait pas eu le temps de voir : les pays étrangers.

Faut-il l'avouer tout de suite? le pays que parcourt et que décrit Chérubin ne vaut pas le dérangement ; et quand nous quittons avec lui le Mexique, nous nous demandons ce que nous y avons été faire, tant il est peu mexicain, tant il est terne de couleurs, tant il est pour ainsi dire livresque. On a tenté de défendre Lesage, on a montré que tous les détails qu'il a donnés sont authentiques et empruntés à la relation d'un voyage fait au Mexique par Thomas Gage. Eh ! oui, sans doute, on ne conteste pas l'authenticité des détails qu'il donne, et là n'est pas la question. On lui reproche la rareté de ces détails, leur insignifiance, leur petit nombre ; et puisqu'il avait sous les yeux le journal complet d'un voyageur, il est doublement coupable de n'en avoir pas fait un usage tel qu'il ait dépeint et décrit un Mexique pittoresque et vivant. Loin de là. Dans ce tableau d'un pays exotique, presque tous les traits sont laissés sans couleurs et en grisaille. De Çadiz à Vera-Cruz ! Veut-on parcourir le journal de bord de don Chérubin ? Il est court :

Pour épargner au lecteur un journal ennuyeux de mon passage aux Indes, je me contenterai de dire qu'après avoir couru quelque péril sur la mer, j'arrivai heureusement à Saint-Jean de Ulhua, autrement appelé la Vera-Cruz.

Le retour n'est pas plus pittoresque :

Je m'embarquai à Vera-Cruz sans perdre de temps, et fis mettre à la voile pour Cadiz, où j'arrivai après une heureuse et courte navigation.

Voulez-vous voir le palais du vice-roi ? C'est

une grande maison... Il y a des hôtels aussi beaux dans toutes les grandes villes de l'Espagne.

En même temps il me fit traverser cinq ou six chambres pour le moins, toutes plus superbes les unes que les autres ; car l'appartement du secrétaire était aussi richement meublé que celui du vice-roi, et peut-être même davantage, On y voyait une infinité de tableaux des meilleurs peintres d'Italie, avec les plus beaux ouvrages de Méchoacan et de poils de lapins.

Ah ! voici quelques grumeaux de couleur locale : les plumes de Mechoacan ! Car Lesage a eu le souci de saupoudrer le récit de quelques détails exotiques pris dans les livres, et son Mexique n'est pas tout à fait laissé en blanc. Il a jeté des paillettes sur les costumes et les harnais, mis des poignards aux ceintures, et déroulé partout des soieries de la Chine. Le tableau n'est pas fait ; ce n'est pas coloré, localisé, composé ; mais les détails en sont, par-ci par-là, pittoresques. Entrons à Mexico, et admirons-en

les habits, les chevaux, les rues et les carrosses de la noblesse, qui surpassent en magnificence et en beauté ceux de toutes les cours de l'Europe, sans exception. Il est vrai que pour les orner on n'épargne ni l'or ni l'argent. On y emploie même les pierres précieuses avec les plus belles soies de la Chine. Les chevaux portent des brides enrichies de perles fines ; ils ont des fers d'argent, et l'on dirait, à leur allure fière, qu'ils sentent l'avantage qu'ils ont d'être les plus parfaits animaux de leur espèce. Venons aux rues : elles sont presque toutes d'une largeur prodigieuse, ce qui est nécessaire à une ville où quinze mille carrosses roulent tous les jours. Mais il faut admirer en même temps leur propreté. Car il n'y a pas de ville au reste du monde où les rues soient si nettes ; et ce serait dommage qu'elles ne le fussent pas, à cause des boutiques qui offrent aux yeux des passants un air d'opulence qu'on ne voit point ailleurs. Celles, entre autres, de la rue des Orfèvres sont remplies de richesses immenses et d'ouvrages merveilleux.

Sans être bien spécialement Mexicain, le décor a quelque couleur. Mais allons flâner sur la promenade publique, *la Alomeda*.

« Sur les cinq heures du soir, je montai dans un carrosse magnifique avec don Alexis, et nous roulâmes vers le champ de la Alomeda, me faisant un grand plaisir de le voir, après ce que le muletier Tobie m'en avait dit.

Ce champ est d'une vaste étendue. Il contient une grande quantité d'allées bordées d'arbres, et l'on peut s'y promener sans être incommodé du soleil. Le Zocodover de Tolède et le Prado même de Madrid n'approchent point de cette promenade, qui présente aux yeux un spectacle enchanteur. On y voit arriver jusqu'à deux mille carrosses pleins de gentilshommes, de bourgeois et de dames de toutes conditions. Les gentilshommes, ceux principalement qui se disent descendus des capitaines de Cortez, ont pour la plupart des équipages superbes et sont suivis d'esclaves mores, couverts de riches livrées, en bas de soie, et portant des roses de pierreries à leurs souliers. Outre cela, ces esclaves ont tous l'épée au côté, de sorte que leurs orgueilleux maîtres peuvent se vanter d'avoir des gardes comme les rois.

Arrêtons devant nous quelques types indigènes, cette négresse, par exemple :

Elle portait une jupe de toile de la Chine chamarrée d'argent, avec un ruban couleur de feu dont les bouts, ornés d'une frange d'or, descendaient jusqu'en bas devant et derrière. Elle avait par-dessus une chemisette de la même toile, à manches larges, brodée de soie rouge mêlée d'argent et lacée avec des lacets d'or. Ajoutez à cela une ceinture de soie bleue et enrichie de pierres précieuses, un collier et des bracelets de perles avec des boucles d'oreilles de diamants fins.

En voici d'autres :

Elles portent, au lieu de chemise, une espèce de surplis qu'elles appellent *guiapil*, qui leur descend du haut des épaules jusqu'au-dessous de la ceinture, avec des manches fort larges et si courtes qu'elles ne leur couvrent que la moitié du bras. Ce guiapil est orné, sur l'estomac, de quel-

que ouvrage de plumes ou de coton qui sert plus à parer le cou qu'à le cacher. Elles ont avec cela des bracelets et des pendants d'oreilles, point de coiffe sur la tête ; leurs cheveux sont retroussés seulement avec des bandelettes de soie. Elles vont les jambes nues et portent des souliers noués avec un large ruban.

Tous ces détails, empruntés aux récits des voyageurs, sont exacts et typiques. Pénétrons encore dans une pagode, où les fidèles adorent une idole.

Ayant appris qu'au pied d'une montagne, entre Mixco et Petapa, il y avait un antre qui recélait une idole, et dans lequel il se tenait souvent des assemblées furtives, j'en donnai avis aux alcades en m'offrant bravement à détruire l'idole. Ces officiers louèrent mon zèle et mon courage, et me fournirent une escorte de vingt Espagnols bien armés, à la tête desquels je marchai fièrement vers la caverne au milieu de la nuit

Nous trouvâmes l'antre éclairé d'une prodigieuse quantité de cierges, et nous vîmes environ une cinquantaine d'Indiennes et d'Indiens, dont quelques-uns encensaient l'idole tandis que les autres dansaient en chantant ses louanges. Cette idole n'était rien autre chose qu'un gros dragon de bois peint et élevé sur un autel de pierre.

Certes ce sont là de curieux panneaux, dont la valeur s'accroît par leur rareté non seulement dans l'œuvre de Lesage, mais surtout dans l'histoire littéraire de son époque. C'était une nouveauté, cet exotisme dans le roman. Lisons encore cette page curieuse de cuisine américaine. La parole est à Carambola, devenu père Cyrille.

Cuisine mexicaine.

Je pris à mon service un nègre, qu'un de nos alcades me donna pour un habile cuisinier et dont je fus en effet très content.

Ce nègre, nommé Zamor, avait été marmiton chez le premier président de l'audience de Guatimala et y avait appris

la cuisine. Il me servait tous les jours quelque nouveau plat qui rendait bon témoignage de son savoir-faire et piquait ma sensualité. Tantôt il me faisait manger des boudins faits avec du maïs et de la chair ou de volaille ou de pourceau frais, assaisonnés de chilé ou de poivre long, et tantôt il me régalait d'un hérisson à l'étuvée ou bien d'un ragoût d'une sorte de lézard qu'on appelle *iguana*, qui a sur le dos des écailles vertes et noires et qui ressemble à un scorpion.

Carambola, dans cet endroit, remarquant que je faisais la grimace, ne put s'empêcher de rire. « Monsieur le bachelier, me dit-il ensuite, il me semble que les mets dont je vous parle ne vous font pas venir l'eau à la bouche? — Non, je vous jure, lui répondis-je ; ils sont plus propres à faire crever un honnête homme qu'à flatter son goût; jamais Zamor ne sera mon cuisinier. — Cependant, répliqua le père Cyrille, je vous assure que ces ragoûts ne sont pas si mauvais que vous vous l'imaginez, et je suis persuadé que, si vous en aviez une fois tâté, vous leur rendriez plus de justice. Un hérisson et un iguana bien cuits et bien épicés sont d'un goût exquis, on croit manger du lapin. Les Espagnols, de même que les Indiens, s'en accommodent fort dans le pays de Guatimala. Les premiers officiers de la chancellerie les préfèrent aux cailles, aux perdrix et aux faisans. — A la bonne heure, lui repartis-je ; on a bien raison de dire qu'il ne faut pas disputer des goûts. »

« Vive Dieu ! s'écria Cyrille, comme s'il n'eût pas assez vanté ses hérissons et ses lézards, je vous avoue que je trouvais ces viandes délicieuses. Je mangeais aussi avec plaisir des tortues, tant d'eau que de terre, et c'était un festin des dieux pour moi lorsqu'avec cette ambroisie je buvais du nectar, c'est-à-dire d'une boisson appelée par les Indiens le *chicha*, liqueur composée d'eau et de jus de cannes à sucre avec un peu de miel. Néanmoins, quelque excellent que soit ce breuvage, je m'en dégoûtai quand j'appris que, pour lui donner de la force, on jetait dans le vaisseau où il se faisait des feuilles de tabac, quelquefois même un crapaud tout en vie, et que souvent il causait la mort aux personnes qui en avaient un peu trop bu. Je renonçai donc au chicha sitôt que je sus de quelle manière il se faisait, et je m'en tins à d'autres boissons, qui véritablement ne valaient pas les vins qu'on boit en Espagne; mais, grâce au ciel, on s'accoutume à tout.

Tout cela est bien américain ; mais la moisson que nous venons de faire a épuisé à peu près tout ce que

l'on pouvait glaner sur ce terrain ; et ces quelques coups de pinceau sont insuffisants à colorer fortement une grande toile.

Cependant don Chérubin se retrouve au Mexique en pays de connaissance : il y rencontre son ancien ami Carambola, devenu le père Cyrille, prédicateur très goûté. Ici nous glissons dans la pure fantaisie. Lesage fait, à travers la peinture des Indiens, le procès à la préciosité. On croirait lire quelque conte à la façon des Satires de Voltaire. Lesage imagine que ces Indiens ont une Académie ; c'est un salon précieux, une ruelle où on parle le *proconchi*, lisez la langue précieuse. Mais écoutez le père Cyrille :

Le Proconchi.

Je partis donc de Guatimala, chargé d'une lettre du père Valentin pour le vieux curé de Petapa. J'étais monté sur un mulet des écuries de notre couvent, et un Indien à pied m'accompagnait..Pour suivre exactement les instructions que le prieur m'avait données, je m'arrêtai à Mixco, village voisin de Petapa, et j'y demeurai jusqu'au lendemain, pour laisser le temps aux alcades et aux régidors, que je fis prévenir de mon arrivée, de se préparer à me recevoir comme ils reçoivent ordinairement les prêtres et les religieux qui viennent pour être leurs pasteurs, je veux dire avec une pompe qui marque bien le respect et la considération qu'ils ont pour eux. Ils vinrent donc, le jour suivant, une lieue au-devant de moi avec des chanteurs, des trompettes et des joueurs de hautbois. Outre cela, je trouvai en entrant dans la bourgade des arcs de triomphe dressés avec des branches d'arbres, et les rues par où je devais passer étaient jonchées de fleurs.

Je fus ainsi conduit en cérémonie jusqu'au presbytère, où le père Etienne, après avoir lu ma lettre de créance, me fit une réception telle que l'aurait pu souhaiter un pasteur plus vain que moi. Ce bon jacobin, quoique dans un âge avancé, paraissait encore robuste, et jouissait d'une vieillesse exempte d'infirmités. Avec tout le bon sens qu'il avait eu dans ses beaux jours, il conservait une humeur gaie qui le rendait agréable dans la société. — « Je vois bien par cette lettre, me dit-il, que le père Valentin

me donne un successeur qui fera bientôt oublier ma perte aux habitants de Petapa. J'en ai bien de la joie, continua-t-il, et je partirais d'ici dès demain pour aller achever ma carrière dans la sainte oisiveté de quelqu'un de nos cloîtres, si vous n'aviez pas besoin de moi ; mais je vous suis nécessaire pour vous enseigner le proconchi, qui est le langage des Indiens, et qu'il faut absolument qu'un curé sache dans cette bourgade, où l'on ne parle guère espagnol, les officiers et la noblesse étant presque tous de race indienne. Le talent que vous avez pour prêcher vous sera inutile ici, à moins que vous n'appreniez le proconchi. Est-ce que le père Valentin ne vous l'a pas dit? — Pardonnez-moi, vraiment, lui répondis-je : il m'en a présenté la nécessité ; mais il m'a dit en même temps que vous me l'enseigneriez en moins de trois mois. — Il vous a dit vrai, reprit le père Etienne. Je possède cet idiome à fond. J'ai même composé une grammaire et un dictionnaire en langue indienne, et ces deux ouvrages ont l'honneur d'avoir l'approbation de l'académie de Petapa. » A ce mot d'Académie, je fis un éclat de rire : « Comment donc, m'écriai-je, il y a dans cette bourgade une Académie? Il n'est donc pas à présent de petite ville qui n'en ait ? — Celle-ci est très célèbre, me repartit le père Étienne d'un air très sérieux, à telles enseignes que je suis un vieux membre de ce respectable corps, dans lequel vous entrerez aussi bientôt, car je prétends vous mettre incessamment en état de prêcher aux Indiens en proconchi, et quand vous saurez bien cette langue, les académiciens de Petapa vous enverront deux députés de leur compagnie pour vous offrir une place parmi eux, c'est de quoi je puis vous assurer. »

Sur une si flatteuse assurance, je témoignai au père Etienne tant d'impatience d'apprendre le proconchi que, sans perdre de temps, il m'enseigna les premiers principes. Je profitai si bien de ses leçons et m'attachai de manière à l'étude que, en trois mois, je devins capable de composer en cette langue une exhortation que j'appris par cœur, et que j'osai débiter en public, ce que je fis avec tant de succès, que les Indiens connaisseurs me regardèrent dès ce moment comme un homme qui frappait à la porte de l'Académie.

Si vous me demandez ce que c'est que l'idiome proconchi, je vous répondrai que c'est une langue qui a ses déclinaisons et ses conjugaisons, et qu'on peut apprendre aussi facilement que la grecque et la latine, plus facilement même, puisque c'est une langue vivante qu'on peut posséder en peu de temps en conversant avec les Indiens

puristes. Au reste, elle est harmonieuse et plus chargée de métaphores et de figures outrées que la nôtre même. Qu'un Indien qui se pique de bien parler le proconchi vous fasse un compliment, il n'y emploiera que des pensées bizarres, singulières, et des expressions recherchées. C'est un style obscur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias, mais c'est ce qui en fait l'excellence. C'est le ton de l'Académie de Petapa.

J'eus peu de peine à m'y conformer, le génie biscayen étant ami de l'obscurité. Je fis des progrès si rapides dans la langue des Indiens, que le vieux curé me voyant en état de le remplacer dignement, me mit en possession de sa cure et partit pour Guatimala, pour y aller passer le reste de ses jours.

Dans l'histoire et les aventures du père Cyrille, la fantaisie s'enlace à la réalité la plus crue, et ce père conte une histoire d'élections canoniques à Guatimala, dont on est fort étonné de retrouver l'origine à Boulogne-sur-mer. Lesage avait un fils chanoine au Chapitre de Boulogne, tout entier à la dévotion de l'évêque Henriau, le tuteur de l'abbé de Lyonne : on sait que ce dernier était le protecteur de Lesage. Henriau, peu scrupuleux, pesait sur les élections ; Lesage était tenu par son fils au courant des discussions entre l'épiscopat et le Chapitre : il les raconta dans l'histoire de Cyrille, en les transportant au Mexique.

Don Chérubin ne retrouve pas seulement son ami Carambola au Mexique. Par un artifice trop facile de composition, il rencontre là toutes ses relations de l'Espagne. On dirait que tout Madrid s'est donné rendez-vous là-bas : don Juan Salzedo, et même don Gabriel, le ravisseur de la femme de Chérubin que celui-ci avait tant cherché. Quant à Chérubin, ses affaires prospèrent. Il est tout à fait dans les honneurs et les richesses, jusqu'au jour où la guerre éclate. Le vice-roi ne s'est plus rappelé le proverbe : *la codicia quebra al saco*, la convoitise rompt le sac ; il a voulu gruger le peuple mexicain au delà des bornes, en imposant à nouveau le sel. L'archevêque a pris fait et cause pour le peuple qui proteste. Une

révolte se déclare ; le palais du vice-roi est assiégé.
Le vice-roi envoie aussitôt don Chérubin à Madrid avec des dépêches pour le roi, l'informant de l'état des choses. Olivarès s'étudia à apaiser cette émeute, rappela le vice-roi qui eut une fonction importante en Espagne. Chérubin fut aussi investi d'un poste de confiance auprès de don Juan Salzédo dont l'étoile grandissait toujours : il le suivit quand il fut nommé corrégidor d'Alcaraz, et mena dès lors une vie paisible, où il trouva le bonheur dans son ménage, et le loisir de composer ses mémoires.

Collé écrivait à la fin de sa vie : « Je me suis promis et je me promets encore de n'être pas assez peu sensé pour tenter, passé soixante ans, de travailler à des ouvrages d'imagination, et je me tiendrai parole. J'ai toujours devant les yeux l'exemple de feu M. Lesage. Après s'être moqué des homélies de la vieillesse de l'archevêque de Grenade, M. Lesage en a fait lui-même à la fin de sa vie ; j'espère, moi, que ce ne sera pas ma manière de radoter, j'en aime mieux une autre. » En vain se récrierait-on ; il y a du vrai dans cette constatation de la décadence de Lesage à la fin de sa vie. Dans le *Bachelier*, on sent la fatigue. La composition est factice, la fin est arbitraire et comme plaquée au récit qu'encombrent les récits intercalaires, les reconnaissances fortuites, les songes, les biographies de doña Francisca, de Carambola, de don Carlos, de don Manuel, de don André : ce sont des pauses pendant lesquelles le héros écoute au lieu d'agir. Quant à l'invention, nous avons vu comment Lesage puise dans son *Gil Blas* plus d'un incident ; il rouvre aussi le Diable Boiteux, qui apparaît à un paysan mexicain : « Je suis le Diable Boiteux, mon nom est Asmodée. » Il fait flèche de tout bois. Les types doublent beaucoup de ceux que nous avons vus dans le *Gil Blas*, par exemple ce Salzedo qui ne peut parler sans faire une citation latine, tout comme, dans l'autre roman, le pédant oncle du petit Diego. Mais si le *Bachelier* n'est pas un chef-d'œuvre à l'égal

de *Gil Blas*, il n'en reste pas moins un curieux roman qui semble résumer, vers la fin de sa carrière, les dispositions diverses de Lesage à peindre les hommes, l'Espagne et l'étranger, dispositions qu'il avait appliquées séparément et avec plus de bonheur dans le *Diable Boiteux*, *Gil Blas* et *Beauchêne*.

CHAPITRE XII

ŒUVRES DIVERSES.

En 1731, mourut à Tours, dans une querelle avec quelques Anglais, un ancien flibustier nommé Beauchêne, qui, après avoir parcouru le monde, vint perdre au jeu dans les ports de France la fortune considérable qu'il avait amassée. Un ami de sa veuve apporta à Lesage des mémoires manuscrits qu'il avait laissés, pour qu'il les rédigeât en vue de leur publication. Lesage en tira un volume amusant d'aventures et de voyages, où l'on ne sait trop, à la vérité, la part qu'il convient de faire à son invention et à son imagination. Mais à l'allure du récit et aux qualités rares du style, il y a fort à parier qu'il aura traité le manuscrit du marin avec la désinvolture dégagée qu'il a, toute sa vie, apportée dans son imitation des ouvrages espagnols.

Ce n'est point par la composition que le roman de Beauchêne est remarquable et se distingue dans la série des autres œuvres de Lesage. L'agencement du récit et la disposition des épisodes n'y offrent pas plus de science que dans *Guzman d'Alfarache*, et même que dans *Gil Blas*. Les épisodes s'enfilent en chapelet sans qu'on assiste, ici, au développement moral d'un être, ce qui constituait l'unité foncière et intime des aventures du héros de Santillane. Beauchêne est et reste, à son quinzième abordage, ce qu'il était au premier, et ce qu'on pouvait prévoir qu'il serait dès son jeune âge. La part faite aux sentiments, à l'étude psychologique des

passions et des états d'âme successifs, est infiniment réduite, au profit des épisodes, de l'action qui est très nourrie, du mouvement qui est endiablé. Ces boucaniers, ces loups de mer, ces écumeurs sont gens trop mobiles, trop échauffés, trop bouillants, trop pétulants pour que leur historien ait le loisir de les fixer un moment et d'en analyser l'âme ou les caractères. Aussi *Beauchêne* est-il proprement un roman pour la jeunesse, qui préfère des histoires touffues et serrées, une intrigue palpitante et remuante à une interprétation ingénieuse des êtres moraux. Le malheur veut que souvent, dans ces drames si animés, le développement perde en logique ce qu'il gagne en variété. Chaque fois que Beauchêne passe d'un flibot à l'autre, de la côte des Caraques à l'île de saint-Domingue, de l'Irlande aux îles Canaries, et de la Guinée au Brésil, ses déplacements donnent lieu à des narrations dont l'intérêt est ailleurs que dans leur belle ordonnance. Elles se succèdent en désordre ; elles vont à vau-l'eau, pour ainsi dire, quand elles ne retombent pas en cascades. Nous suivons Beauchêne qui fend les flots et les flammes dans la mêlée des abordages, des bordées, des mâts démontés, des coques désemparées, des voiles traînantes et trempées ; soudain le récit s'arrête ; le héros passe la parole à un ami dont il fait la rencontre imprévue, il se repose et demeure immobile durant trois livres pour écouter ce que lui narre Monneville. Mais celui-ci, au cours de son récit, rencontre aussi des personnages qui brûlent de conter leur histoire, et il ne les contrarie pas. Ainsi, tandis que le fils du libraire de la rue Saint-Jacques, ou la reine des Hurons, ou M. de la Haye racontent chacun leur vie, il faut nous souvenir que leur récit est mis dans la bouche de Monneville, et que l'histoire de Monneville elle-même nous est rapportée par Beauchêne, qui perd tout ce temps à bavarder agréablement au lieu d'agir. C'est pour ainsi dire un système de narrations à double et à triple détente, qui crée des diversions fâcheuses, qui

disperse inutilement l'attention en la lançant sur les sentiers de traverse, sur les avenues latérales, d'où il faut aussitôt la rappeler pour reprendre la grand'route.

Mais que ces peintures sont donc animées, et comme il passe à travers le récit de tant d'aventures un souffle de vigueur et de vie, frais comme la jeunesse, aimable par sa nouveauté ! Oh ! sans doute il faut bien se garder d'aucune exagération et d'enthousiasmes suspects. Il serait notoirement faux, il serait absurde et maladroit de vouloir tirer de l'ombre le roman de Beauchêne pour l'étaler dans la pleine et éclatante lumière des vrais et des grands chefs-d'œuvre. Un éclairage plus modeste lui suffit et lui convient, dans la pénombre lucide des seconds plans. Si la postérité ne l'a pas élevé au niveau et au rang de *Gil Blas*, la postérité, cette fois, a eu raison, et il est facile de s'apercevoir qu'elle a eu aussi ses raisons. Elle a été injuste de le laisser se replonger dans un profond oubli, puisqu'il peut intéresser et amuser encore les jeunes générations ; mais ce serait pure duperie que de concevoir trop d'ambition pour lui, et il faut savoir mesurer la distance qui le sépare des œuvres de premier ordre.

Le réalisme des peintures et la couleur exotique des tableaux en sont certes un grand charme ; et pourtant qu'il y a loin du *Beauchêne* à *Gil Blas!* Ici, je veux dire dans *Gil Blas*, les personnages ont leur physionomie propre, expressive, personnelle, étrangement vivante, leur allure à eux, leurs gestes à eux, leur costume décrit avec un art pittoresque, leurs manies, leurs ridicules, leurs poses familières; le crayon de l'artiste ou de l'illustrateur est constamment guidé, soutenu par le texte, et quand il veut camper un hidalgo ou un picaro de Lesage, il n'a pour ainsi dire qu'à suivre du doigt la ligne du livre tandis que sa pointe trace l'esquisse. Beauchêne et ses compagnons nous sont présentés d'une façon plus sommaire; le dessinateur serait réduit à inventer de toutes pièces portraits et costumes ; c'est dire qu'ils n'échappent pas, comme types

artistiques, à la banalité du type connu et convenu, le flibustier sous Louis XV, tel que chacun de nous se le figure d'après les descriptions et les romans qu'il a lus ailleurs, ou les peintures qu'il a regardées. Quand un auteur néglige d'assurer à son héros une personnalité bien nette et définie, une originalité bien tranchée, c'est nous alors qui dans notre imagination lui donnons sa tournure et son allure ; nous lui faisons sa tête, nous le costumons, nous le campons, et il se trouve que toutes ces images, malgré leurs provenances diverses, ont entre elles un air de famille. Elles l'empruntent au type général et idéal accepté à chaque époque de la société pour représenter tel personnage ou telle classe de personnages. Bien souvent il arrive que ce type traditionnel est faux, qu'il contredit l'histoire et fait mentir la science. C'est égal, le public y tient, l'entretient, le conserve, le préserve des changements que lui impose l'érudition; il se débat et se rebelle contre elle; il repousse l'image d'un Troyen qui serait vêtu de peaux de bête et coiffé d'une écuelle de fer, au lieu du casque à panache rouge; il n'admet pas d'autres Espagnols, sinon ceux que lui ont faussement décrits Montesquieu, Voltaire et les philosophes du XVIII[e] siècle... En littérature, la vérité historique est plus souvent conforme à l'idée acceptée par le public, qu'à la réalité.

Pour nous qui assistons déjà à la décadence du naturalisme, le réalisme du *Beauchêne* semble plutôt être à l'état de tendance qu'en effet. Nous n'y trouvons pas encore les qualités de description abondante ou prolixe, d'observation rigoureuse et minutieuse, de dénombrement patient et de reproduction scrupuleuse auxquelles Balzac et Flaubert devront leur renommée, et dont les autres romans de Lesage auraient pu leur donner l'idée ou le modèle plus discret. Nous voudrions un visage, un costume, une physionomie générale à chacun de ces forbans que Beauchêne nous cache trop derrière sa large et encombrante personnalité. Nous ne

saurions non plus lui pardonner d'avoir tant voyagé, de la Guinée au Brésil et de l'Irlande au Canada, sans avoir rapporté au moins un petit livre de bord, un journal de passage qui mentionnât autre chose que des horions et des vols armés. Assurément les mémoires sont pittoresques, et nous lui en ferons tout à l'heure nos compliments ; mais, dans l'histoire générale de la littérature réaliste, il faut convenir que *Beauchêne* est en retard sur *Gil Blas* par exemple, paru avant lui. Derrière l'action, la toile de fond reste souvent en gris ou en blanc. Souvent aussi, elle est fort colorée de teintes ensoleillées, exotiques et sauvages ; mais ce sont pour ainsi dire des panneaux détachés, là où on aimerait un panorama.

Pourtant, si l'on veut être juste, il faut se reporter au temps de Lesage, et reconnaître qu'on n'avait pas souvent avant lui peint avec autant d'agrément et de vigueur les sauvages, le désert, la mer, comme aussi les petits détails et les mesquineries de la vie quotidienne, ce qu'on appelait au XVIIe siècle, « les basses circonstances ». La génération de La Bruyère avait déjà compris tout le parti qu'on en pouvait tirer pour piquer l'attention et donner au récit un air de véracité. Lesage a ce souci ; il redoute la fantaisie et l'invraisemblable S'il raconte qu'une comtesse mît clandestinement au monde un enfant dans une auberge, il lui vient un scrupule : « Je ne doute pas que le recit des couches de ma mère ne vous paraisse blesser un peu la vraisemblance. Il ne vous semble pas possible que cette scène se soit passée dans l'hôtellerie sans que la vieille gouvernante en ait eu la moindre connaissance. » Et il s'en explique avec conscience. Tout le récit pose à plein sur la solide réalité ; les personnages se meuvent au milieu des conditions ordinaires de la vie ; leurs actes sont bien ceux de gens comme eux, et quand il ne leur arrive pas d'aventures plus rares quoique toujours vraisemblables, leur existence a l'insignifiance de la vôtre : c'est son brevet d'authenticité.

On y voit des chiens qu'on empoisonne avec de la poudre d'arsenic ; un mari qui ne porte pas les culottes chez lui : « Quand il était plein de vin de champagne, Monsieur parlait aussi haut que Madame, mais son courage s'évaporait avec les fumées du vin » ; tous ces gens vont, viennent, s'attablent, mangent, rient, vont tirer des lapins, sont invités au bal masqué, aiment ou négligent leurs enfants, se réunissent à des « beuveries » où ils se grisent, font venir des biscuits d'Abbeville, paient la douane; ce ne sont ni des princes charmants ni des fantoches : ils sont nos semblables.

Mais c'est surtout par son caractère exotique que l'œuvre est curieuse. Il y a là une note imprévue qui rend un son nouveau ; il faut la signaler, car elle est rare à cette date ; Lesage lui-même l'oubliera quatre ans après, en 1736, qui est l'année du *Bachelier de Salamanque*. Don Chérubin voyage, lui aussi, séjourne au Mexique, et le licencié Carambola nous entraîne aux Indes occidentales ; mais, n'était l'en-tête des chapitres, à peine nous douterions-nous que nous avons quitté Paris, tant la couleur locale y est pâle, autant que dans le *Huron* ou dans *les Incas* de Marmontel. Elle est vive, chaude, éclatante dans certaines pages de *Beauchêne* qu'embrase l'ardent soleil de la Guinée et où miroitent les vagues de la mer des Antilles : *Beauchêne*, on l'oublie trop, inaugure une série nouvelle de romans qui devaient faire fortune. N'est-il pas piquant de voir Lesage montrer la route d'une main à Balzac, et de l'autre à Fenimore Cooper, à Mayne Reid, ou, si l'on veut, à de la Landelle, à Jules Verne, à Jean Richepin, à Pierre Loti, puisque nous n'oserions nommer ici Michelet? Comme ces végétations étranges et inconnues qui donnent aux pays lointains leur physionomie, les mots baroques, les récits aventureux, les usages singuliers des Hurons, des Iroquois, des Algonquins, des boucaniers, des frères de la Côte et des marins donnent au roman une saveur un peu âcre, mais attrayante par sa sauvagerie. Nous visitons les forts avancés du Canada

du nord, les postes les plus éloignés où se fait l'échange des armes et des étoffes contre les pelleteries des grands lacs; des *sakgames* commandent aux tribus sauvages; des Algonquins traversent les rivières sur des canots d'écorces ; les indigènes s'écrient : *Thetjat beqhein Kahpokrai, mahoonrai, acistah* ! Ce qui veut dire : mes frères, aux armes! feu! Les fleuves sont peuplés de caïmans et de castors; les forêts, d'outardes et d'orignacs; les Iroquois font des razzias féroces sur le territoire de Montréal et brûlent leurs prisonniers en les liant à des poteaux; Beauchêne eut pendant six années ce spectacle « amusant ». Les tribus concluent la paix en fumant le calumet et en « faisant chaudière » ensemble; les sauvages lèvent les bras au ciel pour prier l'*Onuntio*, qui est Dieu, en lui disant : *Matagont arondi*, c'est-à-dire : Que Dieu me donne à manger ; ils vont consulter le jongleur à qui son démon ou *ouachich*e dévoile l'avenir. Après les guerres, ils portent au poitrail de leur cheval les chevelures qu'ils ont scalpées. « Ils arrachent en même temps la peau de dessus le crâne, ils étendent ces peaux sur de petits cercles d'osier et les conservent précieusement. » Nous parcourons, en Afrique, les villages de nègres qui reçoivent les Européens par des nuées de flèches empoisonnées. Les excursions en pleine forêt vierge, les terribles exploits du grand chef surnommé *la Chaudière Noire*, la chasse aux lions, la soif brûlante du désert, les peuplades qui enterrent solennellement la hache pour conclure une trêve, il y a là en essence tous les plus pittoresques éléments de nos romans exotiques.

Et par-dessus tous ces tableaux chatoyants et ensoleillés, plane comme la grande inspiratrice de l'œuvre, cette puissance à la fois terrible et séduisante, la mer. La littérature contemporaine s'est complue souvent à célébrer cette grande poésie de la mer et la passion tenace qu'elle inspire à ses fidèles, en dépit ou à cause de ses colères. Cette passion pénètre tout le récit de Beauchêne ; elle est l'âme du flibustier, et on sent aussi qu'elle remue délicieusement l'âme de Lesage. Le

Breton du Morbihan se réveille au bruit des vagues qui déferlent sur le cap Tiburon et que fend le flibot de Beauchêne. Il se rappelle le temps où il courait pieds nus sur la plage de Sarzeau pour aller voir les baleinières échouées, ou les paniers remplis de marée frétillante que débarquaient les pêcheurs au soleil couchant, tandis que s'assombrissaient au large les roches noires d'Houat et d'Hedic, et que s'allongeait sur la lande la grande ombre du château fort de Sucinio. Les aventures de son flibustier lui font revoir la grève natale avec les algues noires et longues qui ondulent au gré des lames, et le clapot régulier des vagues qui meurent sous la roche humide, le bruit des amarres qui se raidissent, le grincement des fanaux en haut des mâtures, le frôlement des barques qui s'entre-choquent, la nuit, sous la clarté bleue et silencieuse du ciel.

On sent que ce lui est un plaisir de raconter la vie à bord, et les coutumes des marins, le quart que montent les officiers sur le tillac, les chaloupes qui font capot, les pavillons qu'on amène, les mâts de fortune qui se brisent à l'abordage, les brigantins de quatorze canons et les frégates de haut bord, les bouais ou jeunes mousses qui grimpent aux vergues, les câbles qu'on largue, les coques à radouber, les roulis, les bastingages, les caronades, les voiles en berne ou en pantaines comme celles d'un vaisseau délabré ; tout cet arsenal maritime, où il puise, amuse Lesage et lui rappelle qu'il est du pays des pêcheurs d'Islande.

Son flibustier est bien ce qu'il appelle lui-même « un bon homme de mer ». A peine à terre, il court à bord ; il se déplaît au milieu des terriens ; du fond de sa prison de Kinsal, il s'exhale en regrets : à peine en sort-il, déguenillé, sans pain, sans abri, il se rend à travers mille dangers jusqu'à Cork. Dévoré de faim et de vermine, en haillons, il ne quitte pas le quai, il s'enivre du mouvement qui anime les bassins du port. « Je me promenai longtemps sur le port où, malgré la faim canine qui me tourmentait, je prenais plaisir à considérer

les vaisseaux qui se présentaient à ma vue ; et je n'en voyais pas un à la voile que je ne me représentasse qu'il était à moi. » Aussitôt il rembarque pour la Jamaïque. Les campagnes se succèdent sans le lasser; il vole d'un abordage à un bombardement, d'une frégate anglaise à un garde-côtes portugais, et sa caravelle fatigue en tous sens les mers des deux mondes.

C'est un gars rudement trempé, qui illustre les derniers beaux jours de la flibuste. Qu'elle serait curieuse l'histoire de cette association qui malheureusement n'a pas d'annales! Quelle existence romanesque que celle de ces aventuriers qui prirent, vers 1600, pour points de ralliement Saint-Domingue et l'île de la Tortue! De là ils terrorisaient le monde, conduits par ces forbans extraordinaires d'audace et d'orgueil, Pierre Legrand, Lewis Scott qui prit à lui seul San-Francisco de Campêche, Alexandre Bras-de-Fer et Montbars l'Exterminateur, Nau l'Olonnois, qui rançonna Gibraltar en 1666, Van Horn, Grammont, Laurent de Grapp, qui pillèrent Vera-Cruz, et Morgan, et Sharp, et Harris, sans compter de Lussan, un noble de vieille souche, Dampier, Ducasse, Montauban qui échappa à l'explosion d'un vaisseau anglais. Les pilotes redoutaient d'apercevoir au large leur lugubre pavillon, une tête de mort et deux tibias croisés sur fond noir. Ils étaient une puissance, et Louis XIV ne dédaigna pas leurs offres de service. Après la paix de Riswyck, ils se retirèrent dans le Darien, où le chevalier de Galliffet les inquiéta; enfin le comte de Choiseul-Beaupré, gouverneur de Saint-Domingue, les attira près de lui, pour les lancer sur les Anglais. C'est eux qui débauchèrent et qui embauchèrent le jeune chevalier de Beauchêne, alors occupé à épouvanter les bourgeois de Montréal à la tête d'une poignée d'Algonquins. Ce jeune homme dont l'enfance s'était passée à assommer ses camarades et son précepteur, et à tuer tous les cochons et tous les chats du voisinage, promettait de faire un excellent pirate, et il tint ses promesses. L'histoire nous renseigne mal sur

lui. Il y eut bien à la même époque un de Beauchêne-Gouin, explorateur, parti de la Rochelle en 1698, qui parcourut les mers du Sud, découvrit et baptisa l'île Louis-le-Grand, près du détroit de Magellan, la Terre de Feu, l'île Beauchêne (52° 51 lat. S.), et fut pris par les flibustiers : ce n'est donc point le nôtre.

Ce que nous savons du chevalier de Beauchêne, c'est lui-même qui nous l'apprend dans la rédaction de Lesage. Ce dernier n'a utilisé que la première partie de ses mémoires : est-ce le temps qui lui a manqué pour les terminer, ou l'insuffisance des matériaux qui l'a découragé ? L'une et l'autre raison sans doute l'ont arrêté. La partie qu'il a rédigée comprend six livres, dont trois font digression (III-V) et sont l'histoire annexe de Monneville.

Ajoutons que ce récit n'est pas seulement une variété ou un prototype de nos voyages extraordinaires, ou un roman pour ainsi dire géographique et une étude d'ethnographie. Il renferme une part de sentiments, de passions, d'émotions douces ou pénibles, d'enthousiasme et de pitié. Rien n'est poignant comme tout le récit de la captivité de Kinsal, les tortures des prisonniers, la dureté des gardiens, les drames intimes de la captivité, les péripéties émouvantes de l'évasion. Ce sauvage verse quelquefois des larmes quand il retrouve ses parents qu'il a fuis, quand il quitte sournoisement ses bons et dévoués Algonquins, quand il pleure de rage, au milieu des privations de Kinsal, écrasé par le sentiment de son inerte impuissance. Mais la gaîté recouvre aussi ses droits, et quelques épisodes sont fort réjouissants, comme celui du jeune Iroquois Beauchêne reçu chez M. de Remoussin ; rien n'est plaisant comme les étonnements naïfs du jeune sauvage au milieu d'un luxe inaccoutumé, les agaceries des dames vexées par la timidité de leur gentil captif, les pièces qu'elles lui font, ses résistances aux nègres qui viennent lui faire sa toilette en répétant : *laver, maître, laver!* Il faut lire encore la cérémonie burlesque, bruyante et macabre,

où quelques jeunes écervelés protestent contre l'autorité des parents sur les fils : des grisettes du voisinage invitées à venir faire, à l'antique, les pleureuses gagées, s'en acquittèrent si bien que les archers furent contraints de mener tout le monde au poste. Il faudrait placer en regard de cette folie le tableau des orgies excentriques auxquelles se livrent les flibustiers enrichis par de récentes prises pendant le temps qu'ils passent à terre. On songe, en lisant ce récit, aux détails analogues que donne M. P. Loti sur la vie à terre des marins de Brest. Une joyeuse invention des compagnons de Beauchêne, fut par exemple, d'inviter à déjeuner à bord des bourgeois réputés jaloux, de les enchaîner à fond de cale, et de leur faire accroire qu'ils vont pendant ce temps faire la débauche avec leurs propres femmes. « Les plus jaloux surtout nous réjouirent par les frayeurs mortelles qui étaient peintes sur leurs visages. Tout cela pourtant ne fut qu'un jeu » ; et les pauvres maris en furent quittes pour la peur.

Par la variété des sujets et l'intérêt des épisodes, le livre dut plaire, et c'est son succès apparemment qui détermina, douze ans plus tard, Olivier Pexmelin à écrire en quatre volumes l'*Histoire des Aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes*. Mais Pexmelin est oublié et mérite de l'être : il serait injuste que Lesage partageât un sort dont doivent le préserver d'éminents mérites, une langue limpide, naturelle, claire, comique comme du Molière, alerte et vive comme du Beaumarchais, premier et parfait modèle, dans notre histoire littéraire, du style narratif. On reconnaît dans le *Beauchêne* la plume qui a écrit *Gil Blas*.

Il faut faire un seul lot de trois livres qui parurent à des dates différentes, parce que c'est, sous trois formes, une réédition, ou une suite, ou un appendice du *Diable Boiteux*. Lesage vide ses cartons et livre au public ses provisions de notes et d'anecdotes qui n'ont pas encore servi. Ce sont *La journée des Parques* (1735), la *Valise trouvée* (1740), le *Mélange amusant de saillies*



La statue de Lesage par de La Roquette, inaugurée à Vannes, en septembre 1892.

d'esprit et de traits historiques des plus frappants (1743).
La *Journée des Parques* est un songe divisé en deux parties ; il nous fait assister à leurs occupations qui sont de trancher les fils de nos jours, et de doter les nouveau-nés des qualités ou des vices qu'il leur plaît.

Les ciseaux travaillent et les victimes de toutes sortes tombent : c'est encore un cadre souple et commode à distendre.

CLOTHO, *montrant un fil.*

Faites donc main basse sur ce vieux professeur de l'Université, qui, depuis plus de soixante ans, ne fait point nettoyer ses habits de peur de les user.

C'est un pédant entêté des anciens. Il est tombé malade ; et comme il croit qu'il ne reviendra pas de sa maladie, il disait ce matin à un de ses amis : Ce qui me console, en mourant, c'est de n'avoir jamais lu aucun auteur moderne.

LACHÉSIS, *en riant.*

La plaisante consolation !

ATROPOS, *coupant.*

Qu'il meure donc content, ce fidèle partisan de l'antiquité.

Le lendemain, elles s'occupent à doter les hommes à leur naissance, ce qui est une attribution qu'elles n'avaient pas dans la mythologie. Elles puisent dans des vases les dons qu'elles nous envoient.

Elles cessent de travailler quand Lesage a épuisé ses imaginations.

Le début de la *Valise trouvée* est pittoresque comme une page du *Courrier de Lyon*.

Le Courrier dévalisé.

Un jeune marquis de Normandie, marié depuis peu de temps à une des plus riches et des plus aimables personnes de cette province, sortit un matin de son château pour aller

à la chasse avec un chevalier de ses amis, tous deux archi-petits-maîtres, et montés sur de bons chevaux, de même que quelques valets qu'ils avaient à leur suite. Après avoir fait environ une lieue, ils entrèrent dans une forêt, où bientôt ils aperçurent trois loups qui dévoraient une proie dont ils s'étaient saisis et qui prirent la fuite à leur approche. Nos chasseurs, dans le moment s'étant avancés au galop de ce côté-là, trouvèrent que c'étaient les restes d'un cadavre que des bêtes carnassières avaient déterré, et qu'elles achevaient de manger.

— « Ce misérable corps, dit le marquis, est apparemment celui de quelque voyageur que des brigands ont assassiné et enterré dans cette forêt. Mais, que vois-je ? ajouta-t-il en considérant une fosse d'où le cadavre paraissait avoir été tiré par les loups.

Voilà, ce me semble, une valise. — Oui, vraiment, dit le chevalier, c'en est une qui aura sans doute été mise en terre avec le malheureux mortel à qui elle appartenait : examinons-la bien attentivement. Aussitôt les valets descendirent de cheval, et deterrèrent entièremeni la valise, qui parut enflée et fermée d'un petit cadenas. — Parbleu! s'écria le marquis, voici à peu près l'aventure de Don Quichotte et de Sancho dans la montagne Noire. Voyons un peu si cette valise renferme autant d'écus que celle de Cardenio. Comme il n'avait pas la clef du cadenas, ils firent avec un couteau de chasse une large ouverture à la valise, qui se trouva remplie de papiers pliés en forme de lettres et bien cachetés.

— Oh ! oh ! dit le chevalier, c'est une malle de courrier. Le pauvre diable, en faisant sa route, aura près d'ici rencontré des voleurs qui lui auront pris son argent, et creusé un tombeau dans cette forêt pour mieux cacher la connaissance de leur crime.

— Quoi qu'il en soit, reprit le marquis après avoir regardé une des lettres de la valise, et reconnu la marque du bureau de Paris, sais-tu bien quel usage je suis d'avis que nous fassions de ces paperasses? faisons porter cette malle au château ; nous passerons cette après-dînée à lire une partie des lettres qu'elle contient ; ce passe-temps divertira nos dames ; qu'en dis-tu ? — J'approuve ton idée, répondit le chevalier ; je t'avouerai même que je serai ravi d'entendre cette lecture ; je suis assuré qu'elle nous réjouira. — Je n'en doute point, répliqua le marquis ; la diversité des styles et des matières nous promet un plaisir certain. Il est vrai, ajouta-t-il, que dans une si grande quantité de lettres il est 'impossible qu'il n'y en ait pas beaucoup de plates et de mal écrites.

— Tant mieux, répondit le chevalier, celles-là nous diver-

tirons plus que les autres ; plus elles seront ridicules, plus elles me feront plaisir ; enfin je m'attends à un pot pourri des plus plaisants. »

Des personnes moins vives que ces deux jeunes seigneurs auraient pu se faire un scrupule d'ouvrir ces lettres ; mais pour eux, s'étourdissant sur les conséquences, ils s'en firent un jeu. Ils abandonnèrent aux loups les restes du courrier infortuné ; après quoi renonçant à la chasse pour ce jour-là, ils retournèrent au château avec la valise.

Ils y trouvèrent bonne compagnie. Il y avait avec la marquise une comtesse et une autre dame du village, tous gens d'esprit et de belle humeur. Le marquis conta l'aventure de la valise trouvée, et son récit causa d'abord quelque terreur ; mais, comme on n'aime point à s'entretenir longtemps de choses tristes, et que d'ailleurs on ne s'intéressait guère pour le courrier, on se contenta de le plaindre un moment. On ne parla plus que de la valise, dont chacun parut curieux de voir les lettres. Les dames surtout en témoignèrent une si vive impatience, qu'il fallut, pour les satisfaire, en commencer la lecture immédiatement après le dîner. En vain le curé, homme sage et prudent, voulut se mettre en frais de remontrances, et représenter à la compagnie qu'il y avait quelque chose de répréhensible à sa curiosité, qu'elle ne pouvait la contenter sans s'exposer indiscrètement à découvrir le secret des familles, qui devait être inviolable et sacré. Mais, quoique ce bon prêtre parlât fort sensément, on lui coupa la parole ; on se moqua de ses représentations et même on exigea de lui qu'il serait le lecteur : ce qu'il fut obligé de faire malgré la répugnance qu'il y avait : le marquis étant un de ces seigneurs de village qui ne veulent essuyer aucune contradiction.

Il sort de cette valise beaucoup de choses, des lettres, le manuscrit d'un roman, des doléances, un auteur grec traduit en français. Les signataires du courrier représentent toutes les classes de la société, surtout les basses : une danseuse de l'opéra, une bonne normande, un garçon barbier, un gendarme. C'est une grande variété, et tout un coin de la vie intime de l'époque s'y éclaire. Il n'y a pas lieu d'insister trop ici sur cet opuscule secondaire dans l'œuvre de Lesage. Citons cependant cette lettre « d'un vieux poète à une dame

qui aime la littérature et dont l'esprit est très cultivé ». Elle conte une anecdote célèbre :

La *Judith* de M. l'abbé Boyer fut représentée par de fameux acteurs, et occupa la scène pendant tout un carême. La cour et la ville y couraient en foule, et principalement les femmes, qui, la trouvant, je ne sais pas pourquoi, fort intéressante, y mirent la presse. C'était tous les jours une si grande affluence de femmes de toutes sortes de conditions, qu'on ne savait où les placer. Les hommes furent obligés de leur céder le théâtre, et de se tenir debout dans les coulisses. Quelle fureur ! Imaginez-vous deux cents dames assises sur des banquettes, où l'on ne voit ordinairement que des hommes, et tenant des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchants. Je me souviens surtout qu'il y avait au quatrième acte une scène où elles fondaient en pleurs, et qui, à cause de cela, fut appelée la scène des mouchoirs. Le parterre, où il y a toujours des rieurs, au lieu de pleurer avec elles, s'égayait à leurs dépens. Pour moi, je ne prenais plaisir qu'à observer l'auteur, auprès de qui je me trouvais quelquefois à l'amphithéâtre. Enivré du succès de sa *Judith*, il allait là mendier des louanges, comme font tous les auteurs en pareil cas, et il n'avait pas peu d'occupation à répondre aux compliments qu'on lui faisait. « Monsieur l'abbé, lui disait l'un, voilà ce qui s'appelle une pièce sublime et pathétique. — Vous devez être bien content, lui disait l'autre, d'avoir produit un si bel ouvrage ; aussi vous voyez tous les spectateurs dans l'admiration. — Je leur en donnerai bien d'autres, répondait modestement le Gascon sur le ton de son pays. Je tiens le public, à présent que je sais son goût. » Boyer se donnait ainsi les violons, et véritablement Paris n'abandonnait point sa pièce. En un mot, le charme dura jusqu'à la clôture du théâtre. Alors notre auteur, un peu trop persuadé du mérite de sa tragédie, se hâte d'en faire gémir la presse ; si bien qu'elle fut imprimée dans la quinzaine, et sifflée à la Quasimodo, c'est-à-dire à la rentrée.

Dans une autre lettre, nous lisons le plaisant récit d'un garçon qui jouait aux échecs avec un Cordouan, don Gabriel. Comme il perdait toujours, le Cordouan lui propose de faire la partie avec son singe.

« Vous pouvez jouer avec le mien répondit don Gabriel, car c'est un animal plein d'adresse et d'intelligence. Il entend tout ce que je lui dis, et je l'ai trouvé si disciplinable, que je lui ai montré à jouer aux échecs. — Aux échecs ! s'écria le Français avec une extrême surprise. Cela peut-il être? — Il ne tiendra qu'à vous, reprit le Cordouan, d'en être témoin tout à l'heure ; et je vous assure qu'il s'en acquitte si bien, que je parierais plutôt pour lui que pour vous. — Sandis ! dit le Gascon, je crois que vous me bernez. Un singe jouer aux échecs ! Il faut que je joue une partie avec lui par curiosité ; je veux avoir le cœur net sur cela. »

Le gentilhomme de Cordoue, pour le satisfaire, appela son singe : « Narcisse, lui dit-il, mets-toi à ma place, et achève la partie que j'ai commencée avec ce seigneur étranger. » Alors le singe sauta sur la table, se plaça devant le Gascon, et en moins de dix coups il fit échec et mat. Le chevalier de l'Echiquier, qui ne s'était point attendu à perdre si promptement la partie, au lieu de rire de l'aventure, en fut si mortifié, que, se laissant aller à la colère, il jeta Narcisse à six pas de lui d'un coup de poing. Le pauvre animal en poussa un cri perçant, et se retira en faisant d'horribles grimaces. Le seigneur de Roquas ne vit pas sans chagrin maltraiter son singe ; il en fit des reproches au Gascon. — « Vous êtes bien vif, vous autres Français, lui dit-il ; pourquoi avez-vous frappé mon singe? Cela ne se fait point entre bons joueurs. Si vous avez perdu la partie, ce n'est qu'à vous seul que vous devez vous en prendre. — Vous avez raison, seigneur don Gabriel, lui répondit le gentilhomme de Bordeaux, j'ai tort, je l'avoue ; nous autres Gascons nous avons le sang un peu chaud. Je vous demande pardon de mon injuste emportement ; et, pour me réconcilier avec Monsieur votre singe, je vous prie de l'engager à me donner ma revanche. — C'est ce que je n'oserais vous promettre, lui repartit l'Espagnol. Mon singe est effrayé. Je ne sais s'il voudra m'obéir ; cependant je vais tâcher de le faire revenir. » En même temps il se mit à rappeler l'animal, employant tantôt la prière et tantôt la menace. Mais l'indocile Narcisse, au lieu de se montrer, se tenait caché dans un coin, craignant de s'exposer, s'il paraissait, à recevoir un nouveau coup de poing. Son maître toutefois lui parla de façon qui le rassura ; et l'ayant fait revenir auprès de lui : « Allons, mon fils, lui dit-il en le caressant, donne à Monsieur sa revanche, et ne crains rien. Il est fâché de t'avoir frappé. Cela ne lui arrivera plus. » Le singe aussitôt se remit sur la table, devant l'échiquier, et commença une seconde partie en tremblant

de tous ses membres, car la vue du Français lui faisait peur. Narcisse joua pendant un quart d'heure sans faire le moindre mouvement qui pût laisser entrevoir le dessein qu'il méditait ; mais tout à coup sautant de dessus la table en bas, il prit la fuite avec épouvante, et disparut comme un éclair. Le Gascon, surpris de cette action du singe, demanda pourquoi il s'enfuyait ainsi. — « N'en voyez-vous pas bien la raison ? lui répondit don Gabriel. Vous n'avez plus que deux coups à jouer ; après quoi il vous fera échec et mat. Et comme il n'a pas oublié de quelle manière vous en usez avec les gens qui vous gagnent, il a pris, en singe prudent et sage, la précaution de s'éloigner de vous avant la fin de la partie. »

Le livre est ainsi fait, décousu, mais émaillé de traits plaisants : c'est un bon recueil, tout comme le *Mélange*, où il n'y a même plus l'ombre d'un cadre ni d'un plan. Lesage ramasse ses miettes et en emplit un volume. Il balaie son magasin à peu près vide. Son livre est bien nommé : *Mélange*. Il y a de tout : Grecs, Romains, Espagnols, généraux, habitués du café de la rue Saint-Jacques, Euripide, Auguste, don Pèdre d'Aragon, Cromwell, Scarron, Voltaire, etc. Feuilletons ce recuéil qui ne manque ni d'esprit ni de gaîté :

La Vanité de Santeuil.

Monsieur de Santeuil, ce fameux poète latin, a dit mille choses qui ne sont point dans le Santoliana, et qui pourtant mériteraient d'y être. Un jour j'allai voir ce chanoine avec un de mes amis ; nous le trouvâmes qui se promenait seul, en gesticulant, dans le jardin de Saint-Victor, où il faisait apparemment des vers ; car il en composait sans cesse. Nous l'abordâmes, et, lui adressant la parole : « Monsieur, lui dit mon ami, qui vivait avec lui très familièrement, nous venons, ce gentilhomme et moi, vous prier de nous faire part de la nouvelle hymne que vous avez composée, et qu'on nous a extraordinairement vantée; voulez-vous bien nous accorder cette satisfaction ? Ce Monsieur que je vous présente, ajouta-t-il, se connaît parfaitement en poésie latine ; et pour preuve de cela, c'est qu'il est admirateur de vos ouvrages. — Je le veux bien,

Messieurs, répondit Santeuil : vous allez entendre la plus belle chose du monde. Je ne crois pas avoir rien fait de meilleur en ma vie. »

La modestie, comme on le peut voir par ce début, n'était pas la vertu favorite de ce poète, lequel, à l'exemple d'Horace, se louait sans façon lui-même à tout propos, et disait ordinairement ce vers, dans l'ivresse d'un ouvrage qu'il venait d'enfanter :

Sublimi feriam sidera vertice.

Il nous récita donc l'hymne avec sa vivacité ordinaire. Nous applaudîmes à sa versification, ou, pour mieux dire, nous lui en parûmes charmés. Nos louanges échauffèrent le poète, qui tout à coup entrant en enthousiasme, s'écria, du ton d'un énergumène, qui était son ton naturel : « Voilà ce qui s'appelle des vers ! Virgile et Horace s'imaginaient que personne, après eux, n'oseraient composer des vers dans leur langue. Il est certain que ces deux princes de la poésie latine, après avoir coupé, pour ainsi dire, l'orange en deux, et l'avoir pressée, l'ont jetée ; mais moi j'ai couru après l'orange, en criant à haute voix : « Attendez, poète de Mantoue, et vous, favori de Mécénas, attendez, j'en veux faire des zestes. »

Je viens de dire que le poète Santeuil avait bonne opinion de ses ouvrages ; en voulez-vous encore une preuve démonstrative ? Je vais vous la donner. Je dînais un jour avec lui dans sa chambre. Sur la fin du repas, il entre un chanoine de Saint-Victor chargé de deux lapins qu'il présenta à M. de Santeuil en lui disant : Mon cher con, frère, je reviens de mon prieuré, d'où je vous apporte deux lapins de ma garenne. Je vous prie de les accepter d'aussi bon cœur que je vous les présente. — Ah ! mon ami, répondit vivement Santeuil, je reçois votre présent avec plaisir, et je vous en remercie. Je vous le paierai au centuple ; je vous donnerai un exemplaire de mes ouvrages.

Anecdote de Michel-Ange.

On dit que le père du fameux Michel-Ange, n'étant pas bien aise que son fils s'attachât à la peinture, avait coutume de le gronder quand il le voyait peindre ou dessiner. Un jour, entre autres, en le reprenant, il se mit dans une colère horrible contre lui. Notre peintre, au lieu de faire quelque attention aux reproches que son père lui faisait, le considéra

avec admiration ; et, frappé d'un si beau modèle de vieillard irrité : « Oh ! s'écria-t-il en enthousiaste, le beau père en colère à peindre ! »

Le vaillant la Ramée.

Un grenadier, surnommé la Ramée, ayant été condamné à passer par les armes pour avoir commis un crime militaire, fut conduit au lieu de son supplice. Là, quand il vit que ceux de ses camarades qui devaient décharger leurs fusils sur lui, allaient lui rendre ce triste service : Mes amis, leur dit-il, ne me tirez pas, je vous prie, au visage ; je n'aime point cela ; c'est une faiblesse que j'ai. Adressez, poursuivit-il, en leur montrant sa poitrine à nu, adressez là vos coups. En même temps, ils tirèrent sur lui tous ensemble ; et comme, après cette décharge, le grenadier se sentit encore en vie, il s'écria brusquement : « Il faut du canon pour tuer la Ramée ». Mais, en achevant ces mots, il tomba raide mort.

Quelque part.

Une dame voyant entrer chez elle un financier qui venait quelquefois prêter usurairement de l'argent à son mari, dit tout haut en le regardant d'un air dédaigneux : Quel est cet homme-là ? Il me semble l'avoir vu quelque part — « Cela se pourrait bien, Madame, lui répondit l'usurier, car j'y vais quelquefois. »

Le sommeil de La Fontaine.

Le jour qu'on représenta pour la première fois le ballet d'*Astrée* de M. de La Fontaine, ce fameux poète sortit de la salle après le premier acte, et s'en alla au café de Marion, où il s'endormit dans un coin. Pendant qu'il dormait, il entra un homme qui le connaissait, et qui fut si surpris de le voir là, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : Comment donc ! M. de La Fontaine ici ! Ne devrait-il pas être à la première représentation de son *Astrée* ? A ces mots, l'auteur, se réveillant en sursaut et bâillant, répondit : « J'en reviens. J'ai essuyé le premier acte, qui m'a tant ennuyé, que je n'ai pas voulu entendre les autres. J'admire la patience des Parisiens. »

Le langage des chats.

Un jeune Jacobin, dit-on, fut mis en pénitence au haut de son église, dans la rue Saint-Jacques. Il était renfermé dans

une petite chambre qui était de niveau à la gouttière et dans laquelle le jour n'entrait que par une lucarne: de sorte que le bon Père ne pouvait voir par là que les chats et les chattes qui venaient sur les toits tenir leurs joyeuses assemblées. Comme un prisonnier se fait un amusement de tout, le moine s'attachait à regarder ces animaux, faute de pouvoir mieux passer le temps. Il demeura dans sa prison assez longtemps, et il eut tout le loisir de les examiner. A force d'entendre leurs divers cris, il en acquit l'intelligence. Leurs miaulements lui parurent une langue ; et là-dessus il lui vint une folle envie qu'il voulut satisfaire, c'est-à-dire de composer un dictionnaire des chats. Il se fit donner du papier et de l'encre et, dans l'oisiveté de sa prison, il entreprit cet ouvrage burlesque. Pour en venir à bout, voici comme il s'y prenait : attentif aux mouvements des chats, il confrontait leurs cris avec leurs actions. Il orthographiait le mieux qu'il pouvait les sons qui frappaient son oreille ; et peu à peu il apprit à contrefaire si bien les chats, qu'il entendait leur langage, qui me paraît avoir un grand avantage sur notre langue, en ce qu'il n'est point sujet à changer comme elle. « Les matous ne cherchent point le ton de la bonne compagnie, et miaulent aujourd'hui de la même facon qu'ils miaulaient du temps de Jean-de-Vert. »

Lesage vidait ainsi sa giberne, par un choix d'anecdotes sur les autres et sur lui-même : car il est souvent aisé à reconnaître sous le masque de l'auteur dramatique mécontent des comédiens, ou sous celui de l'écrivain dédaigneux de se présenter à l'Académie française. « Content de voir mes ouvrages en quelque estime dans le monde, je borne ma gloire à pouvoir conserver ma petite réputation. »

Qu'on reconnaît bien là Lesage avec son horreur de la lumière et de l'éclat, sa modestie dans laquelle il entre autant de fierté que d'indépendance. Sainte-Beuve a bien saisi ce caractère : « Homme de génie mais indépendant, il sut, pour être libre, renoncer à une part de cette considération qu'il lui eût été si facile de se concilier. » — « On ne vaut dans ce monde que ce qu'on veut valoir », a dit La Bruyère. Lesage le savait ; mais, pour paraître à tous ce qu'il était, il ne consentit

jamais à se poser à leurs yeux lui-même. Il aimait mieux hanter les cafés que les salons : « Je mourrai dans une vieillesse obscure! » Il semblait s'être appliqué ce mot d'un ancien.

CHAPITRE XIII

LESAGE ROMANCIER.

Le duc d'Olivarès dit à Gil Blas dont il vient de lire le style : « Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'Etat ? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis et même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel. » Le compliment rejaillit, par delà Gil Blas, sur Lesage qui est, avant Gil Blas, l'auteur de ses Mémoires. Il fut rarement mieux mérité. Chez lui, aucune recherche, nulle excentricité de langage, aucune acrobatie de plume. Il a la haine des néologismes et du précieux. Dans la *Valise trouvée*, il s'égaie des nouveaux mots à la mode pour les railler ; quelques-uns cependant ont fait fortune, comme les termes *inculpation*, *inconsolablement*. Les phrases enchevêtrées sont rares, et on les compte. Pour l'ordinaire, elles sont lestes, alertes, courtes. C'est déjà le style du XVIII[e] siècle, la phrase de Voltaire. Lesage est au point de partage des deux siècles. Il tient des deux. Il donne une main à Molière, l'autre à Beaumarchais. Il a beaucoup pratiqué le siècle de Louis XIV: il y paraît à nombre de réminiscences du *Cid*, de *Bajazet*, de Molière surtout, dont il cite inconsciemment bien des traits et des termes. Vadius, Tartufe, Alceste, M. Loyal, Mascarille, Jodelet, le Maître à danser, tous ces personnages reparaissent à travers les récits de Lesage qui semble remercier Molière de ses prêts par l'éclatant

hommage qu'il lui a rendu : « Malheureux acteurs comiques! Vous qui, nourris de la lecture de Plaute et de Térence, vous flattez de faire revivre ces grands Maîtres en les imitant, vous êtes dans l'erreur. C'est vainement que Molière, leur disciple et leur rival, vous offre des leçons : vous ne réussirez point. » (*Valise trouvée.*)

Mais si Lesage procède du siècle classique, il ne tourne pourtant pas le dos au siècle qui s'ouvre. Une parenté, une filiation étroite le rattache à Beaumarchais, par exemple, et le petit barbier d'Olmédo a déjà bien la mine d'un Figaro. La langue même est déjà celle du Barbier de Séville. Ecoutez le prisonnier du petit Goave dans Beauchêne : « Il semble que je sois né pour faire connaître au monde toute la bizarrerie du sort. Après avoir été, depuis mon enfance jusqu'à présent, comme enseveli dans l'étude des belles-lettres, me voilà réduit à courir les mers, non en curieux naturaliste, mais en qualité de flibustier. Quelle étrange métamorphose! » On croirait lire du Beaumarchais.

Une facture que Lesage affectionne et qui donne au développement de l'idée un balancement assez gracieux, c'est la répartition de la phrase en deux portions qui se répondent et sur lesquelles elle pose comme sur deux piliers. J'en cite un exemple : « Il ne lui échappa aucun trait fanfaron, quoique je lui eusse volontiers pardonné de — vanter la moitié de ce qui lui restait de lui-même, — pour le dédommager de la perte de l'autre. » (*Gil Blas*, VII, XII.)

En général, le style est soigné, sans négligences. Celles-ci sont rares, et quand il écrit : « elle finit enfin sa narration », la répétition est assurément plus volontaire, pour produire l'effet, que dans Boileau : « et pour finir enfin par un trait de satire ». Par exemple, il admet volontiers quelques trivialités, formules banales ou populaires, dictons et proverbes qui donnent de la familiarité et de l'entrain au récit. Les dictons sont bien à leur place dans la bouche des

valets et gens du peuple, dont le vocabulaire est pauvre, et qui s'empressent d'accepter toute faite l'expression de leur pensée quand ils la trouvent : ils sont paresseux pour chercher les mots. Ces trivialités chez Lesage sont un trait de vérité. Gil Blas, se voyant à la cour en passe de faire fortune, dit qu'il est « sous la gouttière ». Un autre personnage, dans une bonne place, « fait ses orges à merveille ». Des métaphores sont empruntées au vocabulaire des jeux, aux quilles, aux échecs : « Tenez pied à boule », ou bien les Maures, cherchant un roi évadé, ne trouvèrent « ni roi ni roc » ; le roc est la pièce que nous appelons la Tour. Voulez-vous que la trivialité s'accentue ? Gil Blas demande à se mettre en relation avec quelqu'un : « Faufilez-nous ensemble », dit-il. Ailleurs un jeune seigneur se vante de ne jamais « rater » ce qu'il fait. Un personnage en presse un autre de questions, et celui-ci réplique : « Vous me pressez furieusement le bouton ! » Faut-il accentuer plus encore, et voulez-vous que le romancier vous rappelle qu'il écrit beaucoup pour le théâtre de la Foire? Scipion entre chez l'archevêque de Séville parmi les « fouille-au-pot » de la cuisine. Rafaël s'écrie : « La mèche est découverte ! » Des convives « bien conditionnés » s'occupent à « s'empiffrer » et à « fesser les vins de Monsieur le comte ».

Par quel bizarre contraste cèt argot s'encadre-t-il par endroits du style le plus pur, le plus savant même? Quand ils ne parlent pas comme des portefaix, tous ces héros s'expriment comme des guerriers d'Homère on comme des académiciens. Ils sont tous fort érudits ; les moindres valets sont des bacheliers, ou des licenciés manqués ; ils possèdent à fond leurs humanités et humilient notre ignorance. Des livres de Lesage on extrairait aisément une histoire universelle depuis la plus haute antiquité, à commencer par la mythologie. La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parents ; Harpocrate, la triple Hécate,

la déesse Cotys, tous les dieux de l'Olympe circulent avec aisance et grâce à travers le récit. Homère y fournit mainte image et maint héros; le roi Priam, la belle Hélène, Nestor, le festin des Lapithes, le siège de Troie, Pénélope, Télémaque, Ulysse, Enée. Que si l'on quitte la légende pour entrer dans l'histoire, voici venir en un imposant cortège Pythagore et Isocrate, Denys de Syracuse et Alexandre, Platon et Epictète. Les Romains ne le cèdent pas aux Grecs et se font représenter par le roi Numa, Nomentanus le gastronome, Novius le crieur, Virgile, Horace, Caligula, Messaline, Sénèque, Galba, Plaute, Lucilius : la littérature et l'histoire antiques sont les sujets familiers des plus humbles parmi ces valets et ces picaros. Ils tiennent de l'érudition paternelle, je veux dire celle de Lesage. Elle était fort étendue, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les citations et les allusions savantes qu'il fait dans les deux seules lettres qui constituent toute sa correspondance, l'une à Pontchartrain, l'autre à Fuzelier : elles sont d'un homme à qui l'archevêque de Grenade eût dit comme à Gil Blas : « Je vois que vous êtes ferré sur les humanités. »

Faut-il observer que sa prose renferme des hispanismes, soit qu'il ait intercalé des mots espagnols, soit qu'il les ait francisés? C'était trop naturel chez un écrivain qui fréquentait beaucoup les livres espagnols et dont les romans se passent tous en Espagne. Mais ce qu'il faut noter, c'est le caractère particulier de ce style si mouvementé, si animé, auquel les personnages doivent tant de vie et de vérité. Il est fort dramatique en ce sens qu'on le sent écrit par un homme de théâtre; les dialogues y sont tout découpés, il suffirait de les porter à la scène. Les monologues aussi sont scéniques, avec les alternances et les hésitations qui semblent dédoubler le personnage, et qui sont la première condition de leur intérêt. Lesage joint même au texte le geste, qui est le plus comique du monde, et des mieux observés. Ici un jeune médecin dicte son ordon-

nance « en se regardant dans un miroir et en rajustant ses cheveux ». Il fait des exclamations un emploi des plus ingénieux : elles donnent beaucoup de naturel aux discours. « Comment diable ! voilà bien de l'argent ! » Quand Gil Blas relève de maladie : « Miséricorde ! que de volaille achetée pendant que j'étais sans connaissance » ! Et ailleurs : Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation au seigneur Gil Blas ! — ou : « Vive Dieu ! vous nous enseignez là de bonnes conditions ! » et un peu après : « Halte-là ! seigneur Arias de Londona ! »

Si les personnages de Lesage accusent une vie si intense, c'est en partie grâce à la vivacité du style, c'est aussi peut-être parce que Lesage les nourrit bien. Il fait dans ses développements une grosse part à la gastronomie ; ses personnages ont le teint fleuri, la bouche bien fendue ; on nous les montre à table, on nous communique leurs menus ; ils prennent une réalité expressive et pleine de santé, comme si tous ces gens venaient nous dire, la bouche pleine : « Je mange, donc je suis ! »

Nous comprenons autrement aujourd'hui l'exposition d'un sujet et des personnages, qu'on ne faisait autrefois. Nous avons perfectionné, complété ce qu'on appelle le réalisme, que le xvii[e] siècle soupçonna surtout par ses auteurs les plus médiocres, comme Saint-Amand ou Chapelain, que l'époque de La Bruyère et de Lesage démêla beaucoup mieux, et que Balzac et Flaubert ont amené à son plus complet état. L'art de représenter la vie comporte plusieurs degrés que notre littérature a atteints par des progrès successifs. Les grands écrivains du xvii[e] siècle méprisent les descriptions extérieures, et préfèrent les peintures morales. Corneille, Racine se passent de décorateurs et de costumiers. Il faut, pour jouer Nicodème, un palais à volonté et une bague ; il faut un palais et une chaise pour jouer *Phèdre*. Lesage fait entrer dans son œuvre à plein bord la vie large et plantureuse ; à ses personnages

il donne la vie végétative, la physionomie, le costume, le geste, l'attitude : il lui manque encore de nuancer le langage qu'il leur prête à tous, et surtout de les mettre dans leur décor. Ces deux points sont les manques capitaux de son roman pour ressembler tout à fait aux nôtres. Les persónnages parlent tous la même langue et se servent des mêmes formes de style. Ouvrez le roman à quelle page vous voulez : il vous est impossible de reconnaître par la phrase seule si c'est Gil Blas, son valet ou son ministre qui a la parole. Ce fut une des conquêtes du réalisme en notre siècle, d'exprimer les différences des conditions par le seul langage, sans être cependant obligé de recourir au jargon, au patois, à l'argot dont se servait en pareil cas Molière. Ceux de nos écrivains qui introduisent dans leurs œuvres, par souci de la couleur locale, le jargon des paysans, le langage spécial des ouvriers, sous prétexte de progrès, ils retardent de deux cents ans et veulent nous ramener aux paysans de Molière qui admirent les « biaux messieurs avec du dor dessus. » Le talent est de rendre l'expression de ce jargon en respectant la forme littéraire.

C'est surtout le décor qui manque chez Lesage. Ses héros, très vivaces, s'agitent devant un fond gris, que marquent par-ci par-là quelques traits en couleur. Les intérieurs de chambre, les maisons, l'aspect des rues, les descriptions de villes, le soleil de l'Espagne, la nature, les Sierras rocheuses, les forêts d'oliviers, les haies d'aloès, les mœurs des citadins ou des paysans, tout cela est demeuré dans l'ombre. L'Espagne de Lesage est celle d'un homme qui ne la connaît pas, qui n'y a jamais été, et qui n'a nul souci d'en faire des descriptions pittoresques. Son ignorance est telle qu'il parle des jardins de l'Escurial : à l'Escurial, on ne trouve qu'une bibliothèque et des tombeaux.

Le sens même de la nature lui manque. Allons aux champs avec lui, et arrêtons-nous devant cet ermitage qu'il va, par extraordinaire, décrire : « C'était une

grande et profonde grotte que le temps avait percée, dans la montagne, et la main des hommes y avait ajouté un avant-corps de logis bâti de rocailles et de coquillages et tout couvert de gazon. Les environs étaient parsemés de mille sortes de fleurs qui parfumaient l'air : et l'on voyait auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne, par où sortait avec bruit une source d'eau qui courait se répandre dans une prairie. Il y avait à l'entrée de cette maison solitaire un bon ermite qui paraissait accablé de vieillesse. Il s'appuyait d'une main sur un bâton et de l'autre il tenait un rosaire à gros grains, de vingt dizaines pour le moins. Il avait la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune à longues oreilles, et sa barbe, plus blanche que la neige, lui descendait jusqu'à la ceinture. » Combien la figure est plus précise, d'un trait plus ferme et plus arrêté, que le paysage : encore celui-ci est-il parmi les plus poussés.

Ces figures animées sur un fond en grisaille rappellent celles de La Bruyère, avec qui Lesage a plus d'un trait commun, entre autres le goût des sentences, des maximes, des pensées : sortes de formules qui résument les expériences passées à la façon des formules de la science. On ferait un recueil de pensées morales que l'on peut extraire des livres de Lesage. Il n'oublie pas sa promesse du prologue : « Si tu me lis avec attention, suivant le précepte d'Horace, tu y trouveras l'utile mêlé avec l'agréable. »

Comme ses pensées se mêlent au récit, elles affectent toutes les formes, dialogues, scènes, apostrophes : et c'est encore pour cette raison qu'on pourrait tirer de *Gil Blas*, par exemple, un pendant aux *Caractères*.

Il ne reste plus, pour déterminer la physionomie de Lesage écrivain, qu'à dire quelques mots de ses procédés de composition, qui sont fort particuliers, et toujours fort naïfs. Lesage cherche avant tout un cadre souple, élastique, qui se prête à sa fantaisie et à ses ressources. Le plan est toujours complaisant, il peut à volonté s'étendre ou se resserrer ; le récit s'arrête quand il plaît

à l'auteur ou quand il n'a plus rien à dire ; ses conclusions ressemblent à des désertions.

Il n'a pas l'art de composer. Dans le *Diable Boiteux*, il a fait, comme La Bruyère, un défilé de types et d'anecdotes où les personnages ne se voient, ni ne se connaissent, ni ne se rencontrent. Nous avons vu qu'au théâtre, ce n'est pas par la composition qu'il brille. Ses romans sont tous construits sur le même modèle : un jeune homme entre dans la vie par une porte basse, se faufile à travers les dernières classes de la société, qu'il traverse en recueillant çà et là les leçons de l'expérience. Il rencontre sur sa route des aventuriers qui lui ressemblent et qui content chacun son histoire : voilà le canevas, lâche et élastique, aux mailles complaisantes entre lesquelles l'auteur insérera plus ou moins de matière, au gré de son humeur et à la mesure de ses provisions. C'est le roman à tiroirs, fait de fonds de tiroirs. Mais c'est la vie, cela ! La question est de savoir si la vie est assez logique, assez bien arrangée, pour servir de modèle et de plan à une œuvre d'art. La vie n'est pas artistique.

Aussi les héros de Lesage ont-ils l'air plutôt d'assister aux événements que de s'y mêler, et encore moins de les dominer. C'est un tissu, non, une mosaïque d'épisodes. Il fallait les réunir, les cimenter, de peur que tout ne se disloquât. Le seul fil du récit est trop ténu pour retenir ce chapelet, et l'empêcher de s'éparpiller. Lesage eut recours à quelques procédés faciles et factices pour conglutiner l'œuvre et éviter qu'elle ne s'émiettât. Ce fut d'abord de faire comme des annonces de ce qu'on lira plus loin, de jeter comme un jalon sur le chapitre suivant, pour l'entamer et le réunir à ce qui précède. C'est le procédé de la *suite au prochain numéro.* Il a soin encore d'user amplement des reconnaissances. Une rencontre fortuite remet sous nos yeux et devant les pas du principal héros une figure déjà vue : et cette réapparition est une liaison entre deux parties du récit. Quelquefois ce n'est pas le personnage lui-même qui

reparaît, c'est son nom que l'on prononce, c'est une simple allusion à un fait antérieur : et ce souvenir éclaire comme d'une lueur furtive le passé de ces héros qu'il relie au présent.

Lesage imite l'habitude des nouvellistes espagnols, qui est d'intercaler des récits secondaires au milieu du récit principal. Les gens que rencontrent Gil Blas ou Chérubin leur racontent leur vie avec une complaisance souvent prolixe ; tous échangent leurs souvenirs depuis l'âge le plus tendre ; ils vont, leur biographie sous le bras, et le héros principal a de fréquentes occasions de se reposer, les bras croisés ; l'action se repose avec lui, et quelquefois cette pause est longue. Car il arrive que le récit intercalaire introduit à son tour des personnages qui eux aussi ont leur vie à se raconter : c'est alors une cascade de narrations emboîtées les unes dans les autres, comme les petites caisses en bambou des casse-têtes chinois. Parfois, les gens qui nous ont narré leur vie disparaissent ensuite, laissant dans le vide l'amorce qu'ils avaient jetée sur le récit général. Parfois aussi on les perd de vue quelque temps, puis ils reparaissent au moment où on les a un peu oubliés.

Le roman a depuis accompli de grands progrès. Les limites sont moins larges, et il gagne en précision, en observation. On ne conte plus la vie entière d'un homme, — encore faut-il noter que les événements par où passent les héros de Lesage suffiraient à remplir proprement deux existences humaines, — on découpe dans la vie une époque restreinte, un cas spécial, une crise : c'est là ce qui permet au psychologue d'aiguiser et d'exercer sa pénétration. Le roman de caractères a succédé au roman d'intrigue, qui faisait les délices de l'Espagne. Mais ce qu'il faut noter, c'est la part considérable qu'a prise Lesage au mouvement, à l'évolution de ces genres. Il ne l'a voulu ni idéal ni bouffon : il l'a vu et fait exact dans toute sa vérité humaine, non pas exact de ce réalisme spécial qui remue plus volontiers

les bas-fonds, mais il a cherché la représentation adéquate des mœurs et des aspects de la société moderne, tout en respectant les droits de l'art et en répudiant l'imitation servile et mécanique. « Le réaliste, s'il est un artiste, a écrit Guy de Maupassant avec raison, cherchera non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Un choix s'impose donc, ce qui est une première atteinte à la théorie de toute la vérité. » On ne saurait mieux penser.

CHAPITRE XIV

LES DERNIÈRES ANNÉES.

Lesage habita successivement à Paris, rue du Vieux-Colombier, le cul-de-sac de la Foire-Saint-Germain, le quai de l'Horloge au *Soleil d'or*, le faubourg Saint-Jacques du Haut-Pas, où Joseph Spencer fut le voir. Il nous décrit sa demeure.

Sa maison est à Paris dans le faubourg Saint-Jacques, et se trouve ainsi bien exposée à l'air de la campagne.

Le jardin se présente de la plus jolie manière que j'aie jamais vue pour un jardin de ville. Il est aussi joli qu'il est petit, et quand Lesage est dans le cabinet du fond, il se trouve tout à fait éloigné des bruits de la rue et des interruptions de sa propre famille. Le jardin est seulement de la largeur de la maison, laquelle donne d'abord sur une sorte de terrasse en parterre planté d'une variété de fleurs les plus choisies.

On descend de là, par un rang de degrés de chaque côté, dans un berceau. Ce double berceau conduit à deux chambres ou cabinets d'été, tout au bout du jardin. Ils sont joints par une galerie ouverte dont le toit est supporté par de petites colonnes, de sorte que notre auteur peut aller de l'une à l'autre toujours à couvert dans les moments où il n'écrit pas. Les berceaux sont couverts de vigne et de chèvrefeuille et l'intervalle qui les sépare est arrangé en manière de bosquet (grove-work).

Quand Lesage sortait, c'était pour aller, non loin de son domicile, à un café de la rue Saint-Jacques, où son arrivée faisait toujours sensation. Il y avait une répu-

tation, que nous pouvons croire légitime, de fin causeur. Il devait reposer un peu les habitués, des disputes dont retentissent toujours, dans les œuvres de Lesage, les lieux de ce genre, « lieux fertiles en disputeurs ». On se levait, on s'approchait, on faisait cercle, on montait sur les chaises, sur les tables, pour l'écouter. Et de fait, c'était un régal de l'entendre. Moréri vante sa conversation très amusante et fort agréable.

En 1743, Lesage quitta Paris et alla vivre, avec sa femme et sa fille, à Boulogne-sur-mer, où un de ses fils était chanoine au chapitre, et secrétaire de l'évêque Henriau, le tuteur de Lyonne.

On voit encore la maison où il passa ses dernières années et où il mourut. Elle a été depuis élevée de deux étages et cimentée, mais une reproduction de l'ancienne a été conservée dans l'*Annotateur de Boulogne*, 3 mars 1825. C'est le numéro 3 de la rue du Château, haute ville. Une inscription de marbre noir a été placée le 17 juillet 1820 au-dessus de la porte :

IÇI EST MORT L'AUTEUR DE *Gil Blas* EN 1747.

Sous l'inscription, on a déposé dans la muraille des pièces de monnaie et une boîte en plomb contenant un exemplaire sur vélin d'une notice sur Lesage par Hédouin. C'était une petite maison à un seul étage, pignon sur rue, porte ceinturée précédée de marches en pierre, flanquée de deux colonnes.

C'est au comte de Tressan que nous devons les plus précieux détails sur les dernières années de son ami. Il les a réunis dans une lettre célèbre, adressée à l'éditeur des œuvres choisies de Lesage, Paris, 1783 :

« Vous m'avez prié, Monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de *Gil Blas*, et de plusieurs ouvrages estimés. Voici, Monsieur, les seules que je puisse vous donner.

« Après la bataille de Fontenoi, à la fin de 1745, le feu roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de

M. le maréchal de Richelieu, les événements et de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne-sur-mer, où je restai commandant en Boulonnais, Ponthieu et Picardie

« Ayant su que M. Lesage, âgé d'environ quatre-vingts ans, et son épouse, à peu près du même âge, habitaient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir et de m'assurer par moi-même de leur état présent. Je les trouvai logés chez leur fils, chanoine de la cathédrale de Boulogne, et jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner et embellir les derniers jours d'un père et d'une mère, qui n'avaient presque comme autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

« M. l'abbé Lesage jouissait à Boulogne d'une haute considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à M. de Pressy, son digne évêque, à ses confrères et à la société.

« Jai vu peu de ressemblances aussi frappantes que celle de l'abbé Lesage avec le sieur Montmény, son frère ; il avait même une partie de ses talents et de ses dons les plus aimables. Personne ne lisait des vers avec plus d'agrément ; il possédait l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos qui, sans être une déclamation, impriment aux auditeurs le sentiment et les beautés qui caractérisent un ouvrage.

« Je regrettais et j'avais connu le sieur Montmény ; je me pris d'estime et d'amitié pour son frère ; et la feue reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position et de son peu de fortune, lui fit accorder pension sur un bénéfice.

« On m'avait averti de n'aller voir M. Lesage que vers le milieu du jour ; et ce vieillard me donna l'occasion d'observer, pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphère peut faire sur nos organes, dans les tristes jours de la caducité.

« M. Lesage se réveillant le matin, dès que le solei paraissait élevé de quelques degrés sur l'horizon, s'animait et prenait du sentiment et de la force à

mesure que cet astre approchait du méridien ; mais lorsqu'il commençait à pencher vers son déclin, la sensibilité du vieillard, la lumière de son esprit et l'activité de ses sens diminuaient en proportion ; et dès que le soleil paraissait plongé de quelques degrés sous l'horizon, M. Lesage tombait dans une sorte de léthargie, dont on n'essayait même pas de le tirer.

« J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où son intelligence était la plus lucide, et c'était à l'heure qui succédait à son dîner. Je ne pouvais voir sans attendrissement ce vieillard estimable qui conservait la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, quelquefois même l'imagination de l'auteur du *Diable boiteux* et de *Turcaret* ; mais un jour, étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis, avec douleur, que la conversation commençait à ressembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, et je me retirai.

« M. Lesage était devenu très sourd. Je le trouvais toujours assis près d'une table, où reposait un grand cornet. Ce cornet, saisi quelquefois par sa main avec vivacité, demeurait immobile sur sa table, lorsque l'espèce de visite qu'il recevait ne lui donnait pas l'espérance d'une conversation agréable. Comme commandant dans la province, j'ai eu le plaisir de le voir s'en servir toujours avec moi, et cette leçon me préparait à soutenir bientôt la pétulante activité du cornet de mon cher et illustre confrère et ami, M. de la Condamine.

« M. Lesage mourut dans l'hiver de 1746 à 1747. Je me fis un honneur et un devoir d'assister à ses obsèques, avec les principaux officiers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de temps. L'abbé Lesage fut regretté quelques années après son chapitre et la société éclairée dont il avait fait l'admiration par ses vertus.

« J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime possible,

« Monsieur, votre très humble, etc. »

Le comte TRESSAN, lieutenant général des armées du roi, de l'Académie française et celle des sciences.

Le spirituel abbé qu'on appelait « une poignée d'aiguilles », Voisenon, le recevait tous les jours à dîner. « Il m'amusait extrêmement », dit-il. Il confirme ce que nous apprend de Tressan : « C'est le premier sourd qu'on ait vu gai ; sa gaieté même était caustique ; il semblait se réjouir de son incommódité ; il ne pouvait entendre qu'avec un cornet. «Voilà mon bienfaiteur, me disait-il en le tirant de sa poche. Je vais dans une maison, j'y trouve des visages nouveaux, j'espère qu'il s'y rencontrera des gens d'esprit ; je fais usage de mon cornet, je vois que ce ne sont que des sots, aussitôt je le resserre en disant : Je te défie de m'ennuyer. »

Lesage mourut le 17 novembre 1747 (1).

Le comte de Tressan assista aux funérailles avec tout son état-major. La tombe de Lesage a disparu. La pierre portait cette épitaphe :

Sous ce tombeau gît Lesage abattu
Par le ciseau de la Parque importune ;
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

L'intention était meilleure que la versification. Un lord anglais vint un jour à Boulogne uniquement pour voir le tombeau de Lesage. Les Boulonnais ne surent où le mener. Il retourna aussitôt dans son pays, indigné de cette indifférence : et il n'avait peut-être pas tout à fait tort.

Depuis le mois de septembre 1892, la statue de Lesage, dont nous avons donné plus haut la reproduction (voir p. 207), se dresse sur la Rabine, la promenade de Vannes, où Lesage, écolier, dut flâner quelquefois pendant les promenades hors du collège.

(1) Lesage eut quatre enfants : l'aîné fut acteur et joua à la Comédie-Française sous le nom de Montménil. Il mourut dans un accident de chasse aux environs de Paris, à la Villette, en 1743. Son frère fut acteur aussi et joua en province sous le nom de Pittènec. Il eut un fils qui entra dans les ordres, comme son oncle Julien. Celui-ci, frère des précédents, fut chanoine à Boulogne-sur-mer, où Henriau, l'ami de son père, était évêque. Il mourut en 1762. La fille de Lesage ne quitta pas son père jusqu'à la mort de celui-ci ; elle continua de vivre chez son frère, et quand il mourut, elle alla finir ses jours comme pensionnaire à l'hospice de Saint-Louis. Sa mère était morte en 1752.

C'est un hommage qui lui était dû, ainsi que les diverses publications dont il a été l'objet dans ces derniers temps. Des fêtes ont été célébrées en son honneur; une Exposition. Les agienne a réuni les plus précieuses éditions, les plus artistiques illustrations, aquarelles, peintures inspirées par ses œuvres, les autographes trop rares du fécond écrivain. Ce qui lui manque et ce qu'il attend encore, c'est une édition complète et critique de ses œuvres, en réponse aux étrangers qui l'accusent de plagiat et lui veulent dénier les mérites de son beau talent français.

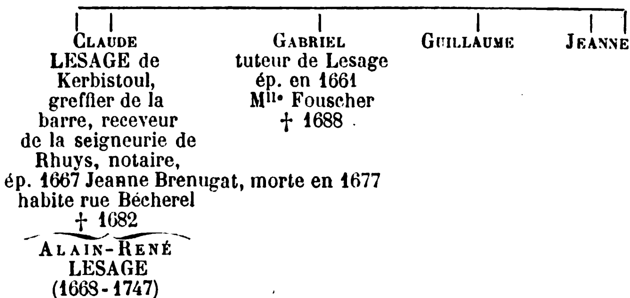
Lesage sort et sortira toujours intact de ces disputes. Il reste l'un de nos plus glorieux romanciers. Il n'honore pas seulement notre littérature par ses qualités d'écrivain ; il a soutenu de l'autorité de sa plume un genre qui n'avait pas encore fait ses preuves, et qui eût pu ne pas réussir en France. Il ne s'y est pas trompé. Il a pressenti et assuré, autant qu'il était en lui, la fortune du Roman de mœurs. Ennemi de la préciosité, ami du simple et du naturel, il a compris quels avantages on tirerait de l'observation exacte, du respect pour la réalité, de la vraisemblance dans la fiction, de l'horreur pour le faux, le convenu, pour tout ce qui dépasse les conditions ordinaires de l'existence. Il s'est attaqué à toutes les institutions qu'il blâmait : il l'a fait avec la ténacité du Breton. Il y a du Celte chez lui. Il ne redoute pas les représailles. Son buste est au foyer du public à la Comédie-Française ; le front est dégagé, le regard franc, le nez robuste et arqué ; la lèvre supérieure avance sur la lèvre inférieure par une sorte de moue qui creuse le menton ; la bouche garde le sourire fin et indulgent du satirique à qui aucun travers n'échappe, mais qui note tout sans s'indigner, prêt à répéter après Philinte et avec La Bruyère : « Ne nous emportons point, ils sont ainsi faits, c'est leur nature ». Aussi sa satire n'a-t-elle rien d'agressif ; il nous amuse à nos frais ; nous admirons sa judicieuse perspicacité à saisir et à décrire nos faibles, et il n'entre pas plus chez

nous de rancune que chez lui d'amertume. C'est le plus aimable, le plus intéressant des moralistes ; on l'a dit, et il faut le redire : il est moral comme l'expérience.

DATES PRINCIPALES DE LA VIE DE

LESAGE

JACQUES LESAGE, seigneur de Kerbistoul,
ép. Marguerite Ruffault
acquiert en 1653 la maison de la rue Bécherel,
où naquit Lesage, à Sarzeau.



1668. — 8 mai, huit heures du soir, naissance d'Alain-René Lesage.
9 mai. Ondoiement.
13 décembre. Baptême.

1674. — Le père de Lesage est nommé syndic.

1677. — 11 septembre. Mort de la mère de Lesage.
31 décembre. Le père de Lesage sort de sa charge de syndic.

1682. — 24 décembre. Mort du père de Lesage ; orphelin à 14 ans.

1683. — 20 janvier. Conseil de famille qui donne pour tuteur à Lesage ses oncles Blaise Brenugat et Gabriel Lesage.
8 février. Les tuteurs prêtent serment.
10 décembre. Alain Brenugat achète la maison de la rue Bécherel.

1686. — 22 avril. Vente de tous les biens de l'orphelin.
15 juillet. Reddition des comptes de tutelle.
Lesage est mis au collège de Vannes.

1690. — Vient finir ses études à Paris. Amitié avec Danchet.

1692. — Il passe ses examens de droit.

1694. — 28 sept. Il épouse à Saint-Sulpice Elisabeth Huyard. Il va habiter rue de Vieux-Colombier.

1695. — 30 juillet. Baptême du leur premier enfant René-André.

1695. — Traduction des *Lettres* d'*Aristénète*. Il habite au cul-de-sac de la foire Saint-Germain.

1698. — 24 avril. Baptême d'un second enfant, Julien-François, qui devient chanoine de Boulogne-sur-mer.
Se lie avec Jules de Lyonne et Henriau.

1700. — *Le Traître puni.*
Théâtre espagnol, traductions.
Naissance de son fils François-Antoine, qui fut comédien sous le nom de Pitténec.
1702. — Naissance d'une fille, Marie-Elisabeth.
Le Point d'Honneur, à la Comédie-Française.
1704. — Traduction du *Don Quichotte* d'Avellaneda.
1707. — *Don César Ursin.*
Crispin rival de son maître.
Le Diable Boiteux.
1708. — *La Tontine.*
1709. — *Turcaret et Critique.*
1712-1735. *Théâtre de la Foire.*
1713. — Il revoit, pour le style, la traduction des *Mille et un jours* de Petis de la Croix.
1715. — *Gil Blas*, I-VI. Il habite quai de l'Horloge, au Soleil d'or.
12 juin. Pontchartrain demande à Lesage de revoir le manuscrit de Galland « par rapport à la diction ».
18 juin. Lettre autographe de Lesage à Pontchartrain au sujet de Marie Petit.
1716. — La seconde lettre autographe, à Fuzelier. Difficultés au *Théâtre de la Foire.*
1717-1721. Publication en livraisons d'une traduction de *Roland amoureux*, de Boïardo.
1721. — Publication des 3 premiers volumes du *Théâtre de la Foire.*
Henriau, tuteur de Jules de Lyonne, le protecteur de Lesage, est nommé évêque de Boulogne-sur-mer.
1724. — Publication du *Théâtre de la Foire*, tomes IV et V. *Divertissement préparé pour le roi au voyage de Chantilly.*
Gil Blas, VII-IX.
1726. — L'aîné de ses fils débute sous le nom de Montménil à la Comédie-Française. Nouvelle édition du *Diable Boiteux.*
1728. — Montménil, après un stage en province, rentre à la Comédie-Française
1731. — Publication du *Théâtre de la Foire*, tomes VII-VIII.
1732. — *Guzmand d'Alfarache, Mémoires du chevalier Beauchêne.*
Représentation de la *Tontine.*
1734. — Publication du *Théâtre de la Foire*, tome IX. *Estevanille Gonzalès.*
Pitténec s'engage aux Jeux de la Foire.
1735. — Intrigues et cabales au chapitre de Boulogne-sur-mer. Lesage les apprend par son fils.
1735. — Les Italiens jouent *les Amants jaloux.* — *Gil Blas*, XXII. *La journée des Parques.*
1736. — Bachelier de Salamanque.
1737. — Quatrième édition du *Diable Boîteux.*
1738. — Seconde édition du *Bachelier de Salamanque.* Julien-François Lesage, chanoine à Boulogne-sur-mer, loue, rue du Château, la maison où son père viendra mourir.
1739. — Recueil des pièces mises au Théâtre-Français.
1740. — *La Valise trouvée. La Vengeance trompée par l'Amour*, nouvelle. Réédition des lettres traduites d'Aristénète.

1743. — *Mélange amusant.*
Mort de son fils René-André, dit Montménil, à la Villette.
Il quitte la rue Saint-Jacques avec sa femme et sa fille pour aller habiter chez son fils, chanoine à Boulogne-sur-mer.
1746. — M. de Tressan, appelé au commandement de la ville de Boulogne, devient l'ami de Lesage.
1747. — Edition *ne varietur* de *Gil Blas*.
17 novembre. Mort de Lesage.
1752. — Mort de sa femme.
1762. — Mort de son fils le chanoine.
1779. — Mort de sa fille.

TABLE DES MATIÈRES